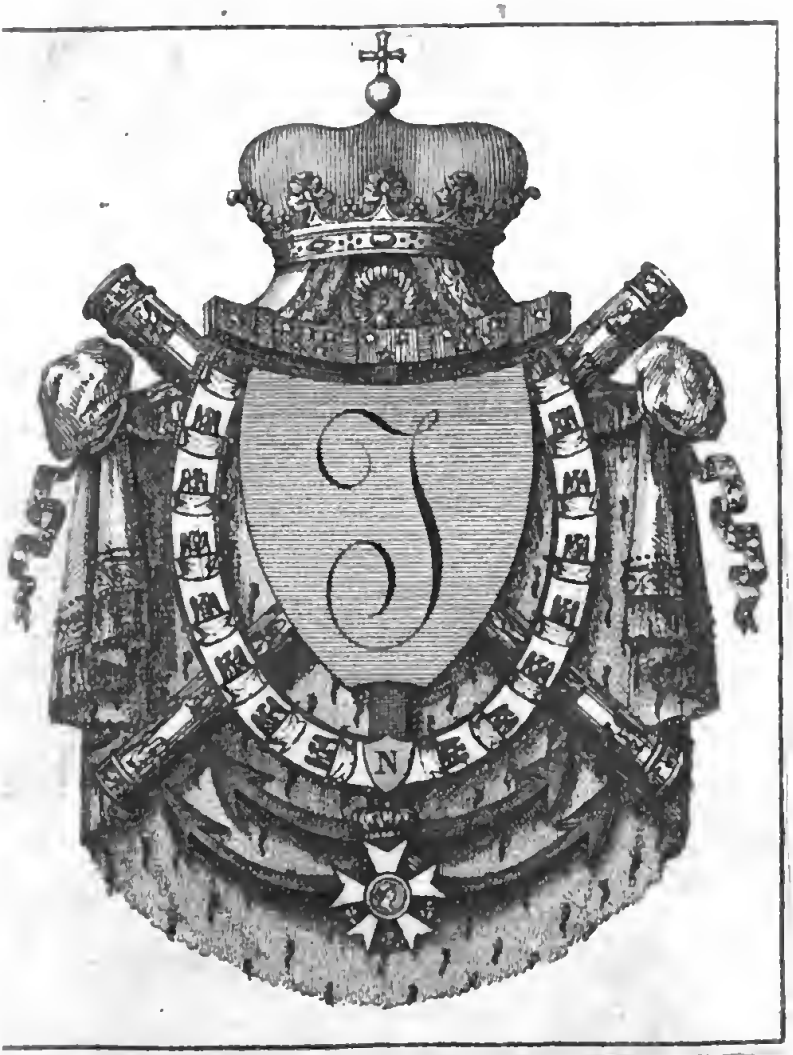
1380



PHATIME ET ZOROÉ,

T. II.

56913

PHATIME ET ZOROÉ,

CONTE ARABE,

PAR M. ALCIATOR DE MARSEILLE.

Heureux celui qui sait quitter l'état qui le quitte, et rester homme en dépit du sort!

J. J. ROUSSEAU.

TOME SECOND.

DE L'IMPRIMERIE DE FEUGUERAY.

A PARIS,

Chez LÉOP. COLLIN, Libraire, rue Gît-le-Cœur, n°. 4.

M. DCCC. VII.

Cornell University Library

PHATIME ET ZOROÉ,

CONTE ARABE.

LIVRE VIII.

Du roi Azem. — De sa cour. — De son fils Ozaris. — Gouverneur de ce jeune prince, appelé Ménophir. — Élévation extraordinaire de cet homme inconnu. — Sa disgrace. — Amour violent d'Ozaris pour Phatime. — Circonstances à ce sujet.

AZEM étoit attaqué d'une maladie mortelle lorsque l'ambassade d'Omar arriva dans sa capitale. Il donna néanmoins ses ordres pour la réception des envoyés du calife. Le bruit des conquêtes des Musulmans avoit déjà beaucoup ajouté au crédit dont ils jouissoient en Ethiopie, du vivant même de Mahomet. Quoique le roi Azem ne professât pas ouvertement le ma-

hométisme, il étoit musulman dans le fond de l'âme, et sa cour, ainsi que sa capitale, se livroient sans réserve aux douces erreurs d'une illusion flatteuse. Aussi, l'entrée des ambassadeurs arabes à Axuma fut-elle triomphante.

Azem fut obligé de différer de quelques jours l'audience qu'il devoit leur donner : il recommanda en attendant à ses ministres de leur témoigner combien il seroit flatté de resserrer de nouveau avec le calife Omar les liens d'amitié qui l'avoient uni si inviolablement à Mahomet lui-même. Il désira qu'ils se concertassent avec eux sur les moyens d'assurer dans son royaume et l'établissement, et le triomphe d'une religion qui avoit déjà un temple dans son cœur.

Azem avoit un fils que le ciel avoit doué de toutes les grâces du corps et des plus belles qualités de l'ame. Jeune encore, il promettoit de remplir les plus chères espérances du roi son père, et des peuples d'un vaste empire. Au milieu d'une nation barbare, il avoit les

idées les plus justes et les sentimens les plus élevés. Appelé au trône, il ne voyoit dans les devoirs difficiles de la royauté que le précieux avantage de pouvoir assurer le bonheur de ces mêmes sujets dont il devoit être le maître absolu. L'éclat de la grandeur, l'appareil majestueux de la puissance, et les égards attachés à une dignité suprême, rien ne flattoit autant ses inclinations généreuses que cette noble ambition. Il connoissoit les hommes, et étoit par conséquent mieux en état de les gouverner: il avoit aussi appris à faire une étude profonde de lui-même, et il savoit qu'en devenant roi, il devoit être son premier sujet. Enfin, Ozaris, à l'âge de vingt-un ans, passoit dans toute l'étendue du royaume pour un prince accompli; il avoit gagné sur tous les cœurs un empire que le droit de la naissance lui assuroit incontestablement; les preuves qu'il avoit données de sa valeur, dans plusieurs circonstances, le faisoient envisager comme le héros destiné à relever la gloire d'une nation qui porta

jadis ses armes et ses conquêtes dans l'Egypte, long-temps soumise à ses lois ; en Syrie, dans la Phénicie, dans l'Arabie, jusque sur les frontières de la Perse, et qui ne pût être entièrement subjuguée que par le grand Sésostris.

La nature avoit-elle donc tout fait pour Ozaris ? non. Il est vrai qu'elle jeta en lui les semences les plus précieuses ; mais ces semences ne durent leur fécondité qu'à l'excellente éducation qu'il avoit reçue dans son enfance, et qui avoit été perfectionnée par les soins d'un gouverneur dont son père avoit fait choix. Il s'appeloit Ménophir : cet homme vraiment extraordinaire par le mystère caché de sa naissance et de son origine, avoit habité quelque temps les pays sauvages et idolâtres, situés sur les frontières méridionales de l'Ethiopie. Les incursions fréquentes des peuples de ces contrées, ennemis mortels des Ethiopiens, en rendoient le séjour non-seulement désagréable, mais encore périlleux pour un vieillard ami de la paix, et qui cherchoit quel-

que repos, après les longues infortunes qui avoient assiégé sa vie. Il gardoit le plus profond silence sur ses malheurs, et Azem avoit respecté ce secret dans un homme dont la sagesse, les talens et les lumières lui furent d'une grande utilité dans une occasion critique pour l'état, et devinrent pour Ozaris d'une si grande ressource.

Ménophir avoit passé dans l'intérieur de l'Ethiopie depuis quatre ans ; mais rien n'est si extraordinaire que l'événement qui causa son élévation dans la cour du roi Azem. Pendant un assez long séjour qu'il fit dans le pays des Galles, il s'attira tellement l'estime générale, qu'on le considéroit comme un être au-dessus de l'humanité. Sa prudence rare, ses connoissances profondes et l'exemple qu'il donna de toutes les vertus à un peuple qui en avoit à peine l'idée, lui acquirent un si haut degré de confiance, qu'il étoit regardé comme un oracle. On le nommoit arbitre dans toutes les affaires un peu difficiles, et on se déterminoit d'a-

près ses conseils dans les délibérations les plus importantes.

Tharsis, dont les rares talens, la bravoure et l'adresse le rendirent le chef des Galles, ses compatriotes, ne dédaignoit pas de consulter souvent Ménophir sur ses différentes entreprises : quoique les avis austères du vieillard ne fussent pas souvent capables de flatter l'amour propre du guerrier, cependant Ménophir pouvoit toujours dire la vérité sans se compromettre par trop de zèle ou trop de franchise ; l'expérience se déclaroit toujours pour lui, et augmentoit de plus en plus son crédit.

Une occasion se présenta où Ménophir fit valoir d'une manière victorieuse l'ascendant qu'il avoit acquis sur l'esprit de l'indomptable Tharsis. Le vieillard étoit attaché par reconnoissance au bonheur d'un peuple si généreux dans l'hospitalité qu'il lui accordoit. Touché des marques de considération et d'estime dont on le combloit, il ne pouvoit voir sans frémir se renouveler chaque année les

fléaux entraînés par une guerre mortelle contre les Ethiopiens. Ménophir avoit essayé bien souvent d'inspirer à Tharsis des sentimens pacifiques ; mais Tharsis et ses nombreux soldats ne respiroient que guerre et pillage, massacre et incendie.

Enfin Ménophir s'aperçut que le général, malgré la foi d'un traité nouvellement conclu, combinoit sourdement de vastes desseins contre l'Ethiopie. Il avoit rassemblé, du fond même des déserts de l'Afrique, des légions innombrables de soldats animés à seconder ses efforts par l'espoir du pillage, et il se préparoit, disoit-il, à les conduire lui-même jusque dans Axuma. Ménophir eut le courage de demander une audience secrète à Tharsis pour le détourner de ce projet destructeur. Tharsis le fait venir. L'intrépide vieillard avoit sondé, dans toute son étendue, le danger d'une démarche si hardie : le seul caprice du tyran pouvoit lui faire payer bien cher sa témérité ; mais l'amour du bien public, le

bonheur de l'humanité l'emportant sur toute autre considération, il se présente avec confiance et l'aborde en ces termes :

« Il vous paroîtra étonnant, ô grand » Tharsis ! de voir un foible vieillard ve- » nir braver la puissance elle-même au » milieu de son appareil le plus formida- » ble, et prétendre éteindre jusque dans » vos mains les foudres menaçans dont » vous êtes armé. Que vois-je autour de » vous ? les préparatifs d'une guerre tou- » jours renaissante, qui va de nouveau » verser sur la terre des flots de sang hu- » main ; et dans quelle circonstance ? » au moment où vos peuples épuisés » croyoient jouir des prémices d'une paix » si chèrement acquise ; et par qui ces for- » ces sont-elles assemblées ? par celui- » là même qui vient d'obtenir avec hon- » neur le plus noble fruit de la victoire.

» Tharsis, que feront vos ennemis, » lassés peut-être, mais point encore » vaincus, s'ils ont en même temps à dé- » fendre leurs foyers et à se venger d'un » traître et d'un parjure ? Vous venez de

» donner, au milieu de vos derniers triom-
» phes, l'exemple de la modération et de
» l'oubli des injures. Détruiriez-vous
» donc tout aujourd'hui en foulant aux
» pieds la foi d'un saint traité? Victorieux
» de vos ennemis, montrez-vous digne
» d'un plus beau triomphe; vous l'aurez
» acquis en faisant voir à tout l'univers
» Tharsis vainqueur de lui-même, et
» lavé de la tache des traîtres qu'on com-
» mence à lui imputer.»

La fermeté du vieillard, la force de ses raisons, et sur-tout la noble émulation qu'il cherchoit à faire naître dans une ame plus grande que vertueuse, émurent et étonnèrent Tharsis, qui jusqu'alors avoit observé dans Ménophir plus d'insinuation que de hardiesse. Il crut heureusement un effort si inattendu inspiré par un amour excessif de la vérité et un désir ardent du bien. Il ne voulut pas cependant avoir l'air de céder au courageux vieillard, et il lui répondit de la manière suivante :

« C'est sans doute bien présumer des

» droits que le donne sa confiance, que
» d'oser dicter à Tharsis le plan de sa
» conduite. Soutenu par le destin lui-
» même, vengeur de nos outrages, je
» ne connois d'autres droits que ceux que
» me donne la victoire. Si Azem s'est vu
» forcé d'accepter les conditions d'une
» trève, il n'a pas renoncé à ses tyran-
» niques prétentions ; il ne nous regarde
» pas moins comme des rebelles destinés
» de tout temps à être les tributaires de
» l'Ethiopie. Jaloux de notre indépen-
» dance, ne devrions-nous pas l'avoir ac-
» quise par cent ans d'une guerre meur-
» trière, et par les flots du sang des Gal-
» les, dont les campagnes ont été arro-
» sées? Azem est vaincu, et forcé d'étouf-
» fer sa rage ; mais la nécessité, en hu-
» miliant sa fierté, irrite toujours plus au
» fond de son cœur un ressentiment im-
» placable. Attendrons-nous qu'il nous
» déclare impérieusement qu'il est libre
» par ses droits de souverain des vains en-
» gagemens contractés par violence avec
» des révoltés, et que le joug de la servi-

» tude est notre seul partage? Armé aujourd'hui pour défendre la cause de ma » patrie, je ne connois plus que deux partis à prendre, ou celui d'une mort glorieuse en me dévouant à cette cause, » ou bien celui d'assurer notre liberté par » les plus brillans succès. —

» Oui, Tharsis, ajouta aussitôt Ménophir, vous êtes capable de ce noble » effort; mais avant de céder à une ambition exaltée par vos derniers succès, » balancez seulement les avantages et les » inconvéniens d'une nouvelle guerre; » pensez aux conséquences fatales qu'attireroient sur vous les moindres revers. » Tharsis, vous aimez la gloire; mais » celle que la paix nous procure est la plus » réelle; les biens dont elle nous comble » sont les plus solides; elle seule pare le » front du vainqueur de lauriers durables; » elle seule fait à jamais bénir son nom. » Il est en votre pouvoir de vous l'assurer. » Armé pour l'obtenir, si on vous la refuse, montrez-vous aux yeux d'Azem » à la fois terrible et généreux. Qu'il con-

» noisse vos prétentions ; qu'il sache » qu'incapable de recommencer la guerre » par la violation d'un traité, vous êtes » résolu de défendre les droits d'un peu- » ple trop long-temps opprimé. S'il est » juste et jaloux du bonheur de ses sujets, » il sacrifiera, n'en doutez point, les » folles prétentions de l'orgueil à l'avan- » tage d'une alliance qui affermira la paix » dans ses états. »

Tharsis répondit alors : « Ménophir, » vous jugez bien favorablement des dis- » positions d'Azem ; je connois depuis » long-temps son ame altière ; je suis per- » suadé qu'il médite déjà sourdement des » projets de vengeance et de tyrannie : » quelque supériorité que me donne à pré- » sent la victoire, il n'oubliera jamais que » les Galles ont été ses tributaires, et cette » seule considération ne pourra qu'ajou- » ter infiniment aux difficultés d'une » négociation que je crois impraticable. »

Ici Ménophir demeura quelque temps rêveur. Il rompit ensuite le silence : « Impraticable, dit-il à Tharsis.... c'est

» peu pour moi de vous avoir donné l'idée
» d'un projet qui, s'il étoit réalisé, pour-
» roit tarir les larmes des deux nations.
» Vous le croyez imaginaire ; je veux
» vous prouver qu'il est au moins possi-
» ble. Je vois de grands obstasles sans
» doute, mais ils ne sont pas insurmon-
» tables : moi-même j'ose me flatter de
» terminer cette affaire au gré de vos
» souhaits, si vous avez assez de con-
» fiance en moi pour me charger des pou-
» voirs et des instructions nécessaires. Je
» ne vous demande que deux mois, et les
» sûretés dont j'ai besoin, et je pars dès
» demain pour la cour du roi Azem. Vous
» connoissez mon zèle pour vous et mon
» attachement pour une nation qui m'a
» accueilli dans son sein, et m'a consolé
» d'un pénible exil : son intérêt, le vôtre,
» c'est tout ce qui m'encourage à tenter
» une démarche que je désirerois faire
» réussir au prix de tout ce que j'aî de
» plus cher. »

Tharsis ajouta quelques observations et finit par approuver Ménophir, qui

partit deux jours après, sans faste, sans suite, et se rendit dans la capitale de l'Ethiopie. Azem, informé de l'arrivée d'un inconnu chargé d'une mission importante et qu'il tenoit secrète, lui donna audience devant ses principaux ministres. L'abord seul de Ménophir, sa physionomie en même temps douce et noble, sa tête chauve, sa barbe blanche, et ses manières simples, mais respectueuses, prévinrent en sa faveur le roi d'Ethiopie. Ayant obtenu la permission de parler, il adressa à Azem le discours suivant :

« Grand roi, vous serez surpris peut-
» être de voir un homme chargé d'un ca-
» ractère public s'approcher de la ma-
» jesté du trône avec la simplicité rusti-
» que d'un humble habitant des champs ;
» mais la vérité, dont je dois être aujour-
» d'hui l'organe, n'a pas besoin du faste
» qui accompagne les envoyés des rois,
» pompe vaine, qui souvent n'annonce
» que l'orgueil et n'inspire que la dé-
» fiance. A quoi serviroit cet appareil à
» celui qui ne vient que vous faire enten-

» dre la voix de la raison ? Chargé de la
» cause des rois et des peuples, je n'ai
» d'autre intérêt que celui de l'humanité,
» et je me trouve heureux de pouvoir
» concilier en cette occasion vos avanta-
» ges avec votre gloire.

» Azem, les bienfaits de la paix sont
» donc enfin promis à votre vaste em-
» pire. Ce que vos prédécesseurs n'ont
» jamais pu se procurer par les plus grands
» sacrifices, il dépend de vous de l'obte-
» nir sans une plus longue effusion de
» sang. La modération que vous avez
» montrée, en consentant aux conditions
» d'une trève avec les Galles, les a flat-
» tés d'un plus doux espoir ; ils sentent
» comme vous le prix et l'avantage d'une
» solide alliance, et seroient trop heu-
» reux de voir les liens d'une amitié éter-
» nelle réunir, après tant de maux, deux
» nations sans cesse armées pour leur
» destruction mutuelle. Les hasards de la
» guerre viennent de procurer à vos en-
» nemis quelques avantages. Ils ont su
» généreusement user de la victoire ; ils

» ont traité avec Azem; ils lui ont prouvé
» le désir qu'ils avoient d'une paix plus
» durable. C'est pour terminer ce grand
» ouvrage que je suis aujourd'hui devant
» vous. »

Azem interrompit ici Ménophir. « Bon
» vieillard, lui dit-il, je désire sincère-
» ment contribuer au succès de votre né-
» gociation; mais l'intérêt de mon em-
» pire, ma gloire, mon honneur même
» s'opposent à l'exécution de vos géné-
» reux desseins. Avec qui me proposez-
» vous de conclure une paix solide et
» durable? avec les Galles, de tout temps
» tributaires et la plupart sujets de l'E-
» thiopie; avec des hommes grossiers qui
» ne connoissent ni la foi des sermens,
» ni les droits des nations, ni ceux des
» souverains; avec des hordes sauvages,
» sans religion et sans mœurs; enfin avec
» des barbares sans patrie, puisqu'ils ne
» doivent qu'à l'usurpation des habita-
» tions toujours nouvelles; avec des peu-
» ples sans chef, puisque leur caprice
» leur donne chaque jour un nouveau

» maître. Sur quoi établir les fondemens
» d'un traité avec une nation qui ne con-
» noît pas encore la plus simple organi-
» sation des sociétés humaines? De pa-
» reils hommes n'ont point de conditions
» à attendre des rois d'Éthiopie : ils doi-
» vent être leurs esclaves, ou éternelle-
» ment leurs ennemis. —

» Azem, vous voulez la guerre, répon-
» dit Ménophir; mais hélas! je viens d'ê-
» tre témoin d'un spectacle bien affligeant
» pour un vieillard ami des hommes. J'ai
» parcouru les campagnes où vos armées
» ont combattu contre les Galles répandus
» sur vos frontières. Je n'ai eu sous les
» yeux, jusque dans le cœur de votre
» empire, que les tristes images de la
» mort, de la destruction et des incendies.
» Vos sujets, accablés, gémissans, livrés
» au deuil, en proie au désespoir, récla-
» ment en vain la protection d'un ciel
» courroucé. Les laboureurs demandent
» vainement à leurs champs désolés les
» fruits de leurs sueurs, moissonnés sous
» leurs yeux par des mains ennemies; et

» la terre dont le sein, rougi par un sang
» précieux, a englouti des milliers de vic-
» times, répand dans l'air la contagion
» mortelle qui met le comble aux malheurs
» de la guerre.

» Comment donc réparer des pertes si
» cruelles? comment guérir des plaies si
» profondes? La paix est la vrai ressource
» qui vous est offerte. Que de bienfaits ne
» vous promet-elle pas? Azem, en renon-
» çant à la prétention de rendre une na-
» tion indomptable tributaire de vos états,
» vous obtiendrez de son alliance les plus
» grands avantages. Les Galles, flattés
» d'être devenus vos amis, s'uniront à
» vous par intérêt et par inclination; ils
» puiseront parmi vos sujets ces vertus
» sociales, qu'ils ne peuvent connoître
» dans leurs déserts et dans leurs bois; ils
» s'attacheront aux travaux de l'agricul-
» ture; ils apprendront à connoître le prix
» du commerce et des arts qu'ils ignorent.
» Vous opérerez vous-même, sans vous en
» apercevoir, le grand ouvrage de leur
» civilisation par les fréquens rapports

» qu'ils auront avec vos peuples. Vous ob-
» tiendrez enfin sur eux le plus noble
» et le plus solide de tous les empires ; il
» vous sera assuré par le tribut de leur
» amour et de leur reconnoissance, tribut
» bien plus consolant et plus honorable
» pour vous que celui d'une dépendance
» servile dont ils sont déterminés à s'af-
» franchir pour jamais.

» Voilà, grand roi, l'objet de ma mis-
» sion. Vous voyez que l'intérêt de votre
» gloire m'anime autant que celui du bon-
» heur des Galles. Je désire de pouvoir
» vous communiquer à ce sujet mes ins-
» tructions particulières. »

Azem, qui admiroit de plus en plus la profonde sagesse de Ménophir, applaudit à son zèle et lui promit tout ce qu'il pouvoit désirer. Il donna des ordres pour qu'il fût traité avec toute sorte d'égards, le combla d'honneurs, l'admit à sa table, et voulut l'accabler de dons, qu'il refusa avec beaucoup de modestie et de désintéressement. Plus de quinze jours se passèrent dans des conférences particulières

entre le roi et Ménophir. Cette grande négociation touchoit presqu'à sa fin, lorsqu'un événement imprévu changea tout d'un coup la face des affaires.

Tarsis étoit entouré d'ennemis puissans que lui avoient suscités la jalousie et de ses talens et de son pouvoir. Il affectoit envers ses troupes une popularité qui favorisa le projet de conspiration formé depuis long-temps contre sa personne. Les différens chefs de l'armée avoient tenté vainement de pénétrer l'objet de la mission sécrète de Ménophir. Tharsis ne se crut pas obligé de leur donner, sur ce point, la satisfaction qu'ils désiroient. Les esprits furent mécontens ; ils s'aigrirent peu à peu. Des insinuations perfides désignèrent sourdement Tharsis comme un traître, et Ménophir lui-même comme le ministre de sa perfidie. Tharsis méprisa d'abord ces soupçons ; mais il fit arrêter ensuite les principaux moteurs d'une sédition qui commençoit à devenir dangereuse. Cet acte d'autorité devint l'occasion de sa perte. On se révolta, on demanda

la liberté des prisonniers. Tharsis voulut détourner l'orage en opposant violence à violence. La défection de ses meilleures troupes l'obligea de céder. Les rebelles furent élargis. Devenus plus insolens par ce triomphe sur Tharsis, ils le firent arrêter, le jugèrent sur-le-champ, et lui firent couper la tête en présence des mêmes soldats qui lui devoient tant de triomphes, et de ce peuple ingrat dont il eût peut-être assuré le bonheur. Ménophir, lui même, fut jugé par contumace, et condamné à la même peine. Mais le ciel, par une providence particulière, éloigna l'innocent Ménophir d'un danger inévitable, et renversa tous les projets que cet homme vertueux avoit formés pour le bonheur d'une nation si peu reconnoissante.

On fut bientôt instruit à Axuma de ces événemens inattendus. Les dispositions hostiles et menaçantes des barbares forcèrent les Ethiopiens à se mettre de nouveau sur la défensive, et la guerre fut ensuite continuée avec la même animosité, sans aucun espoir d'accommodement.

Malgré le peu de succès de la négociation, Azem, plein d'estime pour Ménophir, lui offrit un asile dans sa capitale, et, après l'avoir connu encore plus à fond, il lui donna une preuve bien honorable de sa confiance, en le nommant gouverneur de son fils Ozaris. Ménophir se rendit digne d'un pareil choix. Il trouva dans son auguste élève des dispositions si heureuses, qu'Ozaris devint bientôt un prince accompli. Le roi donnoit souvent à Ménophir des marques sensibles d'un véritable attachement, sorte de récompense que le gouverneur préféroit à toutes celles qui flattent l'ambition ou la cupidité de la plupart des hommes.

Cependant Ménophir trouva de grands obstacles à surmonter dans le temps même de sa plus grande faveur. La jalousie des courtisans lui causa des désagrémens sans nombre. Mais ce qui étoit la source d'un chagrin réel pour lui, c'étoit cet esprit de vertige qu'occasionnoit, dans toute la cour d'Azem, la consistance que commençoit à prendre la religion de Ma-

homet. Ménophir, homme austère et à l'abri de tout préjugé, avoit étudié à fond cette doctrine ; son esprit éclairé fut inaccessible à l'illusion qu'elle présente : il y vit par-tout un langage pompeux, éloquent, mais plus propre à éblouir qu'à convaincre.

Ménophir gémissoit en secret de ce qu'il ne pouvoit empêcher. Attaché par honneur et par inclination aux progrès de son élève, il le voyoit avec douleur entouré des plus grands dangers. Plus Ozaris montroit d'amour pour la vertu, et plus Ménophir trembloit de voir ces belles dispositions corrompues par l'exemple contagieux de la cour, livrée, sous l'autorité d'une religion impure, à tous les raffinemens de la volupté. Il tâchoit d'inspirer à Ozaris ces sentimens nobles et généreux qui éclairent une grande ame sur la vraie et la seule gloire d'un prince. Mais tout détruisoit ces principes sous les yeux mêmes d'Ozaris. Ménophir en témoigna plusieurs fois son inquiétude à Azem. Le roi, qui avoit tant de belles

qualités, n'avoit pu se défendre contre le torrent de la séduction ; il étoit musulman, et n'accordoit à ses sujets, que par un reste de pudeur, la tolérance de la vraie religion. Ménophir crut, dans une occasion si importante, devoir employer tout son crédit. Son zèle trop ardent finit par devenir suspect : on le dépeignit à Azem comme un homme attaché à d'anciens préjugés, et trop avancé en âge pour revenir sur ses pas. On parvint ainsi à diminuer l'intérêt qu'il avoit d'abord inspiré à ce prince. Il fut enfin remercié après quatre ans d'un service honorable, et il reçut des bienfaits du roi, aux environs de la capitale, une habitation riante et solitaire qu'on lui désigna pour sa retraite. En considération d'Ozaris, qui avoit un grand attachement et un grand respect pour lui, on ne lui défendit pas tout-à-fait l'entrée de la cour. Ménophir, plus affligé de sa disgrace pour son cher Ozaris que pour lui-même, étoit peu jaloux de profiter de cette permission dangereuse. Livré à des occupations douces,

il passoit sa vie au milieu des jouissances paisibles de la campagne, lorsque l'ambassade d'Omar arriva à Axuma.

La maladie d'Azem l'avoit obligé, comme nous l'avons vu, de différer de quelques jours l'audience publique qu'il devoit donner aux Arabes. A peine se trouva-t-il un peu mieux, qu'il voulut s'acquitter de ce devoir qu'il regardoit comme sacré. La réception fut une des plus brillantes qu'on eût jamais vues. Les ambassadeurs étalèrent fastueusement leurs riches présens, dépouilles de la Syrie et de la Perse; mais rien, au milieu de toutes ces richesses, ne brilloit autant que les vingt esclaves destinées à composer le sérail d'Azem; Ozaris ne manqua pas de distinguer la belle Phatime, dont l'air noble, les graces touchantes, et la tristesse même répandue sur sa charmante physionomie, émurent vivement son cœur.

L'orateur arabe, après les flatteries d'usage, s'étendit pompeusement sur les conquêtes brillantes des Sarrazins: il pré-

dit même la chute prochaine de l'empire des Perses, déjà soumis en partie aux armées musulmanes. Azem, enthousiasmé, ainsi que toute sa cour, rendit hommage au grand prophète, et se déclara l'allié et l'ami inséparable du calife Omar. La cérémonie finit par un repas somptueux donné aux ambassadeurs arabes, qui, après deux semaines de séjour à la cour d'Azem, reprirent le chemin de l'Arabie, comblés d'honneurs et chargés d'or et de pierreries, dons magnifiques du roi d'Éthiopie.

Azem, quelque temps après, retomba malade d'une manière allarmante; on s'attendoit tous les jours à le voir mourir. Son fils Ozaris, malgré la douleur que lui causoit la situation critique d'un père si cher, étoit obligé de vaquer aux affaires les plus importantes de l'état.

Cependant l'intendant principal de la cour d'Azem avoit fait disposer, dans l'aile du palais destinée à l'habitation des femmes, les appartemens qu'on réservoit aux esclaves amenées par les ambassa-

deurs musulmans. La situation de cette demeure, sa beauté, et la somptuosité des meubles qui l'ornoient, contribuoient à rendre cette prison aussi agréable qu'il étoit possible. Les soins et les égards de toute espèce qu'avoient pour ces malheureuses étrangères une foule de personnes attachées à leur service, adoucissoient les peines de leur esclavage. Chacune de ces filles avoit son appartement séparé, pouvoit communiquer avec ses compagnes, et se promener avec elles dans le jour sous les allées enchantées des jardins qui environnoient la maison.

La diversité de leurs caractères devoit leur faire envisager leur situation présente sous différens points de vue. Les unes s'habituoient peu à peu à leur nouvel état; les autres se rappelant avec horreur les maux infinis dont elles avoient été accablées, croyoient, au prix même de leur liberté, être encore trop heureuses de se voir traitées avec tant de distinction. Mais Phatime, le cœur toujours rempli de son amour, et l'ame toujours

sensible aux attraits de la vertu, ne considéroit point la bizarrerie de son destin avec ce coupable sang-froid : plus ses chaînes étoient agréables, et plus elle trembloit sur les dangers auxquels elles l'exposoient sous l'attrait du plaisir. Elle n'avoit pas seulement à gémir de se voir séparée pour jamais de son cher Zoroé ; chaque jour, chaque moment pouvoit être celui de son déshonneur. Où trouver un protecteur, un appui, la moindre consolation ? Abandonnée de toute la terre, livrée à la discrétion et aux caprices d'un maître tout-puissant, il ne lui restoit plus que deux tristes ressources, ou la honte ou la mort. Phatime étoit résolue à ce dernier sacrifice. Son poignard ne la quittoit jamais, et son bras étoit toujours prêt à sauver sa vertu aux dépens de sa vie.

Pendant que la malheureuse Phatime, accablée par les idées les plus funestes, arrosoit de ses pleurs des chaînes doublement odieuses pour elle, Ozaris, le tendre Ozaris éprouvoit au fond de son cœur un tourment inconnu pour lui. Son ame, agi-

tée par mille désirs confus, avoit perdu ce calme dont elle avoit joui jusqu'alors; pensif, rêveur, mélancolique, il cherchoit par-tout le repos, et ne trouvoit aucun soulagement à ses peines; une image importune et chère le poursuivoit en tous lieux, et rallumoit à chaque instant sa passion brûlante. Ozaris n'avoit vu Phatime qu'une seule fois, mais Ozaris adoroit Phatime. Ses amis, ou plutôt les courtisans empressés à étudier les moindres inclinations des princes pour les faire tourner à leur avantage, s'efforçoient de connoître le sujet de sa tristesse. Mais Ozaris cachoit ses sentimens sous le voile du mystère, et plus il cherchoit à concentrer sa douleur, plus sa plaie devenoit profonde. Il étoit la victime d'une passion cruelle, et la belle Phatime ignoroit tout le mal que ses charmes avoient causé à ce malheureux prince. Elle ne le connoissoit pas même, puisque le jour de la réception des ambassadeurs musulmans, elle avoit constamment détourné ses regards d'un appareil importun et humiliant pour elle,

ainsi que des nouveaux maîtres auxquels on la destinoit arbitrairement. Elle avoit entendu parler d'Ozaris par ses compagnes, peut-être plus intéressées qu'elle à le connoître. Tous les rapports le dépeignoient comme un prince bon, aimable, libéral, magnifique. On savoit que ses soins, depuis la maladie de son père, s'étendoient jusqu'à la dernière des esclaves : on s'en apercevoit par les nouveaux égards qu'on avoit pour elles. Les distractions et les amusemens sans nombre qu'on tâchoit de leur procurer, les présens toujours nouveaux dont elles étoient comblées, tout cela étoit dû à la prévoyance généreuse d'Ozaris.

Mais rien, dans ces foibles dédommagemens, ne flattoit plus la belle Phatime que d'avoir reçu, ainsi que ses compagnes, une sorte de liberté. Les premiers ordres avoient circonscrit les promenades des esclaves dans quelques jardins qui environnoient leurs appartemens : on leur donna bientôt le libre usage du Parc royal, qui, par la symétrie de ses allées,

la diversité de ses sites où l'art se combinoit heureusement avec la nature, la quantité de ses bosquets, de ses labyrinthes, de ses canaux, de ses fontaines, et enfin la multitude des ornemens de toute espèce qu'il renfermoit, offroit à ces jeunes étrangères des distractions sans cesse renouvelées.

Phatime amante, Phatime infortunée avoit souvent besoin de la solitude. C'étoit au milieu des retraites les plus riantes que son esprit s'entretenoit avec son chère Zoroé; là elle se rappeloit toutes les circonstances de sa vie agitée, et sur-tout ses premières amours; là, enfin, elle gémissoit en secret sur la fatale destinée qui pouvoit à chaque instant mettre le comble à ses longues infortunes. Mais dans ces lieux enchantés, tout parloit à ses yeux, rien à son cœur; par-tout elle voyoit des objets froids, inanimés, insensibles; ses larmes arrosoient souvent le gazon que fouloient ses pas; ses soupirs se mêloient dans l'air avec le parfum qu'exhaloient les fleurs. Mais à quoi lui servoient ses lar-

mes et ses soupirs? chaque instant éloignoit toujours plus de son cœur affligé une trop foible espérance.

Un jour la belle Phatime, encore plus rêveuse qu'à l'ordinaire, fut conduite par sa marche incertaine vers le bois de cyprès qui environnoit le tombeau de la reine. Ce monument, digne de la magnificence du roi Azem, avoit été construit par son ordre en l'honneur de la belle Alrione, son épouse, qu'il avoit tendrement aimée. Douze colonnes d'un marbre éblouissant par sa blancheur soutenoient un élégant péristile, sous lequel se trouvoit un autel d'un granit éclatant. Au-dessus de l'aûtel étoient deux magnifiques cercueils, dont l'un d'ivoire enrichi d'un or pur, renfermoit le corps de la reine; et l'autre d'un bois d'ébène presque tout couvert d'argent ciselé, étoit destiné pour Azem. Sur le devant de l'autel, on voyoit, en lettres d'or, l'inscription suivante :

LE ROI AZEM A LA PLUS GRANDE DES REINES
ET A LA PLUS FIDÈLE DES ÉPOUSES.

Et plus bas cet épitaphe :

Un même sort nous unit sur le trône ;
Un même amour faisoit notre bonheur.
La mort, dont l'injuste rigueur
Confond dans le cercueil l'éclat de la couronne,
La mort me ravit Alrione,
Et me rendit enfin l'idole de mon cœur.

Un bois de cyprès funèbres conduisoit par quatre allées sombres à ce pieux monument. Son enceinte étoit ornée d'un bosquet touffu de myrtes, et quatre saules pleureurs, placés aux quatre coins du mausolée, étendoient tristement leurs branches sur la voûte ombragée de leur pâle verdure.

Les objets les plus tristes étoient ceux qui flattoient le plus la douleur de Phatime, et elle cherchoit avidement tout ce qui pouvoit l'entretenir de ses peines. Le lieu où elle se trouvoit, si conforme à ses sentimens, la frappa ; elle résolut de le visiter : en conséquence elle s'enfonça dans une des allées qui aboutissoient au bosquet de myrtes. Cette solitude, triste et profonde, lui inspira d'abord de

l'effroi ; elle n'osoit plus avancer ; ses compagnes étoient loin d'elle, et, semblable à une brebis timide égarée loin du troupeau, elle craignoit la dent du loup ravisseur. Après avoir hésité quelques instans, elle suit enfin l'impulsion du premier sentiment qui avoit guidé ses pas, pénètre au milieu des myrtes odoriférans, et aperçoit déjà le monument sacré à travers leur épais feuillage. Elle crut que c'étoit un temple, et ce ne fut qu'en approchant qu'elle reconnut que c'étoit un magnifique mausolée. Une sainte frayeur s'empara de tous ses sens. Cet appareil imposant fit sur elle une vive impression par cet affligeant contraste de la grandeur des rois avec leur anéantissement dans le tombeau. Elle s'approche respectueusement de l'autel sacré ; elle y distingue d'abord la première inscription tracée en lettres arabes. « Eh quoi ! s'écrie-t-elle aussitôt, les rois savent donc respecter la fidélité conjugale ? » et jetant les yeux sur l'épitaphe : « Amour ! ajouta-t-elle, les rois peuvent donc te connoître ? »

Par un de ces coups du hasard, qui sont pourtant soumis aux décrets impénétrables de l'éternelle sagesse, Ozaris, conduit par un sentiment de piété filiale, arrivoit au mausolée à l'instant même où Phatime venoit de proférer ces dernières paroles : il les avoit entendues; son cœur en avoit été ému et lui avoit nommé Phatime avant même que ses yeux l'eussent aperçue. Mais la timidité naturelle au premier, au véritable amour, lui inspira un respect qui arrêta ses pas; et après avoir reconnu celle qu'il aimoit, quoiqu'il ne l'eût pas revue depuis la réception des ambassadeurs arabes, il se cacha sous le berceau de myrtes dans le dessein de l'entendre et de la considérer à loisir. Il eut même l'attention de faire signe au page qui l'accompagnoit de s'approcher de lui, pour ménager les moindres inquiétudes de la pudeur et de l'innocence, dans le cas qu'il fût découvert.

Phatime ayant considéré attentivement ce magnifique spectacle s'assit à

l'ombre d'un des saules placés au-devant du mausolée. Après quelques momens de réflexion, penchée languissamment sur son bras droit, elle donna ainsi l'essor à ses idées et à ses sentimens.

« Monument auguste et sacré, c'est à » tes pieds que l'homme peut s'instruire ; » mais c'est aussi auprès de toi qu'un » cœur affligé, qu'une malheureuse acca- » blée du poids de ses maux peut se livrer » à sa vive douleur. Je vois donc ici le » terme de la vie tumultueuse des monar- » ques, et ce terme, c'est cette même » mort qui seule peut me délivrer de mes » cruels tourmens ..... Juste ciel ! pour- » quoi veux-tu prolonger l'existence dé- » plorable que je traîne sur le bord d'un » effroyable abîme? quel sacrifice exiges- » tu encore de moi? puis-je devenir plus » malheureuse? Privée par une suite d'é- » vénemens affreux de mon tendre père, » arrachée par des tyrans barbares à mon » amant, à mon époux, livrée impitoya- » blement à des maîtres de l'audace des- » quels j'ai tout à craindre, me faut-il

» attendre que le caprice d'un moment » prononce l'arrêt de mon infamie ? Non, » c'est trop long-temps languir dans » la crainte d'un sort plus affreux que » le plus horrible de tous les suppli- » ces... »

Ses pleurs coulèrent dans ce moment en abondance, et le tendre Ozaris, touché du désespoir de cette captive, en fut pénétré lui-même jusqu'aux larmes ; larmes trop dangereuses par leur douceur, qui achevèrent d'attendrir son cœur, et de l'ouvrir tout entier à sa funeste passion. Il ne pouvoit se lasser de regarder Phatime ; il auroit voulut se précipiter aussitôt à ses pieds, la consoler, lui faire hommage de sa tendresse, briser ses chaînes, et lui offrir le plus beau de tous les destins ; mais bien des considérations l'arrêtèrent. Il crut nécessaire à l'honneur de Phatime, et même plus généreux, de respecter dans ce moment sa douleur, et de ne pas la troubler par la présence de deux hommes qui, quoiqu'inconnus pour elle, pouvoient, dans l'état où elle se trouvoit,

porter l'effroi dans son ame. Ozaris se contenta d'attendre la fin de cette scène touchante.

Phatime essuyoit ses belles joues avec les tresses de ses longs cheveux, et ses regards, tristement fixés contre terre, elle gardoit le silence. Ses soupirs réitérés agitoient son sein d'albâtre, et la vive émotion qu'elle éprouvoit, ranimant sur son visage de vives couleurs, depuis longtemps flétries par la douleur, la rendit plus belle aux yeux d'Ozaris.

Phatime resta encore quelque temps livrée à ses tristes pensées. Elle quitta enfin ces lieux funèbres et se hâta d'aller rejoindre ses compagnes. Ozaris la suivit des yeux en soupirant, admira les grâces et la souplesse de sa taille, la noblesse de sa démarche, le charme répandu sur tous ses mouvemens. A mesure qu'elle s'éloignoit de lui, il se sentit déchiré dans le fond de son ame : elle disparut enfin, et ses yeux versèrent un torrent de pleurs. C'est ainsi que le jeune prince sortit de ce combat dangereux à demi-vaincu par l'a-

mour. Il s'éloigna du bois sacré, toujours rempli de l'objet de sa passion naissante, et résolut de tout tenter pour attendrir et intéresser le cœur de la belle Phatime.

LIVRE IX.

Mort d'Azem. — Ozaris monte sur le trône. — Il accorde toute sa confiance à Obtaleb, ancien ministre du roi son père. — Le vieux courtisan cherche à nourrir la passion du jeune prince pour parvenir à ses fins particulières. — Le but du ministre est de rompre le mariage presque arrêté entre Ozaris et Elmire, fille d'Alla-Olmahir, prince abyssin. — Il y parvient. — La rupture est bientôt suivie d'une guerre sanglante.

Cependant Azem languissoit sur son lit de douleur, et pendant ce temps sa cour étoit livrée à ces agitations intestines qui précèdent toujours la mort ou la chute des rois. Tous les ressorts de l'intrigue étoient mis en jeu. Un jeune prince, dont chaque moment pouvoit faire un roi, offroit aux courtisans une idole nouvelle, et par conséquent l'objet d'un nouveau

culte. Les intérêts n'étoient plus les mêmes; toutes les ames étoient en proie à mille passions rivales. Les uns vouloient arriver à la faveur, les autres ne vouloient pas la perdre. Parmi ceux-ci, quelques-uns s'attendoient à une disgrace certaine, un plus grand nombre se flattoient de la prévenir, et tous n'en continuoient pas moins, autour même d'Azem expirant, à faire un trafic honteux du crédit usurpé dont ils jouissoient encore.

Ozaris avoit assez de pénétration pour démêler ces coupables manœuvres. Flatté par les courtisans, il ne se laissoit pas tromper par leurs séductions; il apprenoit seulement à les connoître. Tout ce qu'il voyoit à la cour de son père mourant étoit pour lui une instruction salutaire qui lui dévoiloit le cœur perfide des grands dans leur conduite toujours dirigée par l'intérêt.

Ozaris avoit depuis long-temps vu de grands abus dans l'administration générale du royaume; il gémissoit sur ces abus énormes qui ruinoient insensible-

ment les plus grandes ressources de l'état. A peine fût-il monté sur le trône, qu'il sentit la nécessité d'une grande réforme ; et comme à son âge il pouvoit mieux apercevoir les objets que les approfondir, il fit part de ses idées à Obtaleb, premier ministre du feu roi, son père, et qui, depuis quinze ans, avoit été honoré de toute sa confiance. Ozaris crut à ce titre devoir respecter le choix d'Azem. L'âge d'Obtaleb, sa longue expérience, ses grands talens, tout pouvoit inspirer au jeune prince le plus vif intérêt pour un homme adroit qui, depuis la maladie sérieuse d'Azem, avoit fait une étude particulière du caractère de son fils. Obtaleb vouloit obtenir sur Ozaris le même empire qu'il avoit eu sur l'esprit du feu roi. Il trouvoit dans ce qu'il nommoit les préjugés de l'éducation du jeune prince bien des principes opposés aux maximes d'un vrai courtisan. Cette franchise aimable, cette douce affabilité, ce fonds de droiture et de probité, sur-tout cette sensibilité extrême d'Ozaris, étoient, sui-

vant Obtaleb, de belles qualités pour un simple particulier; mais il les regardoit comme inutiles et quelquefois dangereuses dans un grand roi. Il voyoit avec peine le jeune monarque incapable de commettre ces fautes si nécessaires aux courtisans, qui, semblables aux adorateurs des faux dieux, voudroient livrer leur maître, le seul dieu qu'ils servent, à tous les vices, afin de s'autoriser de son exemple dans leurs propres désordres, et de se mettre ainsi au-dessus des lois. Mais rien n'inquiétoit plus Obtaleb que l'esprit d'innovation du jeune prince. Ce désir de corriger des abus annonçoit en même temps celui de les connoître. Obtaleb étoit appelé à préparer ce grand ouvrage; mais comme le voile qu'il devoit faire tomber aux yeux d'Ozaris ne cachoit pas moins ses propres intrigues et ses déprédations que celles d'une foule d'autres ministres prévaricateurs, le fourbe, avant de rien changer au système de l'administration présente, crut devoir se débarrasser, par la destitu-

tion de tous les anciens ministres, d'une foule de collègues jaloux, dont le témoignage pouvoit un jour le confondre comme leur complice. Obtaleb cacha ses desseins perfides sous l'apparence du zèle et de l'amour pour le bien public, et la cour se vit délivrée, par le premier coup d'autorité du jeune roi, d'une foule de sangsues avides, engraissées de la substance des peuples. Obtaleb, qui, en renversant ses rivaux, trouva très-essentiel pour lui de les éloigner, provoqua contre eux une sentence d'exil perpétuel : elle fut, en effet, portée par Ozaris, avec confiscation de tous les biens qui, depuis l'époque de leur entrée en fonction, avoient grossi leurs fortunes aux dépens du trésor de l'état ; un tiers du reste leur fut adjugé pour leur subsistance, et les deux autres tiers furent conservés à leurs enfans, qu'Ozaris ne voulut pas rendre victimes des crimes de leurs pères.

Ce coup d'éclat dont Obtaleb eut l'adresse de s'attribuer toute la gloire, en imposa aux peuples eux-mêmes, qui pou-

voient si facilement le désigner comme coupable, et attira à Ozaris l'amour et la confiance de ses sujets. On espéroit le plus grand bien de ces premières dispositions ; et comme le joug des rois est bien moins pesant que celui de leurs ministres, on bénit par-tout celui qui manifestoit de si louables intentions pour le bonheur et l'avantage de l'empire.

Cependant Obtaleb promit de poursuivre son travail ; il annonça à Ozaris un plan général de réforme, et chercha en même temps à tout rapporter en secret au maintien de son crédit et de son élévation. Ozaris n'avoit plus rien de caché pour lui ; il le regardoit comme l'homme essentiel à sa gloire, et croyoit ses conseils nécessaires pour la moindre de ses démarches. Malheureux aveuglement, tu devois être la source des cruelles inquiétudes d'un prince digne d'être heureux ! Confiance fatale, tu devois peu à peu découvrir au fourbe Obtaleb le foible de son roi ! C'en étoit assez pour lui. Jusqu'alors sujet respectueux, ministre

zélé et soumis, il s'étoit montré, par l'intérêt de sa propre conservation, tout ce qu'il devoit être envers Ozaris ; mais à peine eût-il vu son cœur esclave d'une passion funeste, qu'il chercha à entretenir ce mortel poison dans l'ame du jeune prince. Il flatta son inclination, lui fit entrevoir les plus grandes facilités là où Ozaris ne voyoit que des obstacles insurmontables, et parvint, par ces détours artificieux, à se rendre entièrement le maître de l'esprit du roi. Tout occupé des moyens de satisfaire sa passion, et se reposant de tout le reste sur son ministre, Ozaris ne régna plus en effet. Obtaleb, en lui laissant l'éclat du diadème, eut l'adresse d'en usurper toute la puissance.

Huit mois s'étoient écoulés depuis la mort d'Azem, et Ozaris étoit encore en proie aux plus justes regrets. Ses occupations importantes pouvoient à peine le distraire quelquefois de sa douleur. Il avoit tendrement aimé son père ; sa mémoire vivoit dans son esprit et dans son cœur ; mais il étoit sur-tout vivement

frappé des dernières paroles qu'Azem lui avoit adressées avant de mourir.

« Mon fils, lui avoit-il dit d'une voix » presque éteinte, je ne crois pas avoir » tout fait pour toi en te laissant une » couronne; elle n'est trop souvent qu'un » pesant fardeau au lieu d'un ornement; » j'ai voulu aussi assurer, s'il est possible, » la félicité de ta vie privée. Je suis en » traité dans ce moment avec Alla-Olma- » hir. Outre l'intérêt public qui doit ré- » sulter d'une négociation si importante, » j'en ai envisagé un autre aussi cher à » mon cœur, celui de te procurer dans » Elmire une épouse ornée de toutes les » qualités capables de faire ton bonheur, » et dans Alla-Olmahir, l'auteur de ses » jours, un allié puissant, un ami respec- » table, et un second père. Le ciel me re- » fuse la consolation de terminer moi- » même ce grand ouvrage. C'est donc à » toi que je confie la conclusion d'une af- » faire qui doit t'intéresser vivement et » à double titre. Elmekir est chargé de » mes pouvoirs secrets; il est depuis deux

» mois auprès d'Alla-Olmahir. Il ne tar-
» dera pas sans doute à venir soumettre
» à ta ratification un traité dont les pre-
» mières bases sont déjà fixées entre le
» prince abyssin et moi. »

Cet Elmekir, qu'Ozaris connoissoit bien, étoit peut-être l'homme le plus digne de la confiance d'Azem. Mais, pour le malheur d'Ozaris, une maladie prompte causa sa mort en Abyssinie, quinze jours après celle d'Azem. Ces deux tristes événemens suspendirent pendant plusieurs mois les négociations entamées depuis long-temps. Alla-Olmahir, dans la lettre de condoléance qu'il écrivit à Ozaris, se contenta de lui dire qu'il désiroit au plutôt recevoir une personne capable de remplacer le négociateur estimable du roi Azem, et de voir promptement se terminer, au gré de ses vœux, une affaire dont la conclusion flattoit les désirs les plus chers de son cœur.

Ozaris, dans sa réponse, consentit à poursuivre la négociation et lui promit de s'en occuper au plutôt. Mais il prenoit,

sans réflexion, un engagement trop contraire aux intérêts de son amour. Une nouvelle circonstance vint encore fortifier en lui cette passion, et éteindre dans son ame tout sentiment capable de la combattre. Phatime elle-même étoit destinée à devenir la cause innocente du changement rapide d'Ozaris.

Depuis la mort d'Azem, Phatime étoit toujours plus languissante, et bientôt on craignit même pour sa vie. Les soins les plus assidus paroissoient inutiles. Son mal étoit dans le cœur, et tous les secours de l'art ne pouvoient l'atteindre. Obtaleb crut devoir informer Ozaris du danger où se trouvoit la plus belle de ses esclaves. Comme il ne connoissoit point encore alors les sentimens de son roi pour elle, il n'attachoit à sa démarche aucun intérêt particulier, et n'en attendoit aucune suite extraordinaire. Mais le malheureux prince, à cette nouvelle funeste, laissa voir à découvert la blessure profonde qu'il nourrissoit au fond de son cœur. Une pâleur mortelle couvrit son visage,

ses yeux s'éteignirent, la voix lui manqua, le frisson de la mort glaça tous ses sens, et se penchant sur le sein d'Obtaleb : « Je veux la voir, s'écria-t-il en versant » un torrent de larmes ; je veux la voir » avant qu'elle expire. » Obtaleb resta interdit : ces transports lui paroissoient d'autant plus inconcevables, que, se croyant témoin de toutes les démarches, confident de toutes les pensées d'Ozaris, il n'avoit jamais rien vu, jamais rien entendu qui pût lui donner le moindre soupçon d'un amour aussi violent. « Eh quoi ! » lui dit-il, vous aimiez votre esclave, » et vous n'avez pas usé de vos droits ? — » Arrête, lui répond aussitôt Ozaris » d'un air indigné ; puis-je reconnoître » pour légitimes les lois injustes qui autorisent l'oppression du fort contre le » foible ? Oserois-je me prévaloir d'une » puissance arbitraire contre une victime » innocente et malheureuse ? J'adore Phatime, mais je l'aime pour son bonheur. » Attachée à son honneur plus qu'à sa vie » même, elle m'est respectable autant

» qu'elle m'est chère, et je rougirois sur-
» tout de lui montrer mon amour par un
» attentat criminel, qui ne feroit que
» m'attirer sa haine trop justement mé-
» ritée. »

Obtaleb n'osa rien répliquer à une déclaration aussi formelle; il vit bien qu'il avoit hasardé un conseil imprudent et téméraire : il s'efforça de tout réparer, et de tirer parti, s'il étoit possible, de la délicatesse des sentimens de son jeune prince. Il crut devoir l'engager à se présenter à Phatime, mais sans se faire connoître, pour ne pas compromettre sa dignité royale. Ozaris y consentit. Ils décidèrent ensemble qu'Obtaleb iroit le soir même la visiter par ordre du roi, et qu'Ozaris, que Phatime ne connoissoit point, y paroîtroit comme un des officiers de la couronne attachés à la suite du premier ministre. Les ordres furent donnés aux différentes personnes chargées du soin de la belle esclave, de se comporter d'une manière conforme à ces dispositions.

Le moment critique arriva bientôt. Phatime étoit dans une sécurité profonde : habituée, depuis qu'elle languissoit dans son lit de douleur, à voir entrer chaque jour dans son appartement des personnes inconnues pour elle, l'arrivée du premier ministre, suivi d'Ozaris, lui auroit été aussi indifférente, si Obtaleb lui-même ne s'étoit annoncé, et ne lui avoit expliqué l'objet de sa visite. Mais Ozaris étoit bien moins tranquille qu'elle. Comment cacher son trouble, ses soupirs, ses larmes, devant l'objet adorable de son amour, devant l'infortunée Phatime, prête à succomber sous le poids de ses cruelles inquiétudes ? Comment étouffer la voix de sa douleur, en voyant tous les symptômes les plus effrayans du trépas se manifester sur le visage mourant de cette triste victime du sort. On avoit fait retirer tout le monde. Obtaleb s'approche de Phatime ; Ozaris le suit en tremblant, et le ministre s'annonce en ces termes :

« Le roi, mon auguste maître, dont » les soins bienfaisans s'étendent depuis

» le premier de ses sujets jusqu'au dernier
» de ses esclaves, Ozaris est affligé de
» votre situation ; c'est par son ordre que
» j'ai pénétré dans votre appartement ;
» l'intérêt de votre conservation le tou-
» che ; il veut qu'on sache de vous-même
» tout ce que vous croiriez propre à vous
» procurer quelque soulagement. Pensez
» que rien ne peut mettre de bornes à la
» générosité d'un grand roi. Désirez,
» parlez ; j'ai ordre de tout vous accor-
» der. »

Phatime attendrie jusqu'aux larmes, répondit en ces termes à Obtaleb : « Mi-
» nistre généreux du meilleur des princes,
» une esclave infortunée pouvoit-elle s'at-
» tendre à l'honneur qu'elle reçoit aujour-
» d'hui ? Mon ame est pénétrée des bon-
» tés de votre auguste maître. Mais Oza-
» ris, en jetant du haut de son trône un
» regard de compassion sur la plus hum-
» ble de ses esclaves, n'ignore pas que son
» pouvoir ne peut s'étendre jusque sur
» ma vie, qui ne m'appartient à moi-
» même pas plus qu'à lui. Les décrets

» éternels vont heureusement peut-être
» fixer bientôt le terme de ma pénible
» carrière. Mes tourmens et ma douleur
» devoient enfin triompher de mes foibles
» efforts pour les vaincre. Puisque je ne
» puis plus espérer aucun bonheur, la
» mort est ma seule ressource, la mort
» sera mon unique consolation. »

» Eh quoi ! Phatime, lui dit alors Ob-
» taleb, voudriez-vous, par un coupable
» désespoir, devenir complice d'un tré-
» pas dont le Dieu que vous adorez seroit
» irrité? Pensez que vous ne pouvez, sans
» ingratitude, rejeter les dispositions
» bienfaisantes d'Ozaris. Doutez-vous
» que, vous sachant malheureuse, il ne
» change en un seul instant votre sort? —

» Ah ! puisque je dois l'espérer, répli-
» qua Phatime, qu'il sache qu'on ne
» pourra m'imposer l'obligation de vivre
» qu'en me donnant, avec ma liberté, les
» moyens d'aller rejoindre l'époux que
» j'adore, et qu'une barbare destinée a
» cruellement séparé de sa chère Pha-
» time. »

Ici Obtaleb exigea d'elle des détails sur cette séparation ; mais Phatime ne savoit pas que, depuis l'injuste procédé du farouche Amrou contre elle-même, Zoroé avoit eu le bonheur de s'enfuir du camp de Saad dans l'intérieur de la Perse, et poursuivoit une destinée incertaine jusqu'aux extrémités orientales de cet empire, qui succomboit sous les coups des Arabes. Elle ne savoit pas ce qu'elle demandoit, et le ciel, malgré les vicissitudes auxquelles il vouloit encore la soumettre, ne permit pas, pour son bonheur à venir, que ses vœux, à ce sujet, fussent remplis.

Cependant Obtaleb promit tout, et Phatime, touchée de la plus vive reconnoissance, bénit mille fois le nom d'Ozaris, et désira avoir assez de force pour aller porter aux pieds de ce bon prince l'hommage d'une infortunée comblée de ses plus grands bienfaits. Les larmes de Phatime augmentant le trouble d'Ozaris, que cette belle et malheureuse esclave regardoit avec étonnement, Obta-

leb jugea qu'il étoit temps de se retirer.

La joie et l'espérance entrèrent pour la première fois dans le cœur de Phatime ; Elle se sentit soulagée tout-à-coup de la violente oppression qui accabloit son ame désolée. Elle crut pouvoir aimer encore la vie, puisqu'elle espéroit de revoir son cher Zoroé.

Mais Ozaris devint-il plus heureux après cette entrevue ? Une fatalité attachée à son amour devoit lui faire payer bien cher son imprudente démarche. Son ame fut de nouveau en proie aux combats les plus déchirans. Il ne s'agissoit plus du bonheur seul de Phatime, il s'agissoit de sa vie. Il ne pouvoit, sans lui enfoncer le poignard dans le sein, lui refuser la grâce qu'elle demandoit, et qui devenoit même nécessaire à son propre repos. L'éloignement de Phatime étoit le dernier et l'unique remède capable d'éteindre avec le temps la passion violente qui le tourmentoit. Ozaris savoit tout ce que lui devoit coûter un aussi cruel sacrifice ; mais il falloit s'y décider, ou par la mort de

Phatime livrer à jamais sa vie au ver rongeur du remords.

Toute la cour fut bientôt instruite de l'aventure du roi ; on ne parloit plus que de la belle esclave, et comme Ozaris étoit généralement chéri et respecté, on s'intéressa à son amour. Tous ces bruits parvinrent aux oreilles de Phatime. D'après le noble procédé du jeune prince, elle conçut la plus haute idée de son caractère. Elle ne pouvoit, sans être attendrie, penser à l'émotion qu'elle avoit aperçue sur sa physionomie, au moment qu'Obtaleb l'interrogeoit en sa présence. Il lui étoit impossible de se rappeler, sans verser des larmes, les pleurs qu'elle avoit vues couler des yeux d'Ozaris, malgré ses efforts pour les cacher, et, transportée d'admiration et de reconnoissance, elle s'écrioit : « O peuples de l'Ethiopie ! que vous serez » heureux sous un roi qui sait respecter » l'infortune et s'attendrir sur le sort des » malheureux ! »

Cependant Obtaleb, dont l'ambition inquiète lui faisoit redouter de voir s'é-

chapper de ses mains le pouvoir dont il étoit revêtu, ne vit point de moyen plus sûr d'affermir son crédit que celui de servir la passion de son maître ; il espéroit, en l'enchaînant aux pieds de Phatime, le rendre son propre esclave : un intérêt puissant lui faisoit une loi rigoureuse de ce honteux expédient. Il prévoyoit des conséquences très-dangereuses pour lui dans l'alliance d'Alla-Olmahir, et dans l'élévation d'Elmire sur le trône de l'Ethiopie. Cette alliance ne pouvoit se rompre que par le mariage de Phatime avec Ozaris. Il savoit le roi si passionnément amoureux de cette belle étrangère, qu'en flattant tant soit peu son désir, il jugeoit facile de le décider à cette démarche, quelqu'extraordinaire qu'elle fût. Obtaleb n'examinoit pas si elle pouvoit être honorable pour Ozaris et avantageuse pour l'état ; il n'envisageoit en cela que l'accomplissement de ses desseins. Il n'ignoroit pas que s'étant constamment opposé dans le conseil du roi Azem au plan du traité qu'on vouloit conclure avec Alla-

Olmahir, ce prince abyssin et sa fille devoient être ses ennemis. Malgré la confiance qu'Ozaris avoit en lui, pouvoit-il se flatter de résister long-temps à une cabale puissante que le crédit d'une épouse et d'une reine ne manqueroit pas de susciter contre un simple ministre et un foible sujet. Sa disgrace n'étoit pas la seule chose qu'il avoit à redouter. Sa chute pouvoit réveiller contre lui une foule d'ennemis cachés que sa seule élévation réduisoit au silence. Il craignoit avec raison leur voix et celle du public, prêtes à l'accuser. Il se représentoit la sévérité inflexible d'Ozaris, qui le puniroit avec d'autant plus de rigueur, qu'il auroit mieux réussi à le tromper. Obtaleb jugea donc que l'intérêt de son roi et de l'empire ne pouvoit lui faire sacrifier la cause de sa propre conservation, et il ne pensa plus qu'à disposer les piéges qu'il vouloit tendre au malheureux Ozaris.

Ce jeune prince, dévoré par ses mortelles inquiétudes, crut trouver quelque soulagement dans la communication de

ses peines. Mais à qui pouvoit-il s'adresser qu'à Obtaleb ? Le traître avoit affecté, depuis un mois, une discrétion si scrupuleuse, qu'Ozaris sentit augmenter pour lui sa confiance, et lui dévoila tous les replis les plus cachés de son cœur. Le perfide ministre s'applaudit en secret du triomphe qu'une si belle occasion pouvoit lui procurer, et rassemblant en lui toutes les ressources de la dissimulation la plus raffinée :

« Que vois-je ? dit-il, à Ozaris, le plus » grand des rois, mon auguste maître, » victime d'une passion qui tourmente sa » vie ? Celui qui commande à tant de » peuples répandus sur de vastes contrées, » et qui fait par-tout craindre et chérir son » empire, est donc destiné à languir vai- » nement aux pieds de son esclave? Ozaris, » tout exige de vous ou que vous triom- » phiez d'un amour inutile, ou que vous » obligiez Phatime à se soumettre à vos » lois ? —

» Obtaleb, que dis-tu, lui répondit Oza- » ris ? me croirois-tu capable d'acheter

» mon repos au prix de l'injustice? Penses-
» tu qu'il soit digne de moi de chercher à
» contraindre un cœur qui ne doit se ren-
» dre qu'à l'amour? —

» A Dieu ne plaise, répliqua Obtaleb,
» que je veuille inspirer à mon roi de pa-
» reils sentimens! Mais sa conservation
» m'est chère; elle est précieuse à tous ses
» sujets; et je regarde comme indispen-
» sable, pour assurer la tranquillité de ses
» jours, de prendre enfin un parti décisif.
» Vous avez jusqu'à présent comblé le
» plus humble de vos serviteurs de vos
» faveurs les plus insignes. Il n'en est
» point de plus précieuse pour moi que la
» confiance dont vous m'honorez; et cette
» confiance m'impose l'obligation d'éclai-
» rer mon prince sur ce qui peut lui rendre
» ce calme intérieur dont son ame est pri-
» vée. Vous m'ouvrez votre sein déchiré
» par une blessure qui paroît incurable.
» J'y vois avec douleur les horribles ra-
» vages de la passion qui vous tourmente;
» et vous voulez que je sois insensible à
» votre malheureux état! Et mon zèle

» pour un prince que j'aime deviendra
» stérile et muet dans une occasion aussi
» importante ! Ozaris, vous êtes roi : cette
» condition rend, il est vrai, plus sensible
» pour vous l'épreuve des contrariétés
» humaines ; mais ne vous ouvre-t-elle
» pas un trésor inépuisable de ressources
» pour atteindre au bonheur que vous
» cherchez ? Ozaris, qui a acquis sans ef-
» fort l'amour de ses peuples, trouveroit-
» il tant d'obstacles dans la conquête du
» cœur d'une femme ? Puisque Phatime
» est sensible, puisque son ame est droite
» et élevée, que de bienfaits ne pouvez-
» vous pas ajouter à celui qui va lui ren-
» dre sa liberté ? Comblez-la d'honneurs,
» de biens, de distinctions ; ouvrez son
» cœur à la plus noble ambition ; laissez-
» lui entrevoir la haute destinée à laquelle
» elle peut prétendre ; flattez d'abord son
» ame tendre et généreuse ; commen-
» cez votre triomphe sur elle par le sen-
» timent de reconnoissance que vous y
» ferez naître ; parlez ensuite en amant
» qui peut tout accorder ; commandez

» enfin en roi qui veut être obéi, et Pha-
» time sera à vos pieds. Pourroit-elle, sans
» ingratitude, sans folie même, refuser
» avec le cœur d'Ozaris la main d'un grand
» roi et le partage de sa couronne? »

Ozaris gardoit le silence. Mais Obtaleb observoit dans ses yeux la satisfaction intérieure que lui causoit cette séduisante proposition. Cependant les mêmes scrupules l'agitoient sans cesse. Obtaleb en jugea facilement par la réponse du jeune monarque.

« Faut-il, mon cher Obtaleb, qu'un
» devoir trop pénible, mais que je dois
» regarder comme sacré, vienne s'oppo-
» ser sans cesse à mon bonheur? Tu sais
» si je chéris la mémoire de mon père.
» Oserois-je, en méprisant les dernières
» volontés d'Azem, soulever contre moi
» ses mânes indignés? Azem, lui-même,
» n'a-t-il pas reçu en expirant la promesse
» inviolable de son fils en pleurs? Pouvois-
» je lui laisser emporter dans sa tombe
» un éternel regret, puisque sa tendresse
» paternelle s'intéressoit, même au lit de

» la mort, au bonheur d'Ozaris et de ses » peuples? Si je dois rougir aujourd'hui » d'une malheureuse foiblesse, non, mon » cœur ne pourra jamais être souillé par » une ingratitude coupable. —

» Je respecte, lui dit alors Obtaleb, le » noble sentiment qui vous attache aux » derniers désirs d'un père digne de toute » votre tendresse. Mais il est des circons- » tances impérieuses où les rois peuvent » sans crime s'affranchir des obligations » les plus solennellement contractées. » J'ose dire que, dans celle-ci, non-seu- » lement votre intérêt propre, mais en- » core celui de vos états, vous dispensent » de remplir une promesse que vous avez » donnée comme fils, mais dont vous » pouvez vous dégager comme roi. J'ai » vu assez long-temps s'agiter dans le con- » seil le projet de l'alliance proposée avec » Alla-Olmahir; il ne pouvoit être enfan- » té que par un rêve politique d'Elmekir, » qu'un séjour assez long auprès du prince » abyssin rend suspect de l'avoir concerté » avec Alla-Olmahir lui-même. Le roi,

» votre père, voyant en vous l'unique et
» dernier rejeton du sang auguste de ses
» prédécesseurs, a été séduit par les avan-
» tages apparens d'un traité qui, au moyen
» du mariage d'Elmire, sembloit devoir
» réunir à son empire les états d'Alla-Ol-
» mahir. Le roi Azem, mon maître et
» mon seigneur, est demeuré quelque
» temps indécis sur cet objet, d'après les
» raisons puissantes que j'opposai avec
» courage et avec vérité à celles d'Elme-
» kir. Mais les insinuations adroites de
» l'habile négociateur, et sur-tout, le soin
» qu'Alla-Olmahir avoit eu d'influencer
» le conseil du roi, en répandant l'or à
» pleines mains, firent que la cabale ren-
» dit mon zèle inutile, et l'affaire fut en-
» tamée. La mort d'Elmekir a heureuse-
» ment suspendu les négociations. Vous
» me permettrez de mettre au plutôt sous
» vos yeux ces mêmes raisons sur lesquelles
» je fonde de nouveau mon opposition à
» la poursuite de cette alliance dangereuse.
» Vous en serez vous-même le juge; trop
» heureux si je puis, auprès du fils d'A-

» zem, employer plus utilement, dans » une occasion si importante, mon » amour et mon zèle pour l'honneur de son » empire. »

Ozaris, qu'un intérêt particulier animoit alors, voulut dès le lendemoin s'occuper de cette grande discussion. Obtaleb présenta son mémoire; tout y étoit si spécieux et si bien caché sous le voile de la vérité, que le jeune prince fut presque convaincu. Les principales objections d'Obtaleb étoient que les Ethiopiens avoient toujours regardé les sujets d'Alla-Olmahir comme leurs ennemis naturels; qu'ils pourroient consentir à les avoir pour alliés, mais jamais à reconnoître leurs maîtres dans des princes où couleroit le sang de cette nation; que la haine qui divisoit les deux peuples étoit un obstacle insurmontable à l'exécution des articles qui formoient la base du traité; qu'ainsi ce mariage étoit impossible ou extrêmement dangereux, puisqu'en irritant le Ethiopiens, il feroit naître dans tous les cœurs le désir de l'indépendance, livreroit l'é-

tat aux dissentions, aux guerres intestines, et l'exposeroit à une ruine presque inévitable.

Ozaris parut se rendre à ces raisons; mais il ne fut pas d'avis de rompre tout-à-fait avec Alla-Olmahir. Il ordonna à Obtaleb de choisir un homme capable de remplir la mission dont il vouloit le charger auprès du prince abyssin. Obtaleb ne manqua pas de présenter au roi un homme qui lui étoit entièrement dévoué. On lui expédia promptement ses pouvoirs, et il partit trois jours après avoir reçu ses instructions secrètes. Il devoit, en ayant l'air d'approuver le plan général du traité, éluder, par des lenteurs affectées, tous les articles touchant la succession, et sur de nouveaux ordres qui lui seroient expédiés, réduire la base fondamentale de la négociation à une alliance offensive et défensive entre les états d'Azem et ceux d'Alla-Olmahir. Obtaleb, qui étoit d'avis de la rupture ouverte, se vit cependant forcé d'adopter ce plan; mais il se réserva de trouver dans la suite les expédiens

secrets par le moyen desquels il pourroit renverser pour jamais les espérances d'Alla-Olmahir, et servir les intérêts particuliers d'Ozaris sans qu'il s'en aperçût.

On voit bien qu'un reste de délicatesse dicta au jeune prince ce nouvel arrangement. Il ne vouloit pas avoir à se reprocher d'agir formellement contre les intentions de son père. Mais il avoit confié l'intérêt le plus sacré à un fourbe qui devoit le rendre parjure à ses sermens, et le porter, sans qu'il s'en doutât, à une honteuse perfidie envers Alla-Olmahir.

Tel est le plus souvent le sort déplorable des meilleurs princes. La postérité juge de leurs principes par leurs actions, mais leurs actions sont bien moins les leurs que celles de leurs ministres.

Cependant l'espérance que la belle Phatime avoit conçue eut pour elle le plus heureux effet. Sa santé se rétablit en peu de temps, et les continuelles protestations d'Obtaleb, qui étoit à ses yeux le garant des intentions bienfaisantes du roi, éloi-

gnèrent de son esprit les premiers soupçons dont elle n'avoit pu se défendre. Bientôt de nouveaux ordres furent donnés. Sous prétexte d'un changement d'air nécessaire à sa guérison, Phatime se vit tout-à-coup transportée dans la superbe maison de plaisance des rois d'Ethiopie, située à quelques milles de la capitale. On lui avoit donné la liberté de choisir parmi les personnes qui l'avoient servie autrefois, celles qui lui convenoient le mieux; et, à sa sollicitation, on permit à une de ses compagnes d'esclavage pour laquelle elle avoit beaucoup d'affection, de la suivre dans ce nouveau séjour.

Phatime étoit déjà accoutumée à l'opulence des rois; mais la magnificence de sa nouvelle habitation lui parut tellement au-dessus de tout ce qu'elle avoit déjà vu, qu'elle ne pouvoit se lasser d'admirer tant de beautés réunies avec une profusion inconcevable. La terre sembloit avoir épuisé ses trésors pour l'embellissement de ce lieu de délice. Les marbres les plus précieux, le granit (1), le jaspe (2),

le porphyre (3), tout y étoit rassemblé par l'art sous les formes les plus séduisantes. Les riches tapisseries de la Perse, les meubles somptueux de la Phénicie, l'or, l'argent, les pierreries, l'ivoire et l'ébène, formoient à chaque pas les ornemens intérieurs de ce magnifique édifice. Mille vases précieux, distribués dans les galeries et dans les appartemens, répandoient de toutes parts les parfums les plus rares et les plus exquis. Les jardins sur-tout avoient été disposés tout alentour avec une si agréable symétrie, que l'œil étonné voyoit un art ingénieux surpasser en tout la nature, et former le plus admirable contraste avec ses beautés simples et sans apprêts. O Azem! c'est pour une tendre épouse, que tu avois appelé à grands frais du fond de l'Italie et de la Grèce les artistes les plus habiles pour élever ce monument de ta magnificence sur les ruines du palais antique de tes ancêtres! Pouvois-tu prévoir qu'aussitôt après que cet ouvrage seroit achevé, cette épouse chérie devoit y porter ses

derniers pas et rendre son dernier soupir? Depuis ce moment fatal, Azesm et Ozaris avoient fui constamment ce séjour malgré les délices qui s'y offroient de toutes parts.

Qu'on juge de l'étonnement de Phatime en arrivant dans ce palais enchanté. Il fut bien plus grand encore lorsqu'elle vit qu'on lui prodiguoit en toute occasion des égards si extraordinaires, qu'ils lui paroissoient moins dus à une esclave d'Ozaris qu'à une princesse du sang royal. Elle ne voyoit autour d'elle que des serviteurs respectueux et soumis : tous tomboient à ses pieds sur son passage, s'empressoient de lui demander ses ordres, étudioient jusqu'à ses moindres désirs, prévenoient ses moindres volontés, et paroissoient être transportés de joie de se voir destinés à servir une maîtresse si belle et si aimable: Phatime, enfin, sembloit plutôt être entrée dans son propre domaine que dans une nouvelle prison. Elle ne savoit que penser de ce changement inoui dans sa position. La bonté et la générosité d'Ozaris lui étoient connues ; mais ce

qu'elle voyoit surpassoit toutes les idées qu'elle avoit pu s'en former. Elle connoissoit la noblesse des sentimens du jeune prince ; mais elle n'avoit pu même soupçonner qu'une simple esclave et une étrangére fût traitée avec une distinction si surprenante ; dans son attendrissement, elle sentoit couler des larmes de joie : cette joie étoit – elle bien pure ? non : un trouble secret agitoit sa belle ame. Phatime étoit reconnoissante ; cependant Phatime redoutoit des bienfaits dont elle ne pouvoit qu'en tremblant chercher à pénétrer les motifs. Ses premiers mouvemens furent ceux d'un cœur bon, droit et sensible ; mais ce cœur si franc et si sincère fut bientôt forcé de nourrir une juste méfiance. Ozaris lui paroissoit bien plus redoutable en l'accablant de ses dons les plus magnifiques, que s'il l'eût traitée avec toute la hauteur et la sévérité d'un maître impérieux.

L'intendant du prince, chargé de recevoir Phatime dans sa nouvelle habitation, s'étoit empressé d'exécuter ponc-

tuellement les ordres qu'il avoit reçus. Dès que Phatime fut rendue dans ses appartemens, il lui fit demander la permission de lui parler. Il est admis; à peine aperçoit-il Phatime qu'il se jette à ses pieds, baise avec respect une lettre dont il étoit le porteur, la lui présente et l'engage à la lire. Phatime, embarrassée de voir à ses genoux un homme qui, d'après la richesse de son habillement, et quelques marques de distinction dont il étoit décoré, lui paroissoit être bien au-dessus d'un esclave, le prie avec une grâce touchante de quitter cette posture. L'intendant se relève et se tient à une distance respectueuse, pendant que Phatime lit en tremblant la lettre, qui étoit d'Obtaleb, et revêtue au bas du sceau royal. Voici ce qu'elle renfermoit.

« BELLE PHATIME,

» Le roi, mon maître et mon seigneur,
» m'ordonne de vous faire connoître ses
» intentions bienfaisantes. Dès le moment
» de votre entrée dans ce palais, vos fers

» ont été brisés. Libre comme l'air que » vous respirez, et maîtresse absolue des » esclaves qui vous entourent, désirez, » commandez, rien ne doit s'opposer à vos » volontés. Mais le roi ne veut pas bor- » ner là ses bienfaits envers vous ; il con- » noît vos intérêts les plus chers ; il sait » ce qui peut manquer à votre bonheur, » au milieu de tant de jouissances qu'il » vous offre aujourd'hui. Phatime est li- » bre d'exprimer, quand elle le voudra, » les vœux de son cœur ; et si on peut » tout lui accorder, sans l'exposer de » nouveau aux caprices d'un sort dont » elle a été si long-temps la victime, elle » doit compter sur la parole royale d'O- » zaris. »

Signé OBTALEB,

Premier ministre du plus gracieux des souverains.

La lecture de cette lettre, où Phatime ne vit point d'abord la restriction bien clairement renfermée dans les dernières paroles d'Obtaleb, excita en elle tous les

sentimens de la reconnoissance la plus vive. Son émotion et l'embarras où elle se trouvoit l'empêchèrent d'exprimer à l'intendant tout ce qu'elle sentoit au fond de son ame. Il ne vit que ses larmes ; mais elles furent assez expressives pour lui ; elles baignoient des yeux où brilloit une joie pure. Le rapport du messager causa à Ozaris une satisfaction inexprimable. Il attendoit tout d'un cœur aussi tendre que celui de Phatime, et ne désespéroit point de l'enchaîner un jour, en répandant sur elle les grâces et les bienfaits. Mais le ciel préparoit à ses désirs des obstacles auxquels il ne pouvoit s'attendre, et devoit rendre Phatime aussi forte contre les illusions de la prospérité, qu'elle l'avoit été contre les traverses du sort le plus rigoureux.

Pendant que le jeune Ozaris soupiroit vainement pour la belle Phatime, l'orage conjuré sur les frontières de son empire, devenoit chaque jour plus menaçant. Les Galles, affranchis du joug de Tharsis, et privés pour jamais des conseils prudens et

sages de Ménophir, avoient vécu long-temps dans l'état d'anarchie où les avoit plongés la mort du général éthiopien. Mais Olcalla, homme entreprenant et d'un courage intrépide, parvint enfin à déjouer toutes les factions. S'étant rendu digne, par la défaite de ses rivaux, d'être le chef d'une nation qui ne savoit céder qu'à la valeur; il crut adroitement qu'il lui étoit avantageux de distraire l'humeur inquiète d'un peuple de soldats, sans cesse portés à la révolte, par une guerre dirigée contre leur ancien et leur mortel ennemi. Il réunit en conséquence la plus grande partie de ses troupes, se mit à leur tête et commença la guerre. Les légions de ces barbares avoient déjà inondé les provinces méridionales de l'Ethiopie, lorsque Ozaris, qui avoit à peine cinquante mille hommes à opposer à une armée beaucoup plus considérable, apprit une nouvelle bien plus affligeante, et qui ne devoit pas moins l'alarmer.

Le seul allié puissant de l'Ethiopie, celui qui, par sa position, pouvoit opposer

une première barrière aux efforts d'Olcalla, venoit au contraire de se déclarer pour celui ci. Alla-Olmahir, fatigué des lenteurs d'une négociation où l'adroit Obtaleb n'avoit cherché qu'à l'amuser par des promesses toujours vaines, avoit enfin résolu d'envoyer à Ozaris un émissaire secret pour l'informer de la conduite d'un ministre qui abusoit de sa confiance. Obtaleb en fut instruit : non-seulement il parvint à empêcher qu'il fût entendu d'Ozaris, mais même il le désigna comme un homme suspect, et un espion chargé par le prince abyssin de l'instruire de tout ce qui se passoit à la cour d'Axuma. L'émissaire fut chassé d'une manière si ignominieuse, qu'Alla-Olmahir ne put s'empêcher d'y voir une violation manifeste du droit des gens, puisque Ozaris ne pouvoit nier qu'il avoit reçu les lettres de créance de cet envoyé, et par conséquent qu'il le savoit révêtu d'un caractère public. Ozaris sans doute ne pensa pas assez sérieusement aux suites que pouvoit avoir cette démarche imprudente. Obta-

leblui seul en triomphoit en secret, parce qu'elle rendoit inévitable cette rupture qu'il désiroit avec tant d'ardeur.

En effet, Alla-Olmahir, qui agissoit avec beaucoup de prudence, porta d'abord ses justes plaintes ; mais elles ne furent pas écoutées ; il fit ensuite des remontrances, demanda enfin une réparation ; mais tout fut inutile. Le malheureux Ozaris, aveuglé par sa passion, sembloit n'être plus sensible qu'à ce qui pouvoit entretenir dans son ame une illusion fatale. Le soin des affaires, le sort de son royaume l'affectoient bien légèrement; il n'étoit plus occupé que de la conquête d'un cœur dont la vertu enflammoit d'autant plus ses désirs qu'elle leur opposoit plus d'obstacles. Ozaris n'étoit plus ce prince si zélé pour les intérêts de son peuple, qui étoient entièrement confiés à l'administration coupable d'un ministre ambitieux.

Alla-Olmahir fut enfin indigné de la conduite du jeune monarque. Il n'ignoroit pas sa passion pour une esclave étran-

gère ; mais devoit-elle lui faire sacrifier aux intérêts de son cœur ce qu'il se devoit à lui-même et aux autres ? Pour un amour inconsidéré, falloit-il qu'Alla-Olmahir eût à essuyer les injures d'Ozaris ? Les foiblesses d'un roi pouvoient – elles enfin excuser une violation formelle de ces conventions sacrées qui unissent les peuples entre eux, même pendant la guerre. Ces griefs étoient plus que suffisans pour Alla-Olmahir : il crut que tout autorisoit la déclaration qu'il envoya par écrit à Ozaris, et qui étoit conçue en ces termes :

ALLA-OLMAHIR, *prince Abyssin, à* OZARIS, *roi d'Ethiopie.*

« GRAND ROI,

» Il est douloureux pour un prince, depuis tant d'années allié de votre empire, de vous avoir inutilement porté des plaintes fondées sur les motifs les plus respectables : le silence et le mépris étoient donc la réparation réservée à

» l'affront que j'ai reçu dans la personne
» de mon envoyé ? Que deviendront les
» peuples, si les rois eux-mêmes se mon-
» trent les violateurs du droit des gens,
» confié à leur sauve-garde? L'honneur
» et le devoir, tout m'oblige à défendre
» une cause qui est celle de l'humanité
» entière. Puisqu'on n'a pas su respecter
» en moi l'ami et l'allié du grand Azem,
» peut-être ne méprisera-t-on pas si im-
» punément celui qui se voit forcé de se
» déclarer l'ennemi d'Ozaris, et de pren-
» dre les armes pour venger un si sanglant
» outrage. »

Signé ALLA-OLMAHIR.

On ne crut pas devoir s'inquiéter beaucoup à la cour d'Ozaris de cette déclaration de guerre. Quoique Alla-Olmahir fût un prince très-riche et très-puissant, on le regardoit pourtant comme un ennemi peu dangereux pour l'Ethiopie, plus puissante encore. D'ailleurs on venoit d'apprendre qu'une partie des troupes d'Olcalla avoit pénétré dans ses états. On

pensoit que l'intérêt pressant d'une cause commune avec Ozaris lui feroit bientôt oublier ses vaines prétentions. Mais Alla-Olmahir, animé par la vengeance, ne dédaigna pas de traiter avec les barbares, et conclut avec eux une alliance offensive et défensive contre Ozaris. On fut bientôt instruit à Axuma de cette étrange confédération, et on commença à redouter les suites qu'elle pouvoit entraîner.

Obtaleb étoit parvenu à ses fins; mais s'il avoit considéré dans Alla-Olmahir lui seul un ennemi peu à craindre, il n'avoit pas prévu que des circonstances extraordinaires dussent le rendre si redoutable. Il tâcha de diminuer le danger aux yeux d'Ozaris, l'invita à se reposer sur lui des soins et des entreprises de la campagne, et lui promit de le faire sortir avec honneur d'un pas si difficile. Ozaris, naturellement brave, brûloit d'ardeur d'aller se mettre à la tête de ses troupes; mais Obtaleb lui représenta que le péril n'étoit pas assez imminent pour l'engager à ex-

poser sa personne à des hasards peu glorieux contre des barbares indisciplinés. Ce n'étoit pas sans intention qu'il vouloit éteindre dans l'ame d'Ozaris cette noble émulation. Un motif particulier lui fit encore sacrifier dans cette occasion la gloire et l'avantage de son prince à son ambition démesurée. Il eut l'adresse d'obtenir, pour son neveu Allizara, le commandement général de l'armée.

Ce jeune homme relevoit quelques talens médiocres par une valeur à toute épreuve. Il avoit toutes les qualités d'un bon soldat ; mais il ne pouvoit acquérir que par l'expérience celles d'un général sage et prudent. Passant, par une faveur inouie, d'un poste subalterne au rang le plus éminent de l'armée, ce jeune ambitieux ne pouvoit puiser dans une élévation si soudaine qu'une dangereuse présomption. Ozaris devoit apprendre trop tard que les plus brillantes victoires, ainsi que les plus humiliantes défaites, dépendent presque toujours du choix d'un général.

Obtaleb crut qu'il ne suffisoit pas d'opposer la force seule à des ennemis redoutables, surtout par leur nombre : la ruse lui parut un moyen plus sûr. Il étoit parfaitement instruit du caractère d'Olcalla ; il savoit que cet homme, qui étoit l'artisan de sa propre fortune, n'avoit entrepris la guerre que par la crainte que lui inspiroient ses propres troupes. Il n'ignoroit point qu'Olcalla, après les efforts incroyables qu'il avoit faits pour parvenir au rang suprême, seroit peut-être flatté de jouir en repos d'un pouvoir qui sembloit contenter son ambition. Il pensa donc qu'il ne s'opposeroit pas entièrement à l'offre d'une paix qui pourroit lui assurer tous ces avantages.

En conséquence, Obtaleb chargea son neveu Allizara, avant d'en venir aux mains avec les ennemis, de faire parvenir très-secrètement à Olcalla les propositions que le roi d'Ethiopie vouloit lui faire, quoique Ozaris lui-même ignorât toutes ces manœuvres. Ces propositions portoient en substance que l'Ethiopie étoit

plus disposée à le regarder comme ami qu'Alla-Olmahir, qu'une cause injuste armoit contre Ozaris; qu'elle étoit prête à affranchir sa nation d'un tribut humiliant, source d'une guerre longue et désastreuse, si cet affranchissement pouvoit devenir la base d'une paix solide et durable; qu'une occasion récente fournissoit à l'Ethiopie un moyen naturel d'offrir à Olcalla un garant convenable de ce nouveau traité. Que les griefs prétendus qui avoient engagé Alla-Olmahir à se déclarer l'ennemi d'Ozaris et l'allié d'Olcalla devoient le rendre naturellement la victime de ses prétentions injustes; que si Olcalla vouloit rompre une alliance injurieuse pour l'Ethiopie, rien ne l'empêchoit d'envahir les états d'Alla-Olmahir, qui deviendroient alors la garantie naturelle que lui offroit l'Ethiopie, en le reconnoissant, sous la condition d'un simple hommage, comme souverain de tous les pays soumis à la domination du prince abyssin; que tous les avantages qu'Alla-Olmahir et ses prédécesseurs avoient obte-

nus de l'Ethiopie seroient également assurés à Olcalla. Que les Galles, enfin, plus rapprochés des Ethiopiens, et unis avec eux par les communications journalières d'un commerce avantageux, reconnoîtroient chaque jour de plus en plus les bienfaits inappréciables d'une alliance depuis si long-temps désirée.

Rien ne pouvoit être plus séduisant pour Olcalla : aussi ne fut-il pas insensible à des dispositions si avantageuses. Alla-Olmahir alloit être sacrifié sans ressource à la haine implacable de l'astucieux ministre d'Ozaris, si sa prévoyance extraordinaire n'avoit rompu cette négociation au moment où elle touchoit à sa fin. Obtaleb tomba dans le piége qu'il vouloit tendre à Alla-Olmahir.

Il ne s'étoit pas contenté de flatter l'ambition d'Olcalla par de si belles promesses; il voulut encore répandre la mésintelligence parmi les troupes du barbare et celles d'Alla-Olmahir. Les émissaires d'Obtaleb souffloient par-tout la discorde, attisoient les moindres querelles, réveil-

loient dans tous les cœurs la haine nationale, qui ne pouvoit être qu'assoupie, et opposoient aux ennemis d'Ozaris des armes plus puissantes que le fer du soldat.

Alla-Olmahir ne put s'empêcher d'apercevoir l'influence dangereuse de ces sourdes manœuvres, dont il ne pouvoit pénétrer ni l'intention ni le but. Le séjour des envoyés du général éthiopien dans le camp d'Olcalla, sous mille prétextes spécieux, commença à lui devenir suspect. Il trouvoit extraordinaire que les barbares, agresseurs eux-mêmes dans une guerre où ils avoient déjà obtenu quelques succès, se trouvassent en présence de l'armée ennemie sans en venir à une action qui pouvoit être fatale aux Ethiopiens. Il avoit connoissance des conseils généraux qu'on tenoit presque chaque jour sous la tente d'Olcalla, et il ne pouvoit qu'être surpris que non-seulement on l'éloignât des délibérations, mais même qu'on lui en cachât l'objet. Il parvint enfin à avoir quelque connoissance d'un traité qui se négocioit entre Olcalla et le général d'O-

zaris, sans en connoître cependant les conditions. Il vit facilement qu'en qualité de plus foible, il devoit être sacrifié, et il ne pensa plus qu'aux moyens de conjurer au plutôt l'orage dont il étoit menacé.

Il assembla à l'entrée de la nuit les principaux officiers de son armée, presque toute entière ment réunie à celle d'Olcalla; il leur fit part de ses craintes et des avis secrets qu'il venoit de recevoir. Les raisons sur lesquelles il appuya ses violens soupçons ne pouvoient que paroître très-fondées. Toutes les opinions se rangèrent à celle qu'il manifesta dans les termes suivans :

« Puisqu'il n'est que trop probable qu'on » nous prépare une trahison infâme, tout » devroit nous autoriser à repousser ou- » vertement une perfidie dont ces barbares » sont peut-être capables. Mais mon hon- » neur et le respect que je porte au traité » qui nous lie m'inspirent un expédient » plus digne de la loyauté d'Alla-Olma- » hir et de son courage. Nous soupçonnons » Olcalla de manœuvres secrettes; mais

» nous n'en avons encore aucune preuve.
» Nous sommes sûrs qu'un intérêt étran-
» ger l'occupe ; mais nous ignorons s'il
» doit le rendre notre ennemi. Nos vrais
» ennemis les voilà vis-à-vis de nous,
» endormis, sans doute, sous leurs ten-
» tes, et se reposant sur la foi d'une trêve
» à laquelle je ne me sens pas obligé,
» puisque je ne l'ai point signée, puisque
» même elle ne m'a pas été proposée. At-
» tendrons-nous donc que les forces réu-
» nies d'Olcalla et d'Allizara viennent
» fondre sur nous et nous écrasent sous le
» nombre ? Sans juger dans cet instant si
» Olcalla pourroit être capable de cette
» trahison, pouvons-nous douter au moins
» des intentions hostiles des Ethiopiens.
» Non, mes amis ; combattons-les donc
» aujourd'hui ; une plus longue attente
» peut compromettre notre sûreté et nous
» perdre.

» Réveillons nos soldats ; armons leurs
» bras vengeurs ; excitons leur valeur im-
» patiente ; faisons leur voir l'ennemi prêt
» à les attaquer ; conduisons-les dans le

» camp d'Allizara ; accusons à grands cris
» les Ethiopiens comme les violateurs de
» la trêve, et cherchant à profiter de la
» sécurité de nos troupes alliées pour ve-
» nir les égorger au moment où elles ne
» pourroient être préparées à la défense ;
» animons le courage d'Olcalla par une
» noble émulation de vengeance ; forçons
» enfin nos ennemis à se défendre contre
» ceux qu'ils cherchoient à amuser par
» de vaines promesses, et par les lenteurs
» d'une négociation plus adroite que les
» motifs n'en sont peut-être sincères.

» Tout nous annonce le succès d'une
» démarche si vigoureuse. Que devien-
» dront les troupes éthiopiennes atta-
» quées à l'improviste dans l'obscurité de
» la nuit par deux armées réunies, et
» précédées par la terreur qu'enfantent
» les ténèbres ? La victoire est à nous ; et
» en triomphant des Ethiopiens, ne triom-
» pherons-nous pas d'Olcalla, qui se verra
» contraint par nos succès à demeurer
» fidèle à notre cause ? »

L'entreprise étoit hardie ; son exécu-

tion fut prompte. Le camp d'Alla-Olmahir fut bientôt ébranlé. Son aile gauche devoit, en poussant les plus grands cris, se replier sur l'aîle droite d'Olcalla, comme si elle avoit été attaquée par les Ethiopiens, et jeter ainsi l'alarme parmi les soldats du barbare; tandis que le reste de l'armée d'Alla-Olmahir se précipiteroit dans le camp d'Allizara, le fer et la flamme à la main. Tout réussit suivant les désirs d'Alla-Olmahir. Olcalla ne doutant plus de la perfidie des Ethiopiens par la confusion qui s'étoit répandue dans son camp, donna les ordres les plus prompts pour s'opposer aux entreprises de l'ennemi. Il se mit lui-même à la tête d'un corps considérable de troupes pour voler au secours d'Alla-Olmahir, qu'il croyoit avoir été attaqué le premier.

Déjà toute l'armée d'Allizara, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à une attaque aussi imprévue, étoit livrée au plus épouvantable désordre. Tout fuyoit à l'approche d'Alla-Olmahir, ou tomboit sous les coups de ses soldats. Olcalla encouragé par

ce qui lui paroissoit de la part du prince abyssin une résistance victorieuse, marcha aussitôt sur ses traces. Les malheureux Ethiopiens furent enveloppés de tout côté. Allizara lui-même, blessé à mort, put à peine survivre quelques heures à la défaite totale de ses troupes, qui, jusqu'à la pointe du jour, furent massacrées impitoyablement, et laissèrent plus de vingt-cinq mille hommes sur le champ de bataille. Dix mille se rendirent prisonniers de guerre; seize mille seulement purent à peine s'échapper, et s'assurer, à travers mille dangers, une pénible et malheureuse retraite. Alla-Olmahir et Olcalla ne perdirent que quatre ou cinq mille hommes, et furent plus liés que jamais par une victoire qui leur promettoit les plus grands avantages.

Le jour auroit éclairé de plus grandes horreurs sans la courageuse fermeté d'Alla-Olmahir, qui protégea les prisonniers éthiopiens contre la fureur des soldats d'Olcalla. Ils ne vouloient faire aucune grâce à des ennemis qu'ils regardoient

comme des traîtres ; leur vengeance fut à peine satisfaite par la mort des négociateurs d'Obtaleb, détenus au camp d'Olcalla, et qui furent livrés aux plus affreux supplices.

LIVRE X.

Ozaris marche contre ses ennemis. — Il en est vainqueur. — Troubles élevés pendant son absence dans Axuma, sa capitale. — Dangers que courent Obtaleb et Phatime.

La renommée publia bientôt dans Axuma la nouvelle de cette sanglante défaite. Ozaris se vit forcé de sortir d'une trop longue léthargie. Les cris de son peuple parvinrent jusqu'à son trône. Une voix générale accusa hautement Allizara de la perte de son armée. Quoique victime lui-même d'un si grand désastre, on le désignoit hautement comme un perfide qui avoit livré ses soldats au fer de l'ennemi. On fondoit ces accusations sur ce que, pendant un mois qu'il avoit été en présence d'Olcalla, il avoit négligé, malgré l'avantage de sa position, de livrer ba-

taille aux barbares avant qu'Alla · Olmahir eût effectué sa jonction avec eux On disoit par-tout que toute l'armée éthiopienne avoit été témoin des fréquens messages envoyés ou reçus par Allizara et par Olcalla lui-même. On regardoit la mort des négociateurs d'Allizara comme un coup de politique des ennemis, qui avoient voulu éteindre dans le sang de ces ministres de la trahison toutes les preuves de la plus horrible des conspirations. La mort d'Allizara lui-même étoit considérée comme une juste vengeance du ciel, ennemi des parjures. Enfin, comme toutes ces inculpations retomboient directement sur Obtaleb, on demanda hautement la détention du ministre, son jugement, et sur-tout la saisie de sa dernière correspondance avec Allizara. Obtaleb étoit perdu sans ressources, s'il avoit eu affaire à un prince moins juste qu'Ozaris, et s'il n'eût cherché lui-même à donner à son roi et au peuple une satisfaction si vivement réclamée. Il eut le bonheur de l'appuyer sur des pièces authentiques,

qui concoururent merveilleusement à le laver de tout soupçon.

Ozaris, dans un danger aussi imminent, convoqua l'assemblée générale des grands de son empire, afin de prendre une délibération prompte sur les moyens nécessaires pour repousser un ennemi vainqueur, et qui paroissoit décidé à poursuivre sa victoire. Obtaleb avoit tout à craindre d'une telle assemblée. Il y parut plutôt comme un accusé devant des juges animés à sa perte, que comme le premier ministre de son roi. Mais sa fermeté, sa hardiesse, sa confiance courageuse, et la protection éclatante dont Ozaris l'honora dans ce moment critique, forcèrent les envieux au silence : ses ennemis furent obligés de concentrer dans le fond de leur cœur leur haine implacable.

Obtaleb, qui voyoit combien son secret dans ses négociations avec Olcalla auroit pu lui être fatal, se vit forcé de dévoiler toutes ses intrigues. Il cacha, sous l'apparence de son zèle pour le bien de l'empire, les raisons particulières qui l'a-

voient si fort animé à la perte d'Alla-Olmahir. Heureusement pour lui, il produisit des preuves justificatives de sa conduite. Cette correspondance même, qu'on désiroit si fort connoître, ne devint qu'une preuve de plus à sa propre décharge. Enfin, pour dernière conviction, il donna connoissance d'une copie authentique de la trève conclue depuis cinq semaines avec Olcalla, et des préliminaires du nouveau traité signé par le barbare.

L'assemblée se vit contrainte, sinon d'approuver entièrement la conduite du ministre, du moins de rejeter le malheur d'Allizara et de son armée sur la perfidie d'Olcalla et d'Alla-Olmahir, qui n'avoient cherché, sans doute, qu'à tromper la bonne foi des Ethiopiens, à les endormir sur leurs intentions criminelles, et à préparer dans le silence l'attentat le plus horrible contre les droits de toutes les nations. On publia aussitôt un manifeste où Ozaris donnoit connoissance à ses peuples des nouveaux motifs qui l'obligeoient d'employer jusqu'aux dernières

ressources pour soutenir avec vigueur une guerre contre des ennemis sans foi, sans religion, et avec lesquels il falloit de toute nécessité ou vaincre ou périr. Un appel général étoit fait à tous ceux qui se trouvoient en état de porter les armes; on les encourageoit à suivre par-tout où le salut de l'état l'exigeroit un jeune monarque résolu de mourir à leur tête ou de venger l'outrage fait à la majesté de son trône, à celle de son peuple, et à tant de braves soldats, dont le sang indignement versé réclamoit hautement la justice et la vengeance du ciel.

Ce manifeste opéra l'effet qu'on pouvoit en attendre. Le danger de l'état, l'amour pour le prince, le désir de la vengeance, tant de motifs étoient capables de réveiller dans les cœurs un courage abattu. La superbe Axuma, jusqu'alors le séjour de la paix et des plaisirs qui en sont le fruit, devint tout-à-coup un vaste arsenal, un camp immense, où des légions de guerriers intrépides accouroient de toutes parts pour se réunir sous les dra-

peaux d'Ozaris. Une douce confiance animoit tous les cœurs et réveilloit dans les ames une espérance presque éteinte ; tout l'empire avoit les yeux sur Ozaris. Son courage, ses talens, ses qualités aimables, sa jeunesse, tout intéressoit dans un prince qui, pour la première fois depuis qu'il étoit sur le trône, prenoit les armes pour la défense et le salut de ses peuples. On se promettoit le meilleur succès de la noble ardeur du roi ; le soldat ainsi que l'officier étoient impatiens de se signaler sous un général aussi digne de les conduire à la victoire.

L'ame d'Ozaris, jusqu'alors amollie par un sentiment qui sembloit en absorber toutes les facultés, se sentit encore capable de ces mouvemens généreux, source des plus grandes actions. L'amour de son pays et le désir de la gloire furent deux aiguillons capables d'ennoblir, de favoriser même sa passion dominante. Son titre de roi, sa puissance, ses trésors, ses bienfaits, n'avoient que très-foiblement ébranlé l'ame inflexible de la belle P[illegible]

time. Mais Ozaris vainqueur, Ozaris libérateur de son peuple, Ozaris sauveur et protecteur de ses sujets, Ozaris enfin, élevé par les exploits qu'il se promettoit au rang des plus grands héros, pouvoit se flatter d'achever une conquête jusqu'alors si difficile. Il voulut faire instruire Phatime de son départ. Déjà les ordres avoient été donnés aux différentes légions assemblées dans les plaines d'Axuma, au nombre de soixante et quinze mille hommes, de précéder à petites journées le corps de réserve du prince, composé de vingt-cinq mille hommes, l'élite de la plus belle jeunesse du royaume, et formant une cavalerie brillante et intrépide. Ozaris, au sortir du conseil où l'on prit plusieurs délibérations relatives à la campagne qui alloit s'ouvrir, et où il déclara ses dernières dispositions pour le gouvernement de l'empire pendant son absence, eut un entretien très-long avec Obtaleb, qui alloit devenir régent du royaume. Il avoit bien des instructions à lui donner sur l'administration générale ; mais il

n'oublia point dans ce moment les intérêts particuliers de son cœur. Il lui ordonna de faire transporter, dès le lendemain de son départ, Phatime et toute sa suite dans le palais d'Axuma, afin qu'elle fût plus à portée des soins qu'il lui commandoit d'avoir pour elle pendant son absence. Il voulut qu'on la traitât avec la plus haute distinction, et que le peuple s'habituât peu à peu à la respecter et à la chérir comme celle qui devoit un jour être sa souveraine et l'épouse d'Ozaris. Il lui donna ensuite une lettre écrite de sa propre main, et le chargea de la remettre lui-même à Phatime, dès qu'elle seroit arrivée à Axuma : elle contenoit ce peu de mots :

« BELLE PHATIME,

» Ozaris part : le devoir, l'honneur, la » gloire, tout l'appelle aux combats. Si les » circonstances l'éloignent de vous son » amour le suivra au milieu de la carrière » bruyante des armes, et dans le séjour tu- » multueux des camps. Le ciel doit sans

» doute le protéger et le faire réussir dans
» une guerre nécessaire, et dont la justice
» est évidente. Mais quelque doux qu'il
» puisse être à Ozaris de cueillir des lau-
» riers dans le champ de la victoire et de
» sauver son peuple, il se propose, dans
» les dangers qu'il va courir, un but en-
» core plus étroitement lié à son bonheur,
» celui de se rendre ainsi plus digne du
» cœur de la vertueuse Phatime ».

Signé OZARIS.

Ozaris partit deux heures après, au milieu des acclamations de tout un peuple empressé à le proclamer déjà comme son libérateur, et qui adressoit au ciel les vœux les plus ardens pour le succès de ses armes. Il avoit laissé à Axuma un corps d'environ dix mille hommes de troupes mercenaires pour y assurer la tranquillité et y faire respecter l'autorité d'Obtaleb, dont le nouveau crédit avoit augmenté le nombre des envieux. Il rejoignit bientôt le corps de son armée, et ne songea plus qu'à profiter de l'ardeur de ses soldats

pour aller au plutôt arrêter les progrès alarmans des ennemis et leur livrer bataille.

Obtaleb exécuta ponctuellement les ordres de son maître. Phatime fut amenée à Axuma, suivie de l'escorte brillante et honorable des gardes de la couronne. Son entrée au palais royal fut faite avec la plus grande pompe : une princesse du sang des rois n'auroit pas reçu plus d'honneur. Le peuple, témoin de cette cérémonie éclatante, respecta dans toutes ces dispositions les intentions et les sentimens d'un souverain qui lui étoit cher. La belle Phatimé, deux ans auparavant étoit entrée à Axuma chargée des fers des Musulmans : ce jour-là au contraire elle traversa les rues de cette superbe capitale au milieu des témoignages d'une joie si générale et des marques d'un respect si extraordinaire, que ses larmes pouvoient seules exprimer la vive agitation de son ame. Elles la rendirent plus intéressante aux yeux d'une multitude empressée à considérer en elle tant de beauté. Obta-

leb vint la recevoir sous les portiques majestueux du palais, et l'introduisit dans ses nouveaux appartemens, qui étoient ceux de la reine Alrione elle-même. Ce fut là qu'il lui remit la lettre d'Ozaris, en présence de sa fidèle compagne Alima. Phatime la prit en tremblant; elle put à peine la lire; son trouble se manifesta sur son visage; un silence douloureux fut sa première réponse; elle dit enfin à Obtaleb :

« Oui, les talens, la valeur, et les ver-
» tus sublimes d'Ozaris lui garantissent
» sur ses ennemis une victoire plus assu-
» rée que celle qu'il veut bien se promettre
» sur un cœur malheureusement forcé de
» lui être rebelle. Un destin impérieux
» dont je chéris et je respecte les lois, m'a
» pour jamais attachée à l'objet que j'ai-
» me, et auquel j'ai juré une fidélité in-
» violable. Si les bienfaits et les honneurs
» dont m'accable le plus grand des rois
» doivent m'imposer un sentiment incon-
» ciliable avec celui qui m'unit pour ja-
» mais à un époux malheureux, Obtaleb,

» je vous en conjure, rendez-moi ma pri-
» son et mes fers, et laissez mourir dans
» la douleur et le désespoir celle qui gé-
» mit tous les jours de se voir condamnée
» à être ingrate envers un prince aimable
» et généreux, qu'elle devroit chérir à
» tant de titres. »

Obtaleb avoit ordre de recevoir la réponse de Phatime sans ajouter aucune observation; il sortit donc de son appartement sans se permettre la moindre réflexion.

Alima, alors, s'efforça d'éloigner de l'esprit de Phatime les idées funestes qui l'agitoient continuellement. Mais Alima, pour le malheur de Phatime, avoit été corrompue par les présens et les promesses d'Obtaleb. D'après les instructions secrètes du ministre, elle devoit tout tenter auprès de son amie pour combattre et renverser ses scrupules, l'éclairer sur sa position, lui faire envisager les conséquences d'un avenir qu'elle pouvoit rendre funeste pour elle, lui insinuer tout ce qui seroit capable d'intéresser son

cœur pour Ozaris, servir enfin, par toute sorte d'adresse et de moyens, la passion de ce jeune prince, en attendrissant en sa faveur l'ame si sensible de la belle Phatime.

« Eh quoi! lui disoit-elle, d'un ton » de voix tendre et pressant, Phatime, » avez-vous donc résolu de vous refuser » à jamais à l'heureuse et brillante des- » tinée qui vous attend? Sachez qu'il est » un terme aux faveurs de la fortune; » craignez son inconstance, redoutez ses » caprices. Le ciel lui-même, dispensa- » teur des dons qu'il répand sur la terre, » peut-il voir, sans être irrité, l'ingra- » titude avec laquelle vous repoussez les » bienfaits qu'il vous offre? Doutez-vous » que la même main qui a brisé trois fois » les fers dont vous étiez indignement » chargée, n'ait voulu vous conduire pas » à pas, et à travers tant d'épreuves et » d'obstacles, au point de grandeur et de » gloire où vous êtes élevée? Songez, » Phatime, songez que vous vous expo- » sez à tout en provoquant, par une obs-

» tiuation injurieuse, le ressentiment
» d'un roi qui vous aime, et que vos longs
» mépris doivent enfin forcer à vous haïr.
» Tremblez qu'il ne voie plus en vous
» qu'une esclave rebelle à un maître
» généreux et ingrate envers un bienfai-
» teur. —

» Alima, cruelle Alima, lui répondit
» Phatime, hélas! puis-je entendre sans
» douleur les reproches que tu ajoutes à
» ceux dont je m'accable moi-même à
» chaque instant? Est-ce donc là cette
» consolation que j'avois lieu d'attendre
» de ton amitié? Tu connois toutes les
» plaies de ce cœur infortuné; tes ré-
» flexions ne devront-elles servir qu'à
» aigrir le mal qui me consume? Non,
» Alima, tu n'as point connu l'amour :
» les sentimens de Phatime te seroient
» plus chers et plus respectables, si
» ton ame étoit capable de les appré-
» cier.

» Alima, que peuvent être pour Pha-
» time les faveurs de la plus brillante for-
» tune? Ces faveurs lui sont odieuses,

» puisqu'elle doit les acheter au prix de
» son amour et de sa fidélité pour le plus
» tendre et le plus malheureux des époux.
» Le ciel qui nous a unis par un lien in-
» dissoluble, le ciel qui a reçu de notre
» bouche le serment le plus sacré, ne ven-
» geroit-il pas sur moi un si horrible par-
» jure? La douleur d'une pénible ab-
» sence, celle d'une séparation peut-être
» éternelle, l'obstination enfin d'un des-
» tin ennemi qui me cache sous le voile
» le plus épais le sort de mon cher Zoroé,
» tout cela pourroit-il excuser dans Pha-
» time une infidélité dont elle est inca-
» pable? Alima, tu me connois, et tu
» pourrois me soupçonner de ce que je
» considère avec horreur comme le plus
» affreux de tous les crimes! Non, Zo-
» roé, non, aimable et fidèle époux, Pha-
» time n'a point oublié ces tendres protes-
» tations si souvent répétées par ta bou-
» che, et avouées par son cœur épris de
» tes vertus et de tes charmes. Bosquets
» silencieux d'Al-Oha, ruisseau paisi-
» ble d'un vallon délicieux, objets

» riants d'un désert fortuné, séjour trop
» regretté de notre heureuse enfance,
» théâtre ravissant de nos premières
» amours, vous fûtes mille fois témoins
» des expressions naïves et sincères de la
» tendresse la plus pure. Et vous, tombe
» sacrée de Coritza, et vous, temple
» saint et respectable où repose en paix
» l'homme juste; vous reçûtes les pre-
» miers sermens de deux cœurs nés pour
» s'aimer. Phatime se rappelle à chaque
» instant toutes ces circonstances si chè-
» res; Phatime doit savoir s'exposer en-
» core aux plus grands malheurs, mourir
» même, s'il le faut, plutôt que d'irri-
» ter le ciel par le sacrifice qu'on veut
» lui imposer. Oui, tous les trésors,
» toutes les grandeurs de la terre ne
» sauroient lui faire oublier son amour,
» ses devoirs et sa vertu. »

Alima avoit peu de chose à opposer à la force de ces raisons; elle approuvoit en secret Phatime; elle le lui disoit même quelquefois; mais elle profitoit de tous les momens où elle la voyoit attendrie sur

les bienfaits du prince, qui l'adoroit, pour lui rappeler son amour. Elle se proposoit de la familiariser ainsi peu à peu avec la passion du jeune roi; mais cette passion étoit plus capable d'affliger le cœur de Phatime que de lui inspirer le moindre intérêt. En effet, elle ne pouvoit y penser sans verser des larmes amères, et plaindre sincèrement le plus aimable de tous les princes. Obtaleb, instruit de tout ce qui se passoit, tiroit un heureux augure de ces mouvemens tendres de l'ame de Phatime; il les regardoit comme un commencement du triomphe de l'amour d'Ozaris, et le garant certain de sa victoire.

Mais suivons un instant ce prince dans la nouvelle carrière où il vient d'entrer. Son armée composée de cent mille combattans, dont trente mille hommes de cavalerie, fut divisée en deux corps. Le premier, de soixante mille hommes commandés par Ozaris, devoit s'opposer à Olcalla, dont les légions nombreuses avoient inondé toute la partie orientale

de l'Ethiopie, et se trouvoient déjà à cinq journées de distance d'Axuma. Le second corps, de quarante mille hommes commandés par Azemor, premier lieutenant d'Ozaris, devoit arrêter la marche d'Alla-Olmahir, qui avoit été chargé non-seulement de couvrir tous les pays nouvellement conquis, mais encore d'opérer, en cas de besoin, sa jonction avec Olcalla, dont l'aile gauche communiquoit avec l'aile droite du prince abyssin. Olcalla avoit cent cinquante mille hommes sous ses ordres, et Alla-Olmahir soixante mille. Azemor ne devoit tenter aucune action décisive avec ce dernier, mais s'occuper seulement à se choisir une position avantageuse et propre à le tenir en échec ; sur-tout il devoit profiter de l'action générale qui auroit lieu entre les troupes d'Ozaris et d'Olcalla pour couper entièrement toute communication entre les deux généraux ennemis.

Azemor, disgracié dans les dernières années du règne d'Azem, étoit un vieux militaire expérimenté qui avoit souvent

conduit les soldats éthiopiens à la victoire. Faussement soupçonné d'avoir trempé dans une conspiration contre l'état, il auroit été sacrifié sans ressource à l'envie de ses ennemis, si Obtaleb ne l'avoit appuyé de son crédit auprès d'Azem. Ozaris, qui avoit fait ses premières campagnes sous ce général qu'il estimoit, voulut, en montant sur le trône, connoître à fond sa conduite. Il ne lui fut pas difficile de juger de son innocence, et par un acte de justice, qui fit honneur au prince et à l'accusé, il le rappela de sa honteuse retraite, le reçut avec distinction, et lui donna dans ces dernières circonstances la plus grande preuve de sa confiance, en le nommant au-dessous de lui général de toutes ses troupes.

Cependant les deux armées d'Ozaris et d'Olcalla furent bientôt en présence. Rien n'égaloit l'impatience des troupes du jeune prince. Mais Ozaris, qui savoit que ses ennemis étoient de moitié supérieurs en nombre, crut nécessaire de modérer l'ar-

deur de ses soldats, et de se tenir sur la défensive jusqu'à l'arrivée d'un nouveau corps de dix mille chevaux qui devoit le rejoindre au premier jour. En attendant, il s'occupa de la position de son camp et des fortifications dont il pouvoit être susceptible. Il posta la plus grande partie de son armée dans la vaste plaine qui la séparoit de celle d'Olcalla, située avantageusement sur le penchant et dans les gorges des montagnes qui bornoient toute la partie méridionale et occidentale du pays. De vastes collines, ombragées par un bois épais, couvroient l'aile droite d'Ozaris; sa gauche etoit appuyée sur une rivière large et profonde, et son centre présentoit un front vaste et serré, formé par une phalange impénétrable. Un corps de réserve formidable, composé de vingt mille hommes d'une cavalerie bien montée, étoit distribué sur ses derrières. Il pouvoit soutenir toutes les opérations de ses troupes, et, en cas de malheur, protéger leur retraite. Le renfort qu'Ozaris attendoit étant arrivé, il le divisa sur ses deux

ailes, et par toutes ces dispositions s'assura un avantage réel sur Olcalla, qui n'ayant qu'une cavalerie très-peu nombreuse à opposer à la sienne, paroissoit craindre de se hasarder trop légèrement dans la plaine. D'un autre côté, Ozaris ne pouvoit attaquer l'ennemi sans beaucoup de risque, par la manière dont Olcalla s'étoit fortifié au milieu des montagnes, dont il étoit le maître. On délibéra pendant plusieurs jours sur le parti qu'on avoit à prendre. Dans cet intervalle, tout se passa en escarmouches, quelquefois assez vives. Ozaris n'osoit ébranler tout son camp, de peur de perdre une position d'où pouvoit dépendre le salut de toute son armée. Olcalla, de son côté, malgré son caractère bouillant, avoit assez de prudence pour ne pas s'engager dans la plaine, parce qu'il y voyoit pour lui trop de dangers à courir.

Cependant la nouvelle de quelques avantages remportés par Azemor sur le prince abyssin, inspira une nouvelle ardeur à toute l'armée d'Ozaris. Les troupes

ne respiroient que le combat, et s'efforçoient de provoquer un ennemi qui se tenoit sur la défensive. Mais Ozaris, avant de tout hasarder, crut de son devoir et de sa prudence de consulter ses généraux les plus sages et les plus expérimentés; son cœur, animé du désir de la gloire, ambitionnoit quelques lauriers, mais il ne vouloit pas les acheter au prix d'un trop grand sacrifice; le sang de ses soldats lui étoit précieux, et sa vie lui étoit moins chère que celle de tant de sujets fidèles rassemblés sous ses drapeaux. Il fit en conséquence assembler un conseil général, composé de tous les principaux officiers de son armée, et promit de se soumettre à leur décision.

Il y avoit déjà vingt deux jours que les deux armées étoient en présence; elles conservoient dans l'inaction, et dans une méfiance mutuelle un aspect toujours menaçant. Ozaris voyant la nuit assez avancée, convoqua dans sa tente tous les officiers qui pouvoient être admis au conseil. Le temps le plus orageux sembloit s'opposer

aux entreprises nocturnes d'Olcalla. On avoit pris néanmoins les précautions ordinaires pour se mettre à l'abri d'une surprise.

Ozaris demanda les avis du conseil sur le parti qu'on avoit enfin à prendre : il donna une plus ample connoissance des dépêches d'Azemor. Le vieux général étoit déjà le maître des postes les plus importans, que la seule ardeur imprudente des ennemis lui avoit livrés. Comme il avoit été instruit de la position d'Ozaris et de celle d'Olcalla, il croyoit possible de tenter avec succès une action générale, en prenant toutes les mesures de prudence que ceux-là seuls qui étoient sur les lieux pouvoient dicter mieux que lui. Il jugeoit enfin très-essentiel de déloger Olcalla de ces montagnes, où il pouvoit sans cesse tenir en échec l'armée d'Ozaris, et ravager impunément toutes les provinces qui se trouvoient sur ses derrières et sur ceux d'Alla-Olmahir. Tout le conseil trouva ces raisons plausibles : mais le plus embarrassant étoit d'établir le plan d'une ba-

taille qui paroissoit aussi difficile qu'elle étoit indispensable. Les sentimens furent partagés : mais tous parurent, aux yeux d'Ozaris, entraîner les conséquences les plus dangereuses. La louable modération du jeune prince répugnoit à tous les partis extrêmes. Il opposoit aux raisons les plus convaincantes le désir qu'il avoit d'épargner le sang, autant que cela seroit possible. Enfin, après avoir balancé lui-même tous les avis, il manifesta le sien dans les termes suivans :

« BRAVES GUERRIERS,

» Votre valeur et votre zèle pour un roi » qui vous chérit et vous estime, vous » font sans doute mépriser une vie que » vous avez consacrée à son service. Mais » Ozaris, se flattant déjà du succès que » votre noble ardeur lui garantit, désire » que, compagnons et ministres de ses » triomphes, vous puissiez les partager » sans en être les victimes. Je ne doute » point que nos braves légions, entraînées » par votre exemple au milieu de ces mon-

» tagnes hérissées de guerriers sauva-
» ges, ne confondent la férocité par
» la valeur, et ne parviennent à re-
» pousser loin de ces fortifications natu-
» relles une armée qui s'y croit invinci-
» ble. Mais puis-je songer sans frémir aux
» milliers de soldats que nous serons obli-
» gés d'exposer dans cette entreprise pé-
» rilleuse? Pourquoi ne pas prendre un
» juste milieu dans cette occasion? Sans
» renoncer au plan généreux que votre
» intrépidité m'inspire, je vois qu'il est
» possible d'engager cette action sans
» abandonner entièrement une position
» que notre cavalerie rénd formidable.
» Sans cette précaution, que deviendroit
» pour nous cette force imposante, qui est
» le meilleur rempart de notre armée?
» Nos chevaux pourront-ils protéger notre
» marche à travers des défilés tortueux et
» inaccessibles? Nous serons vainqueurs,
» je n'en doute pas; mais quel regret
» pour nous, sil nous faut voir s'échap-
» per sous nos yeux le plus beau fruit de
» la victoire, celui d'ôter aux ennemis

» toute espérance de retraite dans un
» pays où tous mes sujets, encouragés par
» mon approche, s'armeront à l'envi
» contre des barbares, teints encore de
» leur sang et enrichi de leurs dépouilles!
» Attaquons donc l'ennemi, mais ayons
» la prudence de diviser nos forces. Des-
» tinons-en une partie à porter les pre-
» miers coups, et sachons nous réserver
» assez de bras pour achever la victoire.
» Puisque le farouche Olcalla n'ose venir,
» malgré l'avantage du nombre, nous
» présenter le combat dans cette vaste
« plaine, soyons assez adroits pour l'y at-
» tirer par la ruse, et assez prévoyans
» dans la disposition de nos moyens, pour
» le rendre victime du piège que nous lui
» tendrons. Le ciel lui-même paroît de-
» voir seconder les desseins que je mé-
» dite; la tempête, devenue plus furieu-
» se, favorisera notre entreprise; le jour
» n'est pas éloigné; les vents s'élèvent
» avec plus d'impétuosisé; la foudre, les
» éclairs, la grêle, la pluie jettent déjà,
» sans doute, l'épouvante et l'effroi au

» milieu d'une armée de barbares gros-
» siers, qui ne voient dans ces différens
» météores que de sinistres présages. Oui,
» prouvons-leur que le ciel, qui punit tôt
» ou tard la perfidie et le parjure, a pris
» notre défense, et que le dieu des com-
» bats marche à notre tête, armé de son
» tonnerre. Rien ne doit résister à notre
» première attaque; mais sachons alors
» retarder notre victoire pour la rendre
» plus sûre; réveillons dans un ennemi,
» qui jusqu'ici n'ose rien hasarder, cette
» ardeur téméraire où il doit trouver sa
» ruine; attirons-le par une fuite simulée
» jusqu'à l'enceinte de notre camp de
» réserve, et profitons alors d'un corps de
» troupes fraîches, et sur-tout de toute
» notre cavalerie, pour fondre sur lui avec
» impétuosité. Nos ennemis, voyant une
» seconde armée arrêter leur marche im-
» prudente, ou tomberont impitoyable-
» ment sous nos coups, ou se verront
» forcés d'implorer la clémence du vain-
» queur. »

La prudence et le courage qui éclatoient

dans l'avis d'Ozaris, et sur-tout l'air noble et plein de confiance avec lequel il en instruisit l'assemblée, entraînèrent tous les suffrages, et excitèrent dans tous les cœurs le plus vif enthousiasme. Les ordres furent donnés avec autant de sagesse que de promptitude : l'armée fut bientôt sur pied, et n'attendoit plus que le signal du départ. Toutes les dispositions furent ordonnées d'après le plan proposé par Ozaris ; il prit lui-même le commandement de l'armée de réserve, et mit à la tête de celle qui devoit commencer l'action, un de ses officiers les plus recommandables par leurs talens militaires et leur bravoure. Il s'appeloit Mesroé ; il s'étoit distingué dans les dernières guerres contre les mêmes barbares qu'il alloit combattre, et il s'étoit élevé aux grades les plus éminens par ses talens et par ses importans services.

Le désordre épouvantable qui régnoit dans les airs sembloit augmenter l'obscurité de la nuit. Cependant le signal fut bientôt donné. Ozaris parcourut tous les

rangs, et anima encore par ses discours la courageuse émulation de ses troupes.

« Braves guerriers, leur disoit-il, l'occasion qui tardoit tant à votre impatience est enfin arrivée; le combat vous est offert, la victoire vous est promise; vous allez non-seulement combattre pour la gloire, mais pour le salut de l'empire, pour la défense de vos propriétés, de vos enfans, de vos épouses, pour la délivrance de vos concitoyens qui gémissent sous un joug étranger et barbare; pour venger enfin l'honneur de votre pays, celui de votre prince, et la mort déplorable de tant de braves soldats égorgés sans pitié par le fer d'un ennemi parjure. »

Trente mille hommes, divisés en trois colonnes égales, s'avancèrent dans le plus bel ordre, et dans une distance assez grande pour laisser un passage libre à neuf mille chevaux, formant l'arrière-garde de cette division de l'armée d'Ozaris. On arriva bientôt, à la faveur des ténèbres, jusqu'à l'enceinte du camp

des barbares, avant qu'ils pussent se douter de l'approche de leur ennemi ; un second signal étant donné, l'attaque fut commencée avec une vigueur et une intrépidité si extraordinaires, que les soldats d'Olcalla, s'imaginant avoir toute l'armée d'Ozaris sur les bras, défendirent à peine leurs premiers postes. Ils se replièrent dans le plus grand désordre sur le centre de leur camp, où leur défaite et leur fuite répandirent la confusion, et jetèrent l'allarme et la terreur. Mesroé, qui avoit prévu ce premier succès, continua de les poursuivre sans relâche, après avoir laissé sa cavalerie en réserve aux pieds des montagnes où il s'étoit engagé. Tant que la nuit favorisa l'entreprise de Mesroé, les barbares, qui pouvoient à peine se reconnoître, tombèrent par milliers sous les coups des soldats, et se virent forcés de lui abandonner la victoire. Mais le jour pouvant faire apercevoir à l'ennemi le petit nombre des troupes éthiopiennes, Mesroé pensa qu'il devoit se contenter d'un premier avan-

tage qui avoit coûté plus de vingt mille hommes à l'ennemi, et qu'il étoit temps d'effectuer sa retraite dans la plaine, avant d'être attaqué par le camp de réserve d'Olcalla dont il se trouvoit si près. C'est dans ce camp que le général barbare, retranché dans une vallée étroite, formée par des côteaux arides et couverts de ses soldats, pouvoit disputer avec acharnement un passage que Mesroé jugeoit impossible d'emporter.

Au signal convenu, les trois divisions éthiopiennes firent volte-face, et se hâtèrent de reprendre le chemin de la plaine. Les premiers rayons du jour pénétrant à travers des nuages sombres, jetoient à peine sur les objets les pâles lueurs d'un foible crépuscule. Olcalla, qui s'attendoit lui-même à être attaqué dans ses retranchemens, et qui se préparoit à une vigoureuse résistance, fut étonné de voir un ennemi vainqueur, fuyant à son tour devant ses troupes épouvantées. La fureur et la vengeance excitèrent son ardeur, et firent taire sa prudence ac-

coutumée. Il se tourne vers ses soldats : « Mes amis, leur dit-il, sortirons-» nous enfin de la stupeur qui semble » avoir glacé nos bras et enchaîné notre » courage? Ne voyez-vous pas loin de » nous ces mêmes ennemis, qui ont été » assez lâches pour nous surprendre, » craindre le seul aspect d'Olcalla et des » braves guerriers qui l'entourent? Con-» tens d'un foible avantage qu'ils ne doi-» vent qu'à la surprise et à la ruse, ils se » croient incapable d'acheter par de no-» bles efforts une victoire vraiment glo-» rieuse; ils fuient sous nos yeux, et nous » restons immobiles! Avançons, mes » amis, vengeons nos frères, vengeons » nos armes, et prouvons à cet ennemi » méprisable que nous saurons confon-» dre et punir sa témérité. »

Le discours d'Olcalla, et plus encore son exemple, entraînèrent jusqu'aux plus lâches de ses soldats. Mesroé fut forcé de se battre en retraite avec beaucoup de désavantage et de perte. Ses divisions, se sentant pressées par l'ennemi, se pré-

cipitèrent en désordre du haut des montagnes. Olcalla fondit sur elles avec la rapidité de la foudre. La cavalerie de Mesroé put à peine soutenir le choc vigoureux des légions barbares qui, semblables à des torrens impétueux, inondèrent en un instant toute l'étendue de la plaine, portèrent la mort de toute part, et firent couler des flots de sang.

Ozaris vit bientôt qu'il étoit temps de sortir de son inaction; il ne voulut pas attendre que l'ennemi vînt le forcer dans son camp; il opposa à Olcalla sa phalange épaisse et intrépide, qui força le barbare de disputer le terrein dont il se croyoit le maître. Au même instant la cavalerie éthiopienne, s'étendant en demi-cercle sur ses deux ailes pour prendre l'ennemi en flanc et en queue, força Olcalla de diviser ses forces. Il se vit obligé à son tour de se tenir une seconde fois sur la défensive, mais avec bien moins d'avantage qu'au milieu de ses défilés. Toute la division de Mesroé, encouragée par la puissante diversion

d'Ozaris, se réunit au corps de l'armée. Olcalla, prêt à être enveloppé, commença à craindre qu'on lui enlevât jusqu'à l'espoir de la retraite: il crut devoir tout employer pour l'effectuer; mais elle lui coûta bien cher. Après un combat sanglant et opiniâtre de dix heures consécutives, où il laissa près de quatre-vingt mille hommes sur la place, il put à peine s'échapper à travers les ennemis avec quarante mille hommes: encore seroient-ils devenus eux-mêmes la victime de ce massacre épouvantable, si Ozaris n'avoit pas jugé imprudent de les poursuivre avec des troupes harassées de fatigue dans les montagnes, qui devinrent encore leur refuge. Olcalla se replia avec les débris de son armée sur celle d'Alla-Olmahir, où la nouvelle affligeante de sa défaite et de sa fuite fit perdre tout-à-fait l'espérance de pouvoir s'opposer plus long-temps aux armées victorieuses des Ethiopiens.

Ozaris, à qui tout l'honneur de cette victoire étoit dû, se vit forcé de gémir

sur la perte des sujets fidèles qui devinrent la victime de ce combat mémorable: il avoit perdu plus de quinze mille hommes dans les deux actions. Ses regards ne purent contempler de sang-froid le spectacle horrible que lui présenta le théâtre de ses triomphes. Il pleura sincèrement sur le sort de tant de malheureux qui quelquefois sont sacrifiés inhumainement aux vues les plus ambitieuses. Il déplora la nécessité affligeante où il avoit été de devenir l'instrument de la mort de tant d'hommes et de l'effusion de tant de sang. Il ne put trouver quelques consolations, au milieu de cette scène de carnage, qu'en occupant toute son armée à rendre avec un soin religieux les honneurs de la sépulture à tous ces cadavres amoncelés les uns sur les autres, et qui menaçoient déjà d'infecter l'air, en y répandant une contagion mortelle. Huit jours furent presqu'entièrement employés à l'exercice de ce devoir triste et sacré.

Ozaris et ses officiers prirent, pendant

cet intervalle, toutes les dispositions ultérieures pour terminer au plutôt une guerre glorieusement commencée. On détacha du corps de l'armée vingt mille fantassins et cinq mille chevaux, pour renforcer l'armée d'observation d'Azemor, qui, d'après le nouveau plan adopté, devoit lui-même commencer des opérations plus importantes. La position d'Alla-Olmahir et d'Olcalla pouvoit devenir très-critique. Azemor, chargé de les attaquer vigoureusement, alloit être merveilleusement secondé par la diversion d'Ozaris. Ce jeune prince, à la tête de cinquante mille hommes, tous enhardis par la victoire, se disposoit à franchir les montagnes abandonnées par les barbares, dans l'espoir presque certain de couper entièrement les ennemis. Ceux-ci, voyant alors sur leur front et sur leur queue deux armées puissantes à combattre, devoient ou fuir avant de se laisser surprendre, ou se voir exposés à des périls qui ne pouvoient manquer de leur devenir funestes.

Mesroé fut nommé par Ozaris pour commander le corps de réserve envoyé à Azemor. Le vieux général, instruit plus particulièrement, par ce brave officier, des manœuvres importantes qu'on alloit confier à sa prudence, se prépara, à son tour, à tellement harceler l'ennemi, qu'il devoit ou le forcer au combat, ou l'obliger à la retraite, dans la crainte que les circonstances ne la lui rendissent bientôt impossible.

Mais tandis qu'Ozaris et ses généraux se promettoient de nouvelles victoires, et tâchoient de les assurer par d'habiles et de sages dispositions, les ennemis, de leur côté, s'occupoient à se dédommager de leur perte. Olcalla, à qui la terreur de ses troupes avoit imprudemment fait abandonner les défilés de ses montagnes, s'aperçut qu'il seroit facile de réparer une faute que la lenteur de la marche d'Ozaris lui donna le temps de reconnoître. Le barbare, que la nécessité contraignit de rassembler tous les fuyards, se vit encore à la tête d'un

corps complet de quarante mille hommes. Il se sentit assez de courage pour arrêter avec ses soldats vaincus les progrès d'une armée victorieuse. Alla-Olmahir, à qui sa position seule donnoit un grand avantage sur Azemor, se mit en état de défense, et laissa l'intrépide Olcalla tenter lui seul une entreprise hardie et périlleuse. Mais dans le sort des armes, les circonstances critiques exigent dans les conseils autant de célérité que de prudence. Olcalla avoit songé trop tard à l'exécution de son projet. Il étoit à peine en marche, qu'Ozaris, qui devoit être la victime de son trop de lenteur, se trouvoit le maître des montagnes et des postes les plus avantageux. Olcalla ne pouvoit l'atteindre que par des détours difficiles, au milieu des précipices les plus horribles. La chose étoit impraticable. Il n'y avoit plus de doute que le dessein d'Ozaris étoit non-seulement de venir enlever à l'ennemi l'espoir de la retraite, et de lui couper la communication nécessaire pour se procurer

des vivres dans le pays, mais encore de l'attaquer vigoureusement d'un côté, tandisqu'Azemor le feroit aussi de l'autre.

Olcalla eut assez de courage et de hardiesse pour vouloir s'opposer aux opérations du jeune prince; il se choisit dans la plaine une position si bien combinée, que la cavalerie éthiopienne ne pouvoit l'inquiéter que très-foiblement : il y attendit de pied ferme Ozaris, en cas que ce jeune prince voulût lui livrer bataille. Cependant, malgré l'avantage des dispositions d'Olcalla, le combat ne pouvoit être que très-hasardeux pour les barbares, et la victoire presque certaine pour Ozaris. Mais la destinée de ce monarque devoit lui faire quitter le champ de l'honneur au milieu même de ses triomphes, et payer bien cher une faute qui alloit devenir une grande tache pour sa gloire.

Ozaris se trouvoit encore en présence de l'audacieux Olcalla, lorsqu'il reçut de sa capitale les nouvelles les plus inquiétantes. Cette ville, entièrement travaillée par les émissaires puissans et nombreux

d'Alla-Olmahir, étoit presque en rebellion ouverte. Les ministres renversés par le crédit d'Obtaleb et disgraciés par Ozaris, étoient à la tête des séditieux. Le prince abyssin leur avoit donné un asile dans ses états; ils l'avoient suivi dans son camp, où ils ourdirent sans doute la trame de leur conspiration. Malgré la vigilance des officiers de police, ils avoient eu l'adresse de pénétrer à Axuma depuis le départ d'Ozaris. L'or, l'argent, les promesses, les menaces, les insinuations perfides, tout fut mis en œuvre par ces habiles factieux. La faveur et le crédit d'Obtaleb, désigné comme un traître, ennemi du prince et de l'état, étoient les principaux prétextes des révoltés. Le mariage d'Elmire et l'alliance avec Alla-Olmahir, arrêtés par Azem, confirmés par le consentement d'Ozaris, et renversés par le seul caprice et les vues ambitieuses d'Obtaleb, étoient les raisons principales sur lesquelles on fondoit toutes les accusations intentées contre le ministre et le favori d'Ozaris; on l'accusoit encore de tous

les malheurs de la guerre et de la défaite d'Allizara ; on le dénonçoit hautement comme ayant détaché des intérêts de l'Ethiopie un prince respectable, allié fidèle et naturel de cet empire, et comme l'ayant forcé à se liguer avec les plus dangereux ennemis de l'état, par la conduite odieuse et perfide qu'on avoit tenue envers lui.

Le peuple, qui, semblable à un coursier fougueux, mord toujours avec impatience le frein qui le lie, crut que ses griefs contre un ministre infidèle pourroient légitimer sa révolte contre son souverain. On s'émeute, on s'assemble tumultueusement dans les temples et dans les places publiques. Des orateurs perfides exaltent les esprits par mille rapports insidieux. Les troupes elles-mêmes, dépositaires de la puissance du prince et chargées de protéger ses droits, sont à moitié corrompues par l'argent et se voient presque hors d'état de pouvoir résister au nombre. Axuma étoit enfin livrée aux troubles, à la confusion et à toutes les secousses violentes, présages d'une guerre intes-

tine, lorsque les dépêches d'Ozaris apportèrent la nouvelle de l'éclatante victoire qu'il avoit remportée sur les ennemis. Obtaleb étoit assiégé dans le palais royal par une multitude furieuse, et disposée à se livrer à tous les excès. On demandoit impérieusement sa détention, sa mise en jugement, et le renvoi de l'étrangère ambitieuse, de l'esclave méprisable qui osoit usurper les droits d'une princesse alliée de l'Ethiopie, et choisie par Azem lui-même pour être l'épouse de son fils Ozaris. Malheureuse Phatime, étoit-ce donc là le triomphe que le ciel réservoit à tes vertus? Etois-tu donc encore destinée à devenir injustement l'objet de la haine et des accusations de tout un peuple acharné à ta perte?

Cependant l'arrivée des messagers du prince, et sur-tout la connoissance de ses exploits, diminuèrent l'audace des révoltés; ils crurent nécessaire de mettte plus de circonspection dans leurs démarches. Ils eurent pourtant la hardiesse d'intercepter la correspondance du roi adressée

à Obtaleb. Ils y virent, à ne pas en douter, combien étoit grande la confiance d'Ozaris pour ce ministre adroit. Les intentions du jeune monarque étoient pures : tout annonçoit en lui l'amour de ses sujets, le désir de la paix et la noble ambition d'acquérir la vraie gloire. Mais Ozaris, en se montrant si intéressant et si estimable sous ce rapport, n'avoit pu s'empêcher de manifester à son confident Obtaleb toute sa foiblesse pour sa chère Phatime ; il en parloit d'une manière si passionnée, qu'on pouvoit juger facilement de son amour violent pour cette belle esclave. Il ne cachoit pas ses intentions les plus secrètes. S'il aspiroit à la victoire pour l'honneur de son empire et le bien de ses peuples, le plus beau fruit de ses triomphes devoit être, selon lui, la main de Phatime et la conquête de son cœur. On se douta bien que les intrigues seules d'Obtaleb n'avoient pu rompre le mariage d'Elmire, et que l'amour d'Ozaris pour Phatime avoit peut-être été la cause impérieuse de cette rupture.

Toutes ces intelligences acquises par une violation coupable du secret du prince, la certitude sur-tout des victoires d'Ozaris, obligèrent les principaux meneurs de l'intrigue ourdie par Alla-Olmahir de changer leurs mesures. Ils décidèrent d'envoyer à Ozaris une députation composée des principaux magistrats d'Axuma, chargée de lui présenter dans une requête très-respectueuse les remontrances de son peuple. Toutes les protestations d'amour et de zèle pour la personne sacrée d'Ozaris, les témoignages de vénération pour sa majesté royale y étoient prodigués avec emphase. Mais on vouloit ouvrir les yeux d'un monarque trop bon sur la conduite d'un ministre indigne de sa confiance ; on s'étendoit longuement sur les différentes accusations dirigées contre Obtaleb, et dont la moindre exigeoit une punition capitale ; on rappeloit avec adresse les principales circonstances du règne bienfaisant du bon roi Azem ; on auguroit avec confiance, des vertus et des qualités aimables de son fils, un rè-

gne aussi heureux pour tout l'Empire. La victoire éclatante qu'il venoit de remporter devenoit pour tous les cœurs le présage d'une paix trop long-temps désirée ; on espéroit enfin qu'Ozaris, après avoir terminé ce grand ouvrage, respecteroit dans Alla-Olmabir vaincu le père de la belle Elmire, de celle qu'Azem lui-même, par son testament, avoit choisie pour être l'épouse d'Ozaris et la reine des Ethiopiens. C'étoit imposer hardiment à Ozaris une loi dont il avoit cru pouvoir s'affranchir ; ou plutôt pouvoit-on ajouter un plus violent outrage à ceux dont Ozaris étoit en droit de tirer vengeance? Nous verrons bientôt quel fut le succès de cette députation.

Obtaleb, malgré les précautions de ses ennemis, fut instruit des opérations importantes d'Ozaris, et vint à bout de lui donner connoissance, par un émissaire secret, de la situation de sa capitale depuis son départ. L'adroit ministre, en parlant légèrement de ses propres dangers et de la haine des ennemis de l'état,

dirigée principalement contre sa personne, faisoit sentir à son prince combien il étoit essentiel pour lui de réprimer d'une manière éclatante une sédition criminelle, puisqu'on ne pouvoit révoquer en doute l'intelligence des principaux factieux avec Olcalla et Alla-Olmahir. Obtaleb n'oublia pas de parler de Phatime; il savoit combien l'amour du prince pouvoit être utile à sa vengeance particulière : aussi la dépeignoit-il aux yeux d'Ozaris comme la principale victime désignée par les conspirateurs. Il finissoit sa lettre en ces termes :

« Obtaleb est prêt à sacrifier sa vie » pour soutenir jusqu'à son dernier sou- » pir les droits et les intérêts d'un prince » cher à son cœur ; mais ce sacrifice » pourroit-il garantir à Ozaris les jours » précieux de la belle Phatime? A chaque » instant l'audace des révoltés peut de- » venir plus grande par l'impuissance où » je me trouve de confondre leurs téméraires projets. Heureusement le ciel » veille de loin sur vos destinées. Le

» bruit de vos victoires a pénétré dans le
» fond de ce palais, asile pour moi jus-
» qu'à ce jour inviolable. C'est ici que le
» premier ministre d'un grand roi se
» trouve assiégé depuis trois semaines
» par une populace que j'ai crue un ins-
» tant égarée, mais qui ne peut plus long-
» temps persister dans cet égarement,
» sans devenir indigne de la clémence
» de son souverain. Vos triomphes ont
» déjà intimidé les plus audacieux; la stu-
» peur est devenue le partage de la mul-
» titude; la confusion et la crainte d'un
» châtiment mérité agitent déjà l'ame
» des chefs de cette conspiration inouie,
» dont la plupart ont été jadis flétris par
» les lois. Le moment est donc venu de
» rétablir l'ordre au nom de ces lois, et
» il ne peut être différé sans danger. Le
» ciel lui-même, pour le bien des peu-
» ples, leur a ordonné l'obéissance, et
» a établi sur eux la puissance publique
» qui les gouverne et les réprime. Mais
» ici tout est outragé dans votre personne
» sacrée; la majesté royale est foulée

» aux pieds, et tout exige la présence » d'une force imposante capable d'inti- » mider les rebelles et de faire respecter » votre autorité. »

Obtaleb n'oublioit pas, dans le compte qu'il rendoit au roi, de désigner les principaux coupables, et surtout de signaler, par les inculpations les plus graves, ses plus mortels ennemis. Il croyoit qu'une punition exemplaire des chefs étoit indispensable pour contenir une populace, trompée, sans doute, par leurs perfides insinuations, et il promettoit à Ozaris d'employer les mesures les plus vigoureuses pour qu'aucun d'eux n'échappât à la poursuite d'une justice qui devoit être inexorable.

L'émissaire d'Obtaleb, assuré d'un sort avantageux pour prix de sa fidélité, remplit avec zèle et promptitude cette mission importante, et se trouva bientôt au camp d'Ozaris. Il étoit chargé de donner de vive voix beaucoup de détails qu'Obtaleb n'avoit pas jugé à propos de mettre par écrit.

LIVRE XI.

Ozaris se décide à marcher contre sa capitale. — Suites malheureuses de cette démarche imprudente. — Ozaris est obligé de repartir d'Axuma pour aller s'opposer aux progrès alarmans des ennemis. — Il revient triomphant. — Cérémonie de son couronnement, où Phatime est proclamée reine par les soldats et le peuple. — Audience publique donnée après cette cérémonie à une ambassade indienne nouvellement arrivée à Axuma. — Zoroé se trouve à la suite des ambassadeurs. — Il reconnoît Phatime, et Phatime reconnoît son époux.

La nouvelle des troubles d'Axuma fut bientôt répandue dans tout le camp d'Ozaris. L'insulte faite par des sujets rebelles à un prince vainqueur et couvert de lauriers excita dans toute l'armée une indignation générale; le ressentiment du soldat

éclatoit dans tous ses discours ; il demandoit hautement la punition d'une ville coupable, et plusieurs désiroient d'être eux-mêmes les vengeurs de leur général et de leur souverain. Mais ce n'étoit qu'avec la plus grande répugnance qu'Ozaris pouvoit se résoudre à tourner contre ses propres sujets les mêmes armes qui avoient été si redoutables à ses ennemis. Il vouloit tâcher de concilier sa justice avec la clémence qui lui étoit naturelle, et avant de punir toute une ville aussi chère à son cœur, il pensoit à solliciter son repentir, en lui offrant son pardon, pour la ramener au devoir sans effusion de sang, et en même temps sans compromettre sa dignité.

Ces mouvemens généreux furent l'effet des premières réflexions d'Ozaris sur la révolte de sa capitale ; mais il n'avoit pas encore réfléchi sur la situation de sa chère Phatime. Il relut plusieurs fois la lettre d'Obtaleb ; il frémit à chaque circonstance qui paroissoit avoir été pour Phatime un sujet d'outrage ou une occasion de

danger. Tous les transports de l'amour se réveillèrent dans son ame et y jetèrent de nouveau l'agitation et le trouble. Ce fatal amour lui inspira une haine aveugle contre ceux qui en avoient humilié l'objet, et la haine souffla dans son cœur toutes les fureurs de la vengeance. Ozaris s'oublia dès-lors tout entier; il ne vit plus dans les attentats dirigés contre Obtaleb et contre sa propre personne que les dangers de Phatime, que les affronts dont l'avoit accablée une populace insolante. Ozaris étoit impatient de voler jusqu'à Axuma pour terrasser par sa présence, par ses armes même, s'il le falloit, les ennemis de sa belle esclave. Il vouloit l'arracher à l'indigne captivité où elle étoit réduite, et aux traitemens plus indignes encore qui lui étoient préparés. Il se proposoit de forcer la foule des rebelles à venir implorer aux pieds de Phatime la grâce qu'ils ne pouvoient obtenir d'Ozaris que par les sollicitations de celle qu'ils avoient offensée. Plein de cette idée, Ozaris ne pensa que bien foiblement aux de-

voirs qui devoient le retenir à son poste, aux conséquences dangereuses que pouvoit entraîner son départ de l'armée, aux obligations enfin que lui imposoit la victoire. Pouvoit-il, en effet, sans compromettre sa gloire, abandonner tant de milliers de soldats encouragés à vaincre sous son commandement? Sa présence à Axuma étoit-elle si nécessaire, puisque le bruit seul de ses exploits avoit presque mis à ses pieds une ville plus égarée que coupable? Les moindres volontés d'un roi vainqueur, quand elles seroient connues, alloient devenir pour le peuple une loi impérieuse; les chefs de la révolte alloient être eux-mêmes forcés de se soumettre, et peut-être encore de fuir promptement la vengeance de ce même peuple qui s'étoit livré un moment à eux, plutôt par séduction, que par véritable zèle pour une cause qu'il ne pouvoit approuver.

Mais Ozaris, abandonné de nouveau à tous les accès d'une passion violente, n'étoit plus capable de concilier sa gloire et son devoir avec les intérêts de son amour.

Obtaleb l'avoit attaqué du côté le plus sensible, et celui qui avoit vaincu Olcalla et tant de milliers de barbares, fut incapable de résister aux artifices d'un ministre adroit qui avoit connu le foible de son cœur.

L'irrésolution du jeune prince ne fut pas longue. Malheureusement pour lui, il ne trouva dans son conseil que trop de flatteurs disposés à approuver le projet qu'il avoit de se rendre lui-même à Axuma, où sa présence fut jugée nécessaire. Mesroé reçut le commandement en chef de l'armée d'Ozaris; il devoit agir conjointement avec Azemor, général de l'armée d'observation. Le plan et les dispositions ultérieures de la campagne furent entièrement confiés à la prudence de ces deux habiles capitaines, et Ozaris, à la tête de vingt mille fantassins et de trois mille chevaux, s'avança à grandes journées vers la capitale.

Malgré la nécessité apparente de ce départ, l'impression qu'il fit dans les deux armées fut extraordinaire. Le soldat sans

doute avoit toujours le même courage, mais il n'eut pas la même confiance. La valeur, l'activité, la voix, la présence enfin d'un prince généralement chéri, avoient été de grands aiguillons pour lui. Tant de motifs n'agissant plus sur son ame, ses craintes s'accrurent, ses espérances s'affoiblirent. Les ennemis, de leur côté, qui furent bientôt instruits de cet événement, et qui sur-tout en connoissoient la cause, en augurèrent favorablement pour eux, et se proposèrent d'en tirer les plus grands avantages.

Cependant les députés d'Axuma furent bien étonnés de rencontrer à deux journées de cette ville Ozaris à la tête d'une armée : ils demandèrent avec instance à être présentés à leur roi. Ozaris refusa d'abord de les entendre. Il céda enfin à leurs prières, et les reçut avec un air calme et plein de dignité. Ils se prosternèrent à ses pieds, entreprirent de désarmer son courroux par les protestations de la fidélité d'un peuple, trop heureux de voir en lui l'auguste rejeton

de ses rois et l'héritier des vertus bienfaisantes d'Azem et de la belle Alrione. Ils le prièrent de jeter les yeux sur l'humble requête de sa capitale, et l'assurèrent que si le peuple, dans l'expression de ses désirs, avoit témoigné un zèle indiscret pour le bien de son prince, ses intentions étoient pures, et sa fidélité aussi inébranlable que son amour.

Ozaris leur répondit qu'il étoit mieux instruit qu'ils ne sembloient le croire, d'après leurs rapports au moins suspects; que son cœur étoit vivement affligé de l'égarement coupable d'un peuple ingrat pour lequel il venoit de s'exposer à tant de dangers; que néanmoins il avoit résolu d'écouter encore la voix de la clémence; mais que les rois ne pouvoient traiter avec leurs sujets tant que ceux-ci se trouvoient en état de révolte; qu'ainsi la première condition du pardon qu'il leur offroit devoit être la soumission la plus absolue; mais que sa bonté, en lui inspirant une si grande modération, ne pouvoit, sans blesser

toutes les lois de la justice, comprendre dans une amnistie générale les chefs d'une conspiration criminelle dont il connoissoit toutes les circonstances. Il leur dit enfin qu'en qualité de magistrats de la ville d'Axuma, il les déclaroit dès ce moment responsables sur leurs têtes de la personne de ces traîtres ; qu'ils se hâtassent de retourner dans leur ville pour manifester à son peuple ses intentions bienfaisantes, et prendre sur-le-champ toutes les mesures nécessaires pour s'assurer, au nom du roi, de tous les chefs désignés dans un ordre signé de sa main, et dont il les rendit les porteurs et les exécuteurs.

Les députés, qui connoissoient toute l'énormité de la faute des habitans d'Axuma, se trouvèrent trop heureux de n'avoir pas à craindre un traitement plus sévère. La modération d'Ozaris le leur rendit encore plus cher, et les remplit de zèle pour son service. Ils se hâtèrent de retourner à Axuma, où ils arrivèrent un peu avant le roi.

La nouvelle de l'approche d'Ozaris et de ses troupes fut bientôt répandue dans toute la capitale. Le même peuple qui, quelques jours auparavant, avoit menacé plus d'une fois l'asile sacré de ses rois, tomba tout-à-coup de cet excès dans l'excès contraire. Un enthousiasme général anima tous les cœurs ; une multitude immense, enivrée du désir de revoir un monarque chéri, et de contempler celui qui venoit d'acquérir si justement le titre de héros de l'Éthiopie, se porta en foule au-devant d'Ozaris. Les cris de la joie la plus pure, les acclamations de l'allégresse la plus vive, tous les témoignages de l'amour, du respect, de l'admiration, accueillirent le jeune prince, qui précédoit, à la tête de sa brillante cavalerie, le corps imposant de son armée. Un tel spectacle étoit bien fait pour le désarmer. Ozaris plaignit en secret le sort des peuples, trop souvent les victimes de la séduction, et fut attendri jusqu'aux larmes, en voyant ces mouvemens généreux dont ils sont natu-

rellement capables ; ce cortége, qui lui étoit si cher, rendit triomphante l'entrée d'Ozaris dans Axuma ; sa modération, sa bonté, sa valeur, et toutes ses autres vertus, étoient exaltées jusqu'au ciel. Il fut accompagné à son palais par un concours innombrable d'hommes et de femmes de tous les âges, de tous les états ; tous les yeux cherchoient à le voir, toutes les voix le bénissoient, et tous les cœurs se sentoient heureux de l'aimer ; le ciel lui-même sembla, dans ce moment, prendre soin de sa vengeance. Un juste ressentiment du peuple contre ses infâmes corrupteurs, fut la cause d'une scène sanglante qui auroit souillé la plus belle des fêtes, si l'on avoit répandu un sang moins méprisable que celui des coupables. Les principaux conspirateurs n'avoient pu échapper aux poursuites des magistrats d'Axuma : tandis qu'on les conduisoit dans les prisons de l'état, la populace animée par la vue de ces scélérats, tomba sur eux avec fureur, et les massacra impitoyablement

au milieu de leur propre escorte. Ozaris, instruit de cet événement, ne put s'empêcher d'y reconnoître un châtiment visible du ciel contre les vils flatteurs des peuples; mais il désapprouva hautement le zèle coupable des auteurs de cet attentat contre tous les droits de la justice, dont les souverains peuvent seuls être les dépositaires.

La nuit vint bientôt terminer cette journée brillante. Le calme, le repos et la joie furent en un instant rendus à la ville d'Axuma, et Ozaris, content du retour de son peuple à son devoir et à son amour pour ses princes, se livra en paix aux sentimens que lui fit éprouver la vue de la belle Phatime et celle d'un ministre fidèle, qui, pour le zèle de son service, avoit été exposé aux plus grands dangers.

Les soldats d'Ozaris furent accueillis avec ardeur par les habitans d'Axuma, qui s'empressèrent de partager avec eux leurs maisons, et les traitèrent avec autant de soin que de distinction. La cava-

lerie seule eut ordre de camper dans la place immense et magnifique où se trouvoit le palais d'Ozaris, pour être plus à portée de recevoir, en cas de besoin, les ordres du prince.

On ne sera pas étonné de voir que l'issue de la démarche extraordinaire d'Ozaris ait tourné sur-tout à l'avantage d'Obtaleb. L'ambitieux ministre avoit tout prévu; il n'avoit pu conseiller ouvertement à Ozaris de revenir dans sa capitale. Il avoit voulu éviter de se rendre responsable d'une pareille imprudence; mais ses rapports au jeune prince avoient été si bien combinés, qu'il l'avoit conduit avec adresse à ce but essentiel pour lui, et plus propre que tout autre à assurer son triomphe. En effet, Obtaleb devint plus puissant que jamais. Ozaris, dans une revue générale de ses troupes qu'il fit le lendemain de son entrée à Axuma, en présence de tous les habitans de cette ville, combla le ministre d'honneurs. Obtaleb, monté sur un cheval superbement harnaché, parcourut tous les rangs avec le

prince. Il fut constamment à ses côtés. Les soldats et le peuple furent témoins des marques de considération et d'amitié dont Ozaris l'honoroit à chaque instant ; et la faveur d'un prince adoré assura à jamais à Obtaleb un pouvoir dont il étoit en possession depuis tant d'années.

Ozaris avoit vu jusqu'alors la fortune constamment attachée à ses pas. Tout avoit réussi au gré de ses désirs. Vainqueur de ses ennemis, vainqueur de son peuple, rien ne sembloit manquer à sa gloire ; mais il n'avoit pas prévu ce qui lui arriva dans la suite ; et cette femme pour laquelle il venoit d'abandonner la carrière de la gloire fut seule capable de lui faire entendre la voix de la vérité.

Ozaris eut bientôt une entrevue très-longue avec Phatime ; mais la belle et vertueuse captive, depuis les derniers troubles d'Axuma, avoit appris des choses bien étranges pour elle sur le compte du jeune prince ; elles avoient diminué de beaucoup l'opinion avantageuse qu'elle s'étoit formée de ses grandes vertus. Elle

n'avoit vu jusqu'à ce jour dans son amour pour elle qu'un penchant involontaire dont elle gémissoit d'être la cause malheureuse, quoiqu'innocente. Elle apprit avec étonnement qu'Ozaris sacrifioit tous ses devoirs à cette passion ; qu'au lieu de la combattre, puisque la vertu ne pouvoit l'avouer, il étoit devenu, dans l'espoir de la satisfaire, parjure à son père, infidèle au traité qui l'unissoit avec Alla-Olmahir, et agresseur injuste dans une guerre que le ciel ne pouvoit regarder comme légitime. Elle fut instruite qu'Obtaleb nourrissoit dans le cœur de son prince un amour dont il vouloit se servir pour le dominer. Ozaris lui paroissoit moins odieux que cet infâme ministre d'un jeune monarque encore plus malheureux que coupable. Elle s'efforça quelque temps de concentrer dans son ame les sentimens d'indignation et d'horreur que lui inspiroit cette conduite ; mais la présence d'Ozaris, et sur-tout les protestations nouvelles d'un prince qu'elle ne pouvoit plus estimer, lui inspirèrent le

courage de l'éclairer elle-même sur ses devoirs qu'il paroissoit méconnoître. Dans le temps même qu'Ozaris se glorifioit avec transport d'avoir été le libérateur de son amante, lorsqu'il sembloit ne réclamer d'autre prix de ses triomphes que le suffrage de celle qui étoit l'objet de toutes ses affections, Phatime, animée d'une vertu vraiment sublime, osa lui répondre.

« Je vous croyois trop grand, trop magnanime, pour soupçonner même que » le seul intérêt d'une femme pût vous » toucher plus sensiblement que le désir » de la vraie gloire, et ce que vous devez à votre rang, à la sûreté, à la prospérité de votre empire. Ozaris, après » avoir fait briller votre valeur avec tant » d'éclat aux yeux de vos peuples et » de vos ennemis, pouvez-vous déposer » ainsi aux pieds de votre esclave les lauriers dont vous êtes couvert, et concilier tant de grandeur avec tant de foiblesse ? S'il devenoit jamais possible à » mon cœur de s'ouvrir à ces mêmes sentimens dont le vôtre paroît si violem-

» ment agité, non, ce ne seroit point sans
» une sorte d'humiliation que je verrois
» un héros qui me seroit cher s'aveugler
» au point de subordonner la gloire à l'a-
» mour; l'amour qui, sans la gloire, met
» le plus grand des monarques au niveau
» de ses moindres sujets.

» Ozaris, l'enceinte de ce palais a re-
» tenti du bruit de vos derniers exploits;
» je bénissois le ciel d'avoir fait triompher
» votre valeur; mais je le priois en même
» temps de vous rendre capable d'une vic-
» toire qui deviendroit pour vous et plus
» utile et plus honorable. Je sais tout,
» Ozaris; les clameurs et les plaintes de
» vos sujets sont parvenues jusqu'au fond
» du palais qui m'a servi de retraite; une
» voix générale vous a accusé, ou plutôt,
» par une aveugle fureur, on a jeté sur
» Phatime innocente les inculpations les
» plus criminelles. J'ai vu avec douleur,
» j'ai entendu avec désespoir qu'on me
» dénonçoit hautement comme l'instru-
» ment coupable des égaremens d'un
» prince chéri; c'est moi, dit-on, qui

» ai séduit votre cœur ; c'est moi qui vous
» ai rendu parjure envers votre père, en-
» nemi d'Alla-Olmahir, infidèle à El-
» mire, à cette princesse respectable,
» que les dernières dispositions d'Azem,
» et vos propres sermens sur sa bouche
» expirante, devoient déjà vous faire re-
» garder comme votre épouse. Si j'ai jus-
» qu'à ce jour supporté le poids de mes
» maux, me croyez-vous donc assez de
» force pour me voir exposée, sans mou-
» rir de douleur, aux transports de la
» haine d'un peuple qui ne peut être juge
» de ma conduite?

» Ozaris, ayez enfin pitié de Phatime,
» ayez pitié de vous-même ; éloignez de
» vous cet objet malheureux qui a pu
» vous faire perdre un seul instant le tré-
» sor le plus précieux pour un souverain,
» l'amour de ses peuples ; rendez-moi
» cette liberté sans laquelle je ne puis con-
» noître le bonheur ; ayez assez de force
» et de courage pour vous séparer de celle
» qui peut encore compromettre innocem-
» ment et votre honneur et votre sûreté ;

» et craignez que le ciel ne vous rende en-
» fin responsable des reproches que j'ai
» injustement soufferts pour vous, et des
» tourmens infinis que me préparerait une
» plus longue obstination de votre part. »

La courageuse liberté de Phatime auroit pu lui devenir funeste si elle avoit été moins chère à Ozaris ; mais l'amour de ce prince étouffa dans son cœur les premiers mouvemens de son dépit. C'est ainsi qu'un grand intérêt peut seul rendre supportable aux rois le langage de la vérité. Ozaris, plus désespéré de voir Phatime si instruite, que piqué de sa trop grande franchise, s'efforça de détruire dans son esprit l'opinion désavantageuse qu'elle avoit, disoit-il, si légèrement conçue de lui. « Les rois, ajouta-t-il ne con-
» noissent d'autre juge de leur conduite
» que le ciel, dont leur pouvoir est émané;
» mais Ozaris, en s'humiliant devant vous
» jusqu'à une justification qu'il ne doit à
» personne, croit devoir rendre à votre
» vertu le même hommage dont il se sent
» redevable à la divinité. L'opinion des

» hommes est souvent une règle bien
» fausse dans les jugemens que l'on porte
» sur les monarques de la terre. Leurs in-
» tentions ne peuvent pas toujours se mon-
» trer dans toute leur pureté ; souvent les
» grandes raisons d'état les obligent à sa-
» crifier à une politique impérieuse des
» obligations qui paroissent sacrées aux
» yeux du reste des mortels. Ce sont ces
» grands intérêts auxquels doivent céder
» toutes les vues particulières qui ont
» forcé Ozaris de renoncer à ses premiers
» engagemens. S'il n'étoit que particu-
» lier, on auroit droit peut-être de blâ-
» mer sa conduite ; mais il est souverain,
» et à ce titre il ne peut être accusé d'in-
» conséquence ou d'infidélité, puisqu'il
» devoit s'oublier tout entier pour la cause
» de son peuple. »

Phatime, qui s'étoit aperçue de la sen-sation extraordinaire que ses premières représentations avoient fait naître dans l'ame d'Ozaris, vit bien que les raisons du jeune prince étoient trop spécieuses, et tirées d'un ordre de choses trop au-des-

sus de sa portée pour qu'elle pût les combattre avec succès. Elle crut alors indispensable d'user des droits qu'il lui avoit donnés, et de lui rappeler une promesse dont elle avoit lieu d'exiger l'accomplissement.

« Vous accuser, lui dit-elle, vouloir » s'établir juge d'Ozaris, deviendroit pour » Phatime, non-seulement une hardiesse » criminelle, mais encore une ingratitude dont elle est incapable : mes motifs » sont bien différens. Comblée depuis » deux ans de vos bienfaits, c'est dans ces » bienfaits mêmes que j'ai puisé ce vif intérêt qui m'a rendue si sensible à votre » gloire; mais je m'aperçois qu'en voulant » être reconnoissante, je n'ai peut-être » été que trop hardie; je me renferme » donc uniquement dans ce qui concerne » mes devoirs et votre repos.

» Vous savez que l'incertitude fatale où » je me trouve sur le sort de mon malheureux époux s'oppose à l'accomplissement de vos désirs. Phatime ne sauroit, » au prix de votre couronne et de tous vos

» trésors, trahir la foi conjugale : que
» puis-je donc être désormais à vos yeux ?
» une rebelle opiniâtre à des volontés que
» je voudrois pouvoir satisfaire, un objet
» continuel de combats violens pour votre
» ame, l'ennemie éternelle de votre re-
» pos, la cause sans cesse présente de vos
» plus cruels tourmens. Ainsi, d'une part
» je me trouve dans l'impossibilité de
» vous rendre heureux, et de l'autre, vos
» prétentions injustes ne peuvent qu'aug-
» menter de jour en jour mon malheur et
» le vôtre. Vous languirez victime d'un
» cruel amour, et vous me forcerez de
» prier le ciel de m'arracher une vie im-
» portune et empoisonnée par l'idée que
» je fais le malheur du plus généreux des
» princes.

» Ozaris, jetez donc un instant vos re-
» gards sur votre position et sur la mienne ;
» sachez que vous avez voulu me ren-
» dre moi-même l'arbitre de mon sort ;
» croyez que le seul intérêt de votre repos,
» de votre honneur, de votre gloire, me
» force aujourd'hui d'implorer à vos pieds

» la dernière grâce que j'attends de mon » bienfaiteur. Rendez à la malheureuse » Phatime une liberté entière ; ne vous » opposez pas à la résolution qu'elle est » enfin forcée de prendre. Elle appré- » hende peu pour elle-même les hasards » d'une destinée encore incertaine. Le » poids de l'infortune lui est préférable à » la nécessité où elle a été jusqu'à ce jour » d'accepter de vos mains des dons qui » n'ont servi qu'à la rendre ingrate envers » vous. Dussé-je retomber dans un fu- » neste esclavage, dussé-je même m'ex- » poser à la plus cruelle mort pour revoir » encore une fois mon cher Zoroé, je suis » prête à tout souffrir : oui, j'y suis ré- » solue, pourvu qu'en m'éloignant du » trop sensible Ozaris, j'apprenne qu'il » est enfin devenu capable d'un effort gé- » néreux, et qu'il a su dompter dans son » cœur un fatal amour, source de tous » ses maux et de ceux qu'il ajoute encore » aux miens. »

Phatime étoit aux pieds d'Ozaris; elle embrassoit ses genoux; ses yeux répan-

doient un torrent de larmes, et ses lèvres tremblantes pouvoient à peine se prêter à l'expression douloureuse de ses sentimens.

Le jeune prince eut à peine la force de la relever, tant étoit grande son émotion; son ame étoit déchirée d'une manière violente; l'amour, la douleur, la crainte, le désespoir, tout étoit confusément dépeint dans ses regards égarés; et son cœur, frappé d'un coup mortel, sembloit à chaque instant exhaler avec peine le dernier de ses soupirs. La nature ouvrit heureusement la source de ses pleurs; Ozaris se sentit soulagé; mais Ozaris oublia aussitôt que son front étoit ceint d'un diadème sacré. Ce héros, la terreur d'Olcalla, le vainqueur de tant de milliers de barbares, ce monarque redoutable, devant lequel tout genou fléchissoit en tremblant, seroit tombé aux pieds de la belle Phatime, si elle avoit pu le permettre. L'arbitre souverain de la vie et de la mort de tant de peuples, le dépositaire puissant et l'heureux dispensateur de tant de

faveurs et de tant de grâces, imploroit avec instance la compassion et la pitié de son esclave.

« Eh quoi! lui dit-il, pouvez-vous » vous vanter à mes yeux d'un zèle pré- » tendu pour mon bonheur et pour mon » repos, tandis que votre bouche vient » de manifester d'une manière si doulou- » reuse pour moi toute l'horreur que vous » inspire un séjour habité par le malheu- » reux Ozaris? Cruelle Phatime, en vain » voudriez-vous vous efforcer de feindre, » je ne lis que trop clairement dans le » fond de votre ame. Mon amour, mes » tourmens, et jusqu'à mes bienfaits, » tout vous est odieux, insupportable; je » ne puis pas même prétendre à la conso- » lation bien vaine d'exciter en vous le » moindre mouvement de compassion. » Mes sentimens les plus délicats sont cri- » minels à vos yeux; mes procédés les » plus généreux vous paroissent animés » par un vil et coupable intérêt; ma mal- » heureuse foiblesse a fini par vous deve- » nir méprisable; et votre haine pour

» moi est si forte, que vous iriez jusqu'à
» vous sacrifier vous-même pour la satis-
» faire.

» Sont-ce donc là les sentimens d'une
» ame tendre, sensible et vertueuse, qui
» a pour jamais embrasé le cœur d'un roi
» puissant devenu votre esclave !.....
» Phatime, vous voulez donc partir et
» abandonner Ozaris à des tourmens qui
» n'auront d'autre terme que celui d'une
» vie livrée toute entière au désespoir?
» Vous exigez que je sois fidèle à l'enga-
» gement que vos instances m'ont arraché
» malgré moi. Dites plutôt que vous vou-
» lez vous servir de ma propre main pour
» plonger sans pitié dans ce sein malheu-
» reux le poignard qui doit vous délivrer
» d'un objet importun. Le pourriez-vous?
» l'oseriez-vous ?..... Vous ne me ré-
» pondez point ; un silence fatal est l'a-
» veu tacite de votre barbare détermina-
» tion..... Fuyez, fuyez donc, puisque
» vous l'avez résolu. Abandonnez à tou-
» tes les fureurs d'une passion cruelle la
» victime de vos rigueurs et de vos mépris;

» arrachez-vous aux tendres sollicita-
» tions de celui qui, non-seulement a
» voulu le bonheur de Phatime, mais qui,
» en la chérissant, a su chérir son hon-
» neur et respecter sa vertu. Eloignez-vous
» de ces yeux que la privation d'un objet
» adoré doit pour jamais rendre insensi-
» bles au doux bienfait de la lumière;
» repoussez avec dédain les dernières ins-
» tances d'un cœur infortuné réduit à
» expirer de douleur; et puisque vous en
» êtes capable, préférez donc le joug hon-
» teux d'un maître farouche à la destinée
» honorable et brillante qu'Ozaris vous
» offroit. »

Le jeune prince, en prononçant ces dernières paroles, quitta l'appartement de Phatime, et alla cacher loin d'elle sa honte et son désespoir.

Jamais douleur ne fut comparable à celle qu'une scène si vive excita dans le cœur de Phatime; elle ne pouvoit se pardonner d'avoir affligé à ce point un prince aussi bon et aussi aimable; elle conjuroit le ciel de la délivrer par une mort

prompte de tant de combats déchirans, et qui pouvoient devenir dangereux pour elle : la source de ses larmes parut intarissable. Le reste du jour et toute la nuit suivante, elle fut livrée à la même agitation, et insensible aux tendres soins d'Alima, qui tentoit vainement de la consoler. Le lendemain, une noire tristesse et une sombre mélancolie succédèrent à ce trouble violent. Les symptômes de son désespoir devinrent si alarmans, qu'Alima ne la perdit pas de vue un seul instant ; elle tâchoit de la distraire par ses réflexions et par ses caresses : mais Phatime étoit toute remplie de sa douleur. Les mouvemens de son cœur, les facultés de son esprit, tout paroissoit suspendu en elle, ou plutôt tout cédoit au seul sentiment qui s'étoit emparé de son ame. Elle languit plus de trois jours dans ce triste état ; mais enfin un heureux pressentiment, inspiré par le ciel lui-même, lui donna une douce confiance dans les ressources inépuisables que la providence sait ménager à la vertu malheu-

reuse pour assurer enfin son triomphe.

Ozaris fut aussi livré pendant quelques jours au plus mortel chagrin. Obtaleb, sincèrement affligé de la situation déplorable du jeune prince, vit combien il étoit essentiel de le calmer par quelque espérance capable de flatter encore son amour. Mais son esprit, quoique fécond en expédiens, trouvoit dans la vertu de Phatime des obstacles insurmontables. Cependant il crut avoir atteint le but qu'il se proposoit, et il assura positivement à Ozaris qu'au jour de son couronnement, qui n'étoit pas éloigné, il feroit triompher son amour sans effort et sans violence. Ozaris, qui avoit toute confiance dans le zèle et le génie entreprenant d'Obtaleb, se laissa aller à ce doux espoir.

Mais la fortune, qui se joue des projets des hommes, vouloit soumettre encore Ozaris à de violentes épreuves. Loin de lui préparer un triomphe cher à son cœur, elle devoit lui enlever le fruit de ses premiers exploits, et souiller dans le

sang de ses braves soldats les brillans trophées de sa victoire.

Quelques jours après qu'Ozaris eut quitté son armée, Mesroé et Azemor, que la rivalité des talens et du pouvoir livra à une division funeste, disputèrent entre eux, sans pouvoir s'accorder, sur le plan d'une attaque générale contre les barbares. La faveur nouvelle de Mesroé et son élévation soudaine lui inspirèrent malheureusement trop de présomption et trop peu de déférence aux sages conseils du vieux Azemor. Mais, pendant que ces deux généraux perdoient un temps précieux en vaines discussions, les ennemis, qui épioient les moindres occasions, et auxquels l'absence d'Ozaris avoit rendu l'espoir, tombèrent eux-mêmes impétueusement sur Mesroé et Azemor, qui les croyoient à moitié vaincus par la terreur, et leur prouvèrent que le véritable courage ne se laisse pas abattre par le malheur, et se ranime même à la vue des plus grands dangers. L'action fut fatale aux deux généraux éthio-

piens, qui ne s'étoient point du tout précautionnés contre une attaque imprévue. Mesroé perdit plus de dix mille hommes, fut mis en fuite, et laissa à Olcalla, au milieu de la confusion d'une retraite précipitée, son camp et ses bagages. Alla-Olmahir, de son côté, parvint à chasser Azemor des postes avantageux qu'on lui avoit enlevés dès le commencement de la campagne. Cette bataille, qui fit tant d'honneur à l'intrépidité et à la constance des barbares, eut des suites encore plus funestes pour les Ethiopiens. Alla-Olmahir, retranché plus avantageusement, renforça d'une division de vingt mille hommes de son armée celle d'Olcalla, qui, le lendemain même, à la pointe du jour, attaqua de nouveau Mesroé et ses soldats, encore étonnés de leur défaite. Il parvint à les engager dans les gorges des montagnes, où leur cavalerie s'étant précipitée avec trop d'imprudence, tomba en grande partie dans des défilés et des embuscades, où elle se vit hors d'état de se défendre : elle fut presque en tota-

lité détruite par Olcalla, ne laissant d'autre ressource aux débris de l'infanterie de Mesroé que celle de fuir, et de se réfugier en désordre dans le camp d'Ozaris, ainsi nommé depuis la dernière victoire de ce jeune prince.

Cette action, presque aussi sanglante pour les Ethiopiens que celle d'Ozaris l'avoit été pour Olcalla, dura toute la journée : les ténèbres de la nuit purent seules arrêter la poursuite de l'intrépide général des barbares. Mesroé, craignant d'être forcé le lendemain dans des retranchemens trop foibles pour résister aux efforts impétueux d'Olcalla, tint sur-le-champ un conseil général, qui décida à l'unanimité de faire retraite, sans perdre un seul moment, et de se replier à la hâte sur l'armée d'Azemor, ce qui s'exécuta très-heureusement à la faveur de la nuit. Il ne restoit tout au plus à Mesroé que quinze mille hommes en état de combattre.

Le lendemain, Olcalla fut étonné de la fuite de Mesroé. Il frémit de rage d'a-

voir perdu une proie qu'il croyoit assurée ; mais il étoit déterminé à aller rejoindre les Ethiopiens par-tout où ils se trouveroient. Il apprit par ses espions que Mesroé s'étoit réuni à Azemor, et que leur armée combinée, d'après les pertes qu'ils venoient d'éprouver, étoit à peine forte de quarante mille hommes. Olcalla avoit cinquante mille hommes sous ses ordres, et Alla-Olmahir environ trente-six mille. La supériorité étoit donc évidente de leur côté, et la position critique des deux généraux ennemis, qu'il leur étoit si facile d'envelopper, rendoit la situation des Ethiopiens presque désespérée.

Azemor, que les revers de son collègue obligèrent de mettre en œuvre toute sa prudence, crut indispensable de prévenir le dessein d'Olcalla. Mais s'il jugeoit nécessaire de s'approcher d'Axuma pour en recevoir plus promptement des renforts, il ne trouvoit pas moins dangereux de s'exposer à soutenir dans sa marche une lutte trop inégale pour n'ê-

tre pas funeste. Cependant on se résolut à partir. Le lieu de la retraire de toute l'armée ayant été fixé, on décampa la nuit même du surlendemain de la défaite de Mesroé ; on trompa merveilleusement la vigilance d'Alla-Olmahir, et on s'avança avec diligence jusqu'à deux journées d'Axuma, où l'on assit à la hâte, dans un terrein assez avantageux, un nouveau camp fortifié par quelques positions naturelles que l'art rendit aisément plus formidables. Des courriers avoient précédé la marche d'Azemor, et étoient venus apporter à Ozaris la nouvelle affligeante de ces événemens sinistres. Le vieux général faisoit connoître au roi la nécessité de son prompt départ, à la tête d'un renfort considérable de troupes, pour venir s'opposer conjointement avec lui aux armées victorieuses des barbares.

Ces revers si inattendus jetèrent l'allarme et la consternation dans Axuma. Ozaris commença à faire des réflexions sérieuses sur les suites fatales de son imprudence. Il se reprocha amèrement cet

amour malheureux dont il payoit si cher les tristes égaremens. Il ne douta plus que le ciel ne le punît de ses parjures, et ne se déclarât le protecteur de la vertu de Phatime. Il s'accusa d'être la cause de l'effusion de tant de sang, et de la perte de tant de braves et fidèles soldats. Mais un danger si imminent exigeoit des mesures promptes. Il assembla de nouveau le conseil général des grands de son empire. Ozaris voulut partir ; il étoit prêt à aller venger lui-même l'honneur de ses armes ; il réclamoit des bras ; il s'efforçoit de relever le courage de ses sujets, abattus par la terreur. Un nouvel appel fut fait à tous les habitans d'Axuma, ainsi qu'à ceux des villes et des provinces voisines. Les étendards du prince furent de nouveau déployés dans les champs qui environnoient la capitale, et désignèrent aux plus braves le rendez-vous de l'honneur et le signal de la victoire. Avant trois jours, vingt mille combattans, remplis d'ardeur et de confiance, furent réunis aux troupes qu'Ozaris avoit condui-

tes à Axuma, et suivirent avec empressement leur général et leur prince, résolus de courir avec lui les plus grands dangers.

Ozaris, arrivé au camp d'Azemor, ne fut pas peu étonné de se trouver en même temps en présence de l'armée des ennemis, qui ne l'avoient devancé que d'une demi-journée. Mesroé et le vieux général s'attendoient à encourir l'indignation d'un prince qui pouvoit les rendre responsables de leur mauvaise fortune; mais Ozaris fut assez grand et assez généreux pour savoir pardonner quelques fautes à deux officiers recommandables, d'ailleurs, par leurs talens, et dont la valeur et les lumières pouvoient encore réparer bien des pertes. Cette modération rare dans un souverain enflamma les deux généraux d'un zèle à toute épreuve, et leur inspira le désir de se rendre dignes des bontés et de la confiance d'Ozaris.

Les ennemis, instruits de l'arrivée du roi, accompagné d'une seconde armée, commencèrent à croire qu'on pouvoit

leur disputer la victoire : ils jugèrent nécessaire de modérer leur première ardeur, et s'efforcèrent de rendre leur position aussi avantageuse que possible. Deux jours se passèrent dans l'inaction, mais dans une méfiance égale de part et d'autre. On s'attendoit réciproquement à être attaqué à chaque instant, et on prenoit en secret les mêmes précautions.

Cependant Ozaris, assuré de l'ardeur de ses troupes encouragées par sa présence et par ses discours, annonça enfin le jour du combat. Toutes les dispositions furent faites dans le milieu de la nuit. Dès la pointe du jour, toute son armée se forma en ordre de bataille, et attaqua bientôt après les ennemis, qui étoient en bon état de défense. L'action fut d'abord des plus vives, et l'avantage long-temps disputé. Mais la valeur imprudente des troupes de l'aile gauche d'Ozaris, qui avoient entamé l'aile droite des ennemis, fut un instant fatale à la division de Mesroé. Ce brave officier s'é-

tant un peu trop engagé à la poursuite des vaincus, fut tout-à-coup enveloppé par l'intrépide Olcalla, qui vint tomber sur sa légion à la tête d'un corps considérable de cavalerie. Ozaris fut averti à temps du danger de Mesroé, qui se défendoit avec valeur. Il part lui-même, avec la rapidité de l'éclair, à la tête de quatre mille chevaux, vient prendre Olcalla en queue, et se faisant jour à travers son infanterie, il le force d'abandonner la victoire pour se défendre lui-même contre ces nouveaux ennemis. Jamais combat ne fut d'abord ni si vif ni si opiniâtre. Mais le jeune prince, content d'avoir tiré Mesroé d'un si grand danger, profita du moment où ce général s'étoit retiré sur le corps de son armée pour battre lui-même en retraite, de peur d'être enveloppé à son tour. Le succès de cette manœuvre où éclatèrent avec tant de gloire la valeur et la prudence d'Ozaris, fut un heureux présage de la victoire.

Les ennemis, désespérés de ne pouvoir entamer le centre de l'armée d'Ozaris,

voulurent à leur tour le tromper par la même ruse qui leur avoit été autrefois si fatale de la part des Ethiopiens dans les défilés des montagnes. Ils feignirent de fuir en désordre, en jetant des cris horribles, et se replièrent sur leur camp dans une confusion extraordinaire. Ozaris ne se méfia point du stratagème ; son premier succès avoit augmenté son ardeur, et toutes ses troupes croyoient le suivre à une victoire assurée.

Mais Olcalla se trouva bientôt prêt à s'opposer à cette marche imprudente. Le combat fut de nouveau engagé avec moins d'avantage pour les Ethiopiens. Les legions n'étoient plus opposées en masse les unes aux autres, les soldats se battoient corps à corps avec une fureur inconcevable ; le sang couloit à grands flots dans la plaine, qui n'offroit par-tout que des cadavres amoncelés. Ozaris s'aperçut bientôt de la faute qu'il avoit faite, et tâcha de la réparer. A la tête de son escadron de réserve, il fit des efforts incroyables pour réunir ses troupes, par-

vint à resserrer les rangs de ses bataillons, et à présenter de nouveau à des ennemis presque victorieux le corps imposant d'une phalange impénétrable.

Olcalla, désespéré de voir la victoire s'échapper de ses mains, voulut en vain opposer à ce colosse formidable une cavalerie épuisée de fatigue, et couverte de sueur, de sang et de poussière; il rencontroit par-tout Ozaris, et Ozaris étoit par-tout vainqueur.

Les ennemis commencèrent à sentir leur infériorité. Après huit heures d'un combat des plus sanglans, malgré la perte considérable d'Ozaris, la leur étoit encore infiniment supérieure. La retraite parut inévitable; mais elle étoit bien difficile dans un pays de plaines et tout-à-fait découvert : l'abattement des soldats et leur découragement furent un obstacle insurmontable aux dispositions qui pouvoient la rendre moins périlleuse. Un dernier échec, éprouvé par la division d'Alla-Olmahir, qui, se voyant enveloppé par Azemor, fut obligé de se ren-

dre prisonnier avec dix mille hommes, acheva de mettre le désordre dans l'armée ennemie. La confusion fut générale; Olcalla put à peine s'échapper à la tête de deux mille chevaux : tout le reste fut tué ou fait prisonnier. Le camp des ennemis fut emporté, leurs bagages et leurs richesses enlevés, et la victoire devint complète pour Ozaris, qui eut dans cette action mémorable à regretter la perte de plus de vingt mille de ses soldats tués ou blessés mortellement.

Ozaris envoya quatre mille chevaux sur les traces d'Olcalla ; mais ce général infortuné, dont la valeur méritoit un meilleur sort, échappa à travers mille dangers à leur ardente poursuite. Arrivé sur les frontières de l'Ethiopie, la douleur de sa défaite et de la mort de tant de malheureux compatriotes, la honte surtout de reparoître dans son pays après de si grands revers, lui parurent si insupportables, qu'il se donna la mort à la tête de son escadron, après un long discours qu'il prononça avec le plus grand

sang-froid. Il conseilloit à sa patrie, dans ses dernières paroles, de conclure avec Ozaris, avec ce héros digne lui seul d'avoir été son vainqueur, une paix absolument nécessaire. Les derniers sentimens d'Olcalla, ses éloges sur-tout, donnés avec franchise à son ennemi, font honneur à un barbare.

Un des événemens les plus extraordinaires qui furent la suite de cette journée, fut le sort infortuné qui fit tomber la jeune Elmire au pouvoir d'Ozaris : cette belle princesse, animée par sa tendresse inexprimable pour son père Alla-Olmahir, avoit voulu le suivre par-tout, et courir avec lui les hasards de la guerre. Un même destin fut leur partage, et, par une bizarrerie inconcevable des caprices de la fortune, celle même qui étoit destinée à devenir l'épouse d'Ozaris, se vit réduite à la triste condition d'être sa prisonnière.

Mais si Ozaris fut grand dans le combat, il le fut encore plus après la victoire. Sa générosité envers ses deux illustres

captifs l'éleva au-dessus des plus grands héros. Il ne voulut point qu'Alla-Olmahir et Elmire suivissent honteusement le char de leur vainqueur ; il n'ambitionnoit point un triomphe aussi inhumain. Il ordonna, au contraire, qu'ils fussent transportés, sous une escorte particulière, dans une des maisons royales situées aux environs de la capitale, et voulut qu'on les traitât avec tout l'honneur et toute la distinction dus à leur rang et à leur naissance. Par des procédés si bienfaisans et si nobles, il acquit sur son ennemi une supériorité au-dessus de celle que lui donnoient ses exploits, et répara une partie de ses torts envers le malheureux Alla-Olmahir et l'infortunée Elmire.

Rien ne fut plus éclatant, plus majestueux, plus magnifique que l'entrée triomphante d'Ozaris à Axuma, à la tête de son armée victorieuse. Les réjouissances furent répétées tous les jours pendant un mois entier. Ce fut au bout de cette époque qu'Ozaris donna les ordres nécessai-

res pour la cérémonie de son couronnement. Quinze jours suffirent à peine aux préparatifs d'une fête qu'on vouloit rendre plus belle et plus imposante qu'elle ne l'avoit jamais été. Obtaleb ne perdit pas de vue celle qui, aux yeux de son roi, devoit être le plus bel ornement de ce brillant spectacle. Il parvint à persuader à Phatime que le même devoir qui obligeoit tous les officiers de la maison du prince à suivre le cortége, lui imposoit aussi la même obligation; que cette démarche qui ne l'engageoit à rien, ne pouvoit être qu'un simple témoignage de la reconnoissance qu'elle devoit à son bienfaiteur. Phatime ne crut point devoir s'opposer à cette proposition du ministre. Obtaleb avoit ses vues particulières, et les tenoit secrètes.

Cependant on avoit reçu depuis quelque temps à la cour d'Ozaris des nouvelles bien importantes sur l'état de l'Asie. La chute de l'empire des Perses sous les coups des Arabes devoit amener les plus grandes révolutions sur la scène du monde.

L'empire romain lui-même étoit menacé d'un pareil sort. Déjà la Syrie, la Phénicie (4), la Mésopotamie (5) et l'Egypte étoient devenues la proie des armées musulmanes, et rien ne sembloit pouvoir s'opposer à leurs progrès. Des rapports vagues jusqu'alors avoient confusément repandu ces bruits publics dans la cour d'Ozaris. Mais une ambassade extraordinaire arrivée à Axuma de la part d'un souverain particulier de l'Inde (6), apporta la confirmation de ces grands événemens. La terreur qu'inspiroit à ce prince étranger la rapidité des conquêtes des Arabes l'avoit engagé à envoyer solliciter la médiation du grand Négus auprès du calife Omar, pour la sûreté de ses états menacés d'une prompte invasion. Quelques intérêts de commerce avoient établi des liaisons réciproques entre les Ethiopiens et les sujets du prince indien; c'étoit sur ce motif que l'ambassade étoit chargée d'appuyer sa demande. Les plus riches présens devoient être présentés à Ozaris et à ses ministres.

Le jeune monarque, flatté de se voir choisi pour médiateur par un prince si éloigné de son empire, ordonna que tout fût disposé avec la plus grande magnificence pour la réception de ces ambassadeurs. Comme ils étoient arrivés la veille même du jour de son couronnement, il leur fit annoncer qu'aussitôt après cette cérémonie il leur donneroit son audience publique. Jamais occasion ne pouvoit être plus propre à donner à des étrangers une idée de la grandeur et de la puissance des rois d'Ethiopie. Mais outre le désir de paroître avec éclat dans une circonstance si importante, Ozaris se promettoit encore de satisfaire sa curiosité. Il savoit qu'un jeune inconnu, parti de l'Inde avec les ambassadeurs, dans des vues particulières, étoit arrivé en même temps qu'eux à Axuma. On lui avoit dit que, témoin lui-même de tous les événemens de la dernière guerre des Perses, cet inconnu pouvoit donner à ce sujet les renseignemens les plus certains. Ce jeune homme, dont les ambassadeurs eux-mêmes parloient

avec beaucoup d'intérêt et de distinction, fut aussi invité de se rendre à l'audience.

Le lendemain de l'arrivée de l'ambassade indienne, le jour le plus serein éclaira la plus belle des fêtes. L'enthousiasme d'un peuple heureux de posséder un roi si bon et si glorieux, fut encore animé par la beauté et la magnificence du spectacle. Axuma ne fut jamais si brillant. Les tapis les plus riches couvroient les rues où devoit passer le superbe cortége. Les trophées éclatans d'armes et de dépouilles de toute espèce enlevées aux ennemis, s'y trouvoient disposés de distance en distance, et formoient des arcs de triomphe où brilloient l'or, l'argent, l'airain, le fer et l'acier.

La marche fut ouverte par les escadrons de la cavalerie d'Ozaris. Les casques de tous les soldats étoient ornés de lauriers, symboles de leurs victoires. Les légions de l'infanterie composant la nouvelle levée s'avançoient ensuite avec ordre. On portoit après, au milieu de deux haies épaisses formées par les bataillons des

vieux guerriers, ce qu'il y avoit de plus précieux dans le butin fait sur Olcalla et sur Alla-Olmahir.

Mais rien n'attira davantage l'attention et ne charma plus les regards du peuple que la superbe troupe de la principale jeunesse d'Axuma, qui précédoit et entouroit le char magnifique d'Ozaris; elle étoit composée de six cents jeunes filles et d'autant de garçons de la plus grande beauté : ils étoient revêtus les uns et les autres d'une robe de fin lin d'une blancheur éclatante. De riches ceintures dessinoient avec art l'élégance de leur taille; des couronnes de myrtes fleuris ornoient la tête des garçons, et des guirlandes de mille fleurs odoriférantes s'entrelaçoient avec grâce dans les tresses de cheveux des jeunes filles. L'air retentissoit de temps en temps de leurs chants mélodieux, souvent interrompus par les vives acclamations d'un peuple enivré d'allégresse; leurs hymnes exaltoient jusqu'aux cieux leur jeune monarque, vainqueur de tant de barbares, et libérateur de sa patrie.

Le char d'Ozaris, traîné par huit chevaux blancs superbement enharnachés, étoit tout éclatant d'or et d'argent. Le jeune prince, couvert des plus riches habillemens et des plus belles pierreries de la couronne, portoit avec un air de bonté et de noblesse des regards satisfaits sur un peuple innombrable qui le combloit de bénédiction.

Plusieurs autres chars aussi magnifiques suivoient celui d'Ozaris. Dans le premier se trouvoit Phatime avec sa chère Alima, qu'elle avoit conjurée avec instance de l'accompagner à cette fête. Les grâces touchantes, la beauté admirable de Phatime n'avoient pas besoin d'ornemens; mais les apprêts de l'art relevèrent si fort en elle tous les charmes dont la nature l'avoit embellie, qu'elle parut aux yeux de tous les habitans d'Axuma plutôt une divinité qu'une simple mortelle. Les autres chars étoient destinés aux femmes de distinction attachées à la cour du roi. La marche étoit ensuite fermée par plusieurs autres bataillons d'infante-

rie et quelques escadrons de cavalerie.

Quand le cortége fut arrivé sur la place immense où s'élevoit majestueusement le vaste portique du temple, Obtaleb, suivi du souverain pontife, vint recevoir Ozaris à l'entrée du parvis, et le conduisit jusqu'à son trône, placé à la droite de l'autel sacré. Vis-à-vis, sur un petit amphithéâtre couvert des tapis les plus riches, se placèrent Phatime, Alima et toutes les femmes de la suite du prince. Au pied du trône étoient, à droite, Obtaleb, et à gauche, Azemor et Mesroé; la garde du roi formoit une haie brillante au milieu du temple, depuis le sanctuaire jusqu'à la porte d'entrée: le peuple répandu de tous côtés contemploit dans un silence respectueux un spectacle aussi ravissant par sa magnificence que son objet étoit intéressant pour son cœur.

Après les premiers hommages rendus à la divinité, les cérémonies du couronnement se firent avec autant d'ordre que de dignité. Ozaris ayant reçu la couronne au pied de l'autel et prononcé le serment

sacré, vint se replacer sur son trône, et se tournant vers le peuple :

» O vous ! dit-il, qui venez d'être témoins du serment d'Ozaris au moment » que, par l'ordre du ciel, la couronne a » été placée sur sa tête, soyez à jamais les » juges de sa fidélité à remplir des engagemens si chers à son cœur. Déjà l'heureux génie qui veille sur le sort de cet empire a enchaîné la victoire au char de votre prince. Ethiopiens, vous n'avez plus » d'ennemis ; de grandes calamités, des » sacrifices pénibles, l'effusion d'un sang » précieux ont été le prix de vos triomphes. » Mais la paix, cette paix qu'Ozaris désire, cette paix qu'il vous garantit aujourd'hui viendra fermer pour jamais les » plaies encore sanglantes de l'état. Un intérêt non moins important agite aussi » dans ce moment l'ame de votre prince. » Les lois immuables qui mettent un » terme à la vie des rois comme à celle » du moindre de leurs sujets, m'imposent » l'obligation d'assurer par un heureux » hymenée un successeur à la couronne.

» Peuples, vous aurez bientôt votre reine, » le destin et mon cœur me l'ont depuis » long-temps désignée ; ses charmes et » ses vertus la rendront digne d'Ozaris et » de vous. »

A peine avoit-il achevé ces mots, que le temple retentit de mille cris cent fois répétés : *Phatime*, disoit-on, *Phatime règne sur le cœur d Ozaris ; elle doit régner sur nous ; nous n'aurons point d'autre reine que Phatime.* Le nom de cette belle étrangère, volant de bouche en bouche, annonça dans un instant à tous les habitans de la ville, rassemblés dans le temple ou aux environs, le vœu le plus ardent d'Ozaris, accepté par le consentement unanime de tous ses sujets. Ozaris, qu'Obtaleb regardoit d'un air triomphant, s'aperçut bien par cet enthousiasme général du succès des démarches de l'adroit ministre, qui, non-seulement avoit eu le talent de gagner tout le peuple en faveur de Phatime, mais même de lui trouver dans toute une armée victorieuse des partisans bien plus puissans encore.

On reprit à l'instant le chemin du palais dans le même ordre et au milieu des mêmes acclamations toujours plus vives. Rien n'inspira plus d'intérêt au peuple d'Axuma que la modestie extraordinaire de la belle Phatimé. Bien loin de se prévaloir avec orgueil des hommages qu'on lui rendoit, elle répondoit avec la plus grande douceur à l'empressement d'une multitude qui ne pouvoit se rassasier de la voir. Elle sembloit dire à tout le monde combien elle se sentoit indigne d'un honneur auquel tout lui défendoit d'aspirer.

Le cortége se rendit dans la principale salle d'audience du roi, où brilloit à travers mille ornemens précieux le trône d'Ozaris, tout éclatant d'or et de pierreries. Tout avoit été disposé pour la réception des ambassadeurs indiens, qui furent bientôt introduits et présentés à Ozaris par Obtaleb. Quoique ces étrangers fussent habitués à la magnificence du luxe asiatique, ils ne purent s'empêcher, en entrant, d'être frappés de la richesse et

de la majesté d'un spectacle qui surpassoit tout ce qu'ils avoient vu jusqu'alors. Après s'être prosternés trois fois suivant l'usage, ils s'avancèrent respectueusement vers le trône d'Ozaris. Ils étoient suivis de la foule de leurs pages, qui vinrent déposer aux pieds du roi leurs riches présens.

Ozaris accueillit les embassadeurs avec autant de majesté que de bienveillance. Ils étoient au nombre de quatre, et derrière eux, à une certaine distance, se trouvoit l'étranger qui les avoit suivis depuis leur départ de l'Inde.

Après en avoir reçu la permission, l'orateur de l'ambassade prononça le discours suivant en langue éthiopienne, dont il avoit une parfaite connoissance.

« O vous! l'empereur et le roi de tant » de nations, vous dont la grandeur et la » puissance sont connues et respectées » jusqu'aux extrémités de nos régions » orientales, non-seulement vous êtes » destiné à dissiper devant vous les en» nemis de votre empire, comme un vent

» impétueux fait voler le sable devant lui,
» mais vous êtes encore appelé à une
» gloire bien plus solide. Les peuples et
» les rois, étonnés de votre sagesse :
» vous choisissent pour leur arbitre su-
» prême, et viennent réclamer avec con-
» fiance votre protection contre l'usurpa-
» tion et la violence.

» Vous l'avez su sans doute, puisque
» tout l'univers en a été instruit et étonné;
» l'Orient est le théâtre des révolutions les
» plus inouies; une nation nouvelle sor-
» tie du fond de ses déserts, et armée peut-
» être par le ciel pour venger l'impiété
» des hommes, a inondé du torrent de
» ses légions invincibles la vaste étendue
» de pays depuis l'Euphrate jusqu'aux
» bords de l'Inde; ses progrès, semblables
» à ceux d'un incendie dévorant, ont
» courbé sous son joug des milliers de peu-
» ples, et l'annoncent indubitablement à
» un millier d'autres. Les villes, les pro-
» vinces, les royaumes, les empires, tout
» cède aux armes victorieuses de ces nou-
» veaux conquérans.

» Sans nous établir juges d'une usur-
» pation si extraordinaire, sans décider
» si le ciel la protège ou la condamne,
» l'intérêt particulier qui inspire à tous
» les hommes le désir de leur propre con-
» servation nous a fait craindre l'ap-
» proche de cet orage qui commence à
» nous menacer. C'est ce motif bien na-
» turel qui allarme justement le cœur du
» roi notre maître sur le sort de ses fidè-
» les sujets. Il est prêt à repousser la vio-
» lence par toutes les mesures capables
» de déjouer les projets d'une nation am-
» bitieuse; mais tous les succès de la
» guerre la plus favorable peuvent-ils
» être mis en comparaison avec l'avanta-
» tage bien plus réel d'une paix qu'on
» peut acquérir sans l'effusion du sang
» humain? Nos envoyés ont déjà enta-
» mé, sous les tentes des généraux ara-
» bes, une négociation qui nous donne
» quelques espérances : ces fiers conqué-
» rans connoissent nos intentions pacifi-
» ques. Mais, ô grand roi! votre média-
» tion toute puissante auprès du calife

» Omar peut nous garantir un succès plus » prompt et plus assuré.

» Vous n'ignorez pas que les peuples » du roi notre maître se glorifient d'être » depuis long-temps les alliés de vos fidè- » les sujets. Les nœuds de cette alliance » sont ress errés par des relations commer- » ciales également avantageuses aux » deux nations. C'est donc au nom de l'a- » mitié qui nous lie que nous réclamons la » protection du grand Ozaris lorsque tout » retentit encore du bruit de ses exploits. » Son cœur généreux et magnanime sera » flatté sans doute du nouveau triomphe » dont nous venons lui offrir l'occasion. » Les sublimes vertus dont il est orné » sont, pour le roi notre souverain, l'heu- » reux garant des dispositions favorables » du plus grand prince de la terre. »

Ozaris leur répondit en peu de mots qu'ils pouvoient assurer le roi leur maître de son désir sincère de le servir efficace- ment dans une affaire aussi importante ; il leur désigna Obtaleb comme celui avec lequel ils devoient se consulter sur leurs in-

térêts les plus chers ; il leur promit formellement d'appuyer de tout son crédit leurs négociations auprès du calife.

Ozaris s'adressant ensuite au jeune inconnu, sur lequel tous les regards se portèrent à l'instant, lui dit avec bonté :

« Jeune étranger, quel que soit l'intérêt qui vous amène dans mes états, vous y trouverez sûreté et protection : vous m'avez déjà inspiré le plus vif intérêt, d'après les rapports avantageux qu'on m'a faits de vous. On m'assure encore que vous étiez dernièrement en Perse lorsque les Arabes l'ont envahie ; veuillez donc satisfaire ma curiosité sur les principaux événemens de cette guerre : ils nous ont paru si étonnans, que nous avons quelque peine à les croire. »

Le jeune homme, dont le maintien avoit été jusqu'alors modeste et même timide, se sentit encouragé par la bonté d'Ozaris ; il s'approcha avec confiance de son trône, après l'avoir salué avec autant de grâce que de respect, et prononça le discours suivant en langue arabe : cette langue

étant généralement connue en Ethiopie ; il fut aisément entendu de presque toute l'assemblée.

« GRAND ROI,

» L'accueil favorable dont vous hono-
» rez un jeune infortuné, errant de ré-
» gions en régions depuis plusieurs an-
» nées, fait autant d'honneur à la géné-
» rosité de votre ame qu'il excite de recon-
» noissance dans mon cœur. Un bon
« prince est un si beau présent du ciel,
» non-seulement pour un empire, mais
» encore pour l'humanité entière, que
» rien ne peut lui être comparable : père
» de ses sujets, dont il est le soutien et
» les délices, il étend la douce influence
» de sa bonté jusque sur tous les autres
» hommes. Les petits et les foibles sur-
» tout trouvent sous sa protection un re-
» pos que rien n'est capable de troubler.

» Grand roi, vous venez d'offrir à nos
» yeux, sous les traits les plus brillans et
» les plus aimables, la seule vraie image
» de la royauté. Mon cœur en a été tou-

» ché, et j'ai vu vos sujets en tressaillir
» de joie. Tout présage à votre règne,
» commencé sous les auspices d'une vic-
» toire gage certain de la paix, des jours
» heureux, et consacrés au bien de votre
» empire.

» Que ce tableau est consolant pour un
» infortuné qui vient de fuir en Orient
» un théâtre ensanglanté par le carnage,
» et qui ne présente que le spectacle de
» toutes les horreurs enfantées par le dé-
» mon de la guerre! La renommée, en
» publiant dans vos états les révolutions
» les plus étonnantes, y a porté des bruits
» dont toute la terre a retenti; mais elle
» n'a pu vous donner une idée juste et fi-
» dèle des événemens les plus extraordi-
» naires qui aient jamais agité la scène
» du monde.

» La main qui, du haut des cieux, dis-
» pose à son gré des couronnes, et sou-
» tient ou renverse, comme il lui plait,
» les fondemens des états, semble avoir
» armé une nouvelle puissance contre
» tout ce qu'il y avoit de fort et de redou-

» table dans l'univers. L'empire romain, » dont le colosse énorme avoit résisté à » tant de révolutions, et paroissoit braver » pour jamais les ravages du temps, cet » empire semble voir s'approcher enfin » l'époque terrible de sa chute. Héraclius » vient d'expirer, accablé de chagrins et » d'infortunes. Le milieu de son règne » brilla d'un grand éclat; mais le souvenir » des victoires qu'il remporta sur les Per- » ses a été bientôt effacé par les succès » prodigieux des Sarrazins. En perdant la » Syrie, la Mésopotamie et l'Égypte, » l'empire a reçu autant de blessures pro- » fondes qui semblent préparer sa des- » truction totale.

» La Perse elle-même, cette brillante » monarchie qui subsistoit avec gloire » depuis les premiers âges, cette nation » qui n'avoit cédé qu'au grand Alexandre, » et qui s'étant bientôt relevée, avoit pen- » dant sept cents ans lutté contre toutes » les forces romaines, la Perse n'a pu » résister à la valeur des Musulmans. La » fameuse bataille de Cadésis, perdue par

» l'infortuné Isdegerd a ouvert au vain-
» queur Saad un vaste champ de triom-
» phes. La prise de Modin, capitale de cet
» empire, et qui réunissoit Ctésiphon et
» Coque, fut le premier fruit de la victoire.
» Les trésors immenses rassemblés par le
» grand Cosroës dans le magnifique palais
» des rois Sassanides, devinrent la proie
» des Musulmans. Deux autres batailles
» ont presque entièrement décidé du sort
» de la Perse. Isdegerd, réduit à l'extré-
» mité et réfugié dans le Turquestan (7),
» implore en vain le secours de tous les
» barbares de ce pays, et gémit de l'im-
» puissance où il se trouve de recouvrer
» ses états et sa couronne.

» Une fatalité attachée à mon sort
» m'a laissé, pendant deux années consé-
» cutives, exposé au milieu de tous ces
» orages. Arraché aux fers des Musul-
» mans par une protection toute divine,
» ma liberté n'a point été exempte d'agi-
» tations et de troubles. Je fuyois d'une
» province à l'autre, dans toute l'étendue
» de la Perse, l'ennemi de mon repos et de

» celui des nations. Je cherchois par-tout
» un asile à mes cruels tourmens, et
» par-tout les mêmes dangers renais-
» soient sous mes pas. Je vis enfin que le
» ciel exigeoit de moi une résolution forte.
» J'abandonnai le séjour de la Perse
» avec la douleur que m'inspiroit l'état dé-
» plorable de ce malheureux empire; je
» vins jusque dans l'Inde chercher une re-
» traite bien éloignée de ma destination
» et de l'objet chéri qui vit toujours dans
» mon cœur. C'est là qu'après avoir lan-
» gui pendant deux années entières dans
» une cruelle irrésolution, j'ai été con-
» duit sans doute par un sort heureux jus-
» que dans votre empire. Dois-je espérer
» d'y atteindre le but de mes longues et
» vaines recherches? »

Ozaris interrompit le jeune étranger.
« Quel est donc, lui dit-il, ce but qui
» flatte tant vos désirs? Vous n'êtes point
» Musulman, à ce que je vois: quels sont
» donc votre religion, votre nom, votre
» état, votre patrie? —

» Grand roi, répondit l'inconnu, né

» sujet romain, ma vie, depuis mon en-
» fance, a éprouvé les plus cruelles vicis-
» situdes : il seroit trop long de vous en
» détailler les circonstances. L'époque des
» malheurs qui successivement, depuis
» huit années, se sont appesantis sur ma
» tête, est la seule que je puisse rappeler
» dans ce moment. Captif trois fois des
» Musulmans, et trois fois affranchi d'un
» barbare esclavage, ce n'est sans doute
» que par une faveur particulière de la
» providence que j'ai été préservé ; mais
» hélas ! à quel prix et par quels sacrifices
» n'ai-je pas acheté mon salut ! Les cruels
» Arabes m'ont enlevé mon père, sacri-
» fié sans doute à leur fanatisme ; peut-
» être même n'ont-ils pas plus respecté
» les jours de la plus tendre des épou-
» ses !..... »

Ici le jeune inconnu éprouva un trou-ble involontaire. Les mouvemens de la plus vive douleur altérèrent à l'instant tous les traits de son visage ; il leva au ciel des yeux baignés de larmes et s'écria en soupirant : « O Abdola[illegible]l, ô Phatime !

» votre cher et malheureux Zoroé !.... »

A ces mots, Phatime, qui depuis long-temps considéroit le jeune inconnu avec la plus grande émotion, reconnoit en lui son époux. « Ah ! Zoroé, s'écria-t-elle » d'une voix entrecoupée.... ta chère » Phatime... Juste ciel !... mon époux ! » Zoroé m'est donc rendu ! .... » Elle tombe aussitôt évanouie sur les marches du trône, aux pieds d'Ozaris lui-même. A cet aspect imprévu le jeune prince pâlit, et Zoroé, tout tremblant, n'ose se livrer aux divers sentimens qui l'agitent. Toute l'assemblée, saisie d'étonnement attendoit en silence le résultat d'une scène aussi intéressante, et avoit les yeux fixés sur le jeune monarque.

Phatime fut à l'instant transportée par ses femmes dans ses appartemens. Zoroé la considéroit en pleurant, et auroit voulu se précipiter sur elle pour la ranimer par sa voix et ses tendres caresses ; mais un officier des gardes du roi, envoyé aussi-tôt par Obtaleb, vint lui ordonner de le suivre. Les dernières cérémonies de l'au-

dience furent achevées avec ordre, malgré la confusion qu'avoit d'abord fait naître un événement aussi extraordinaire. Ozaris, quoique violemment tourmenté dans le fond de son cœur, soutint jusqu'à la fin sa dignité de roi, et étouffa dans ce cruel moment, pour satisfaire aux loix pénibles de la bienséance, l'émotion la plus vive qu'il eût peut-être jamais éprouvée.

LIVRE XII.

Situation affligeante de Zoroé et de Phatime. — Désespoir d'Ozaris. — Cabale puissante d'Obtaleb renversée par celle des partisans d'Alla-Olmahir et d'Elmire. — Obtaleb obtient un ordre pour faire partir Zoroé, qu'il se propose de faire empoisonner en chemin. — Ce malheureux départ différé par une suite de l'irrésolution d'Ozaris. — Partie de chasse de ce jeune prince. — Il s'égare dans un bois au milieu de la nuit, et est conduit par le hasard à l'habitation de Ménophir. — Entrevue intéressante du prince et de son gouverneur. — Ozaris lui parle de Zoroé et de Phatime. — Ménophir dit connoître leur père, et demande la grâce de ces deux époux. — Ozaris l'engage à revenir à la cour, et leur accorde la liberté en sa présence. — Scène attendrissante où Zoroé et Phatime reconnoissent, dans ce Ménophir qui avoit plaidé pour eux, leur propre père Abdolahid. — Fin de l'histoire de Zoroé et de Phatime.

On ne parla plus à Axuma que de l'aventure de Phatime. Ceux-ci s'attendoient à la disgrace de la belle esclave,

ceux-là présageoient la perte de l'infortuné Zoroé. D'autres, plus justes envers Ozaris, ne voyoient dans cet événement que l'occasion d'un bien beau triomphe pour le jeune monarque. Mais la cour qui, toujours attentive sur les moindres circonstances de la vie des rois, n'oublie jamais de tirer parti de leurs passions ou de leurs foiblesses, la cour, dis-je, fut bientôt livrée à ces vives agitations occasionnées par ce conflit de mille intérêts opposés. Deux factions puissantes s'élevèrent tout-à-coup l'une contre l'autre, celle d'Obtaleb, et celle des partisans d'Alla-Olmahir et d'Elmire. Ozaris, au milieu de ces débats, fut long-temps comme un vaisseau battu par les flots sur une mer orageuse. Le port n'étoit pas éloigné ; mais plus d'un écueil étoit caché sous les vagues, et faisoit craindre le plus triste naufrage.

Obtaleb jugea bientôt que la cabale élevée contre lui étoit redoutable. Alla-Olmahir, quoique captif, n'en étoit pas moins puissant ; et les droits d'Elmire ne

pouvoient plus être disputés, si le dernier événement, comme le ministre devoit le craindre, entraînoit le renvoi de Phatime. Mais Obtaleb s'inquiétoit moins encore de ces nouveaux obstacles que de ceux que lui offroit l'irrésolution d'Ozaris. Ce jeune prince, livré aux combats intérieurs les plus violens, fit encore plus d'une fois l'épreuve de sa foiblesse. Il n'en sentoit pas moins vivement la nécessité de faire enfin le sacrifice d'un amour injuste, et qui ne pouvoit plus que le déshonorer. La voix de son père mourant, ce serment redoutable qu'il avoit exigé de lui, sa dignité, son rang, son intérêt même, tout lui imposoit une loi, pénible à la vérité, mais à laquelle il ne lui étoit plus permis de résister. Obtaleb, alarmé des suites funestes que pouvoit avoir enfin pour son crédit la noblesse connue des sentimens d'Ozaris, n'osa entreprendre de donner aucun conseil à son roi. Il se contenta de préparer dans le secret les moyens qu'il crut les plus efficaces pour assurer de nouveau

son empire sur l'esprit et le cœur d'un prince dont l'honneur et le véritable intérêt lui étoient peu chers.

Mais quelle pouvoit être la situation de Zoroé et de Phatime dans ces cruelles circonstances? Hélas, leurs tourmens n'étoiént point finis. Le ciel sembloit avoir voulu les rendre l'un à l'autre, et une destinée fatale s'opposoit à cette douce réunion. L'étendue des mers et des plus vastes contrées ne les séparoit plus; ils se trouvoient dans le même pays, respiroient le même air, habitoient dans l'enceinte du même palais, et ils ne pouvoient ni se voir, ni se parler, ni s'écrire.

Zoroé, relégué par ordre d'Obtaleb dans la grande conciergerie du palais royal, étoit en même temps gardé à vue. Entouré d'une foule d'hommes obscurs qui observoient ses moindres démarches, il ne savoit à qui s'adresser pour se procurer, au sujet de sa chère Phatime, les éclaircissemens qu'il désiroit avec tant d'ardeur. On avoit ordre d'écouter ses moindres discours, mais de ne répondre

à aucune de ses demandes. Malgré ces défenses rigoureuses, les soins les plus empressés devoient lui être prodigués. Cinq esclaves étoient toujours prêts à satisfaire ses désirs dans tout ce qui n'avoit pas été expressément interdit par le ministre. On avoit même pour lui des égards qui sembloient annoncer beaucoup de considération pour sa personne. Mais toutes ces vaines et froides attentions pouvoient-elles adoucir les chagrins mortels de son ame ? De combien de tourmens n'étoit-elle point accablée ! La même destinée qui lui a rendu sa chère Phatime, la lui a ravie au même instant. Phatime est son amante, Phatime est son épouse, mais Phatime paroît soumise à des lois étrangères. Phatime l'a aimé, mais hélas ! n'est-elle pas infidèle? Cette idée seule, qu'Obtaleb avoit donné ordre d'entretenir dans l'ame de Zoroé, faisoit son plus cruel supplice ; elle l'agitoit le jour, elle le tourmentoit la nuit, et éloignoit de lui la paix, le calme, et jusqu'à la foible consolation de l'espoir.

Phatime, de son côté, n'étoit pas moins malheureuse. L'ordre arbitraire et inhumain qui l'avoit arrachée aux embrassemens de son époux, ne lui laissoit plus aucun doute sur les intentions perfides d'Ozaris. Le jeune prince n'étoit plus à ses yeux qu'un tyran, qu'un barbare violateur de toutes les lois divines et humaines. Ses égards intéressés, sa prétendue délicatesse, ses plus grands bienfaits même, tout ne servoit qu'à mieux convaincre Phatime de la fausseté, de la perfidie et de la dissimulation d'Ozaris. Des réflexions aussi désespérantes la jetèrent dans l'état le plus déplorable. Ses larmes, ses soupirs, ses sanglots, ses transports douloureux attendrissoient jusqu'aux plus indifférens de ses esclaves. Elle demandoit à chacun d'eux son cher Zoroé; mais, hélas! rien n'étoit plus foible que les subalternes auxquels seuls elle pouvoit s'adresser. Elle excitoit quelques mouvemens de compassion, faisoit couler quelques pleurs : mais, de quel secours pouvoit être pour elle cet

intérêt impuissant ? Ceux mêmes qui auroient pu en quelque sorte la servir n'auroient osé l'entreprendre. Elle écrivit plusieurs lettres à Ozaris, où elle réclamoit avec courage et avec instance sa liberté et celle de son époux. Elle appuyoit sa demande sur les droits les plus sacrés, sur ceux mêmes que le prince lui avoit donnés ; mais aucune de ses lettres ne put parvenir à sa destination. Le perfide Obtaleb, qui avoit placé autour de Phatime des serviteurs dont il étoit sûr, empêcha qu'Ozaris ne fût instruit des demandes de son esclave. Il craignoit avec raison que le jeune prince, vaincu par ses tendres sollicitations, n'eût la générosité de sacrifier l'intérêt de son cœur au bonheur de Phatime. Mais les efforts d'Obtaleb, en prolongeant de quelques mois les infortunes de ces deux époux si intéressans, devoient enfin céder aux décrets immuables d'une providence qui veilloit avec soin sur leur destinée future.

Obtaleb vit bientôt que la grandeur de

son crédit et de sa puissance n'étoit pas à l'abri des atteintes que pouvoient lui porter les partisans d'Alla-Olmahir, ils devenoient chaque jour plus nombreux. La cour se déclara pour le prince abyssin et pour la jeune Elmire. Dans le conseil même d'Ozaris, jusqu'alors presque uniquement dirigé par Obtaleb, les plus sages eurent le courage de s'opposer ouvertement à ce ministre; ils lui reprochoient d'avoir abusé de sa faveur pour entourer le jeune monarque d'une foule d'esclaves rampans, vendus honteusement aux intérêts de son ambition.

Un changement si extraordinaire fit penser à l'adroit Obtaleb que les nouveaux sentimens du prince pouvoient seuls y avoir donné lieu. Quoique Ozaris ne lui témoignât en particulier aucun refroidissement sensible, il ne voyoit pas moins son crédit diminuer réellement. Obtaleb connoissoit les rois et la cour; il savoit que les emplois les plus élevés ne mettent point à l'abri d'une chute qu'ils ne rendent que plus cruelle, et qu'il n'y

a presque qu'un pas de la plus grande faveur à la plus grande disgrace.

Mais Obtaleb, malgré sa pénétration et son expérience, ne sut point distinguer, au milieu de tant d'ennemis jaloux nouvellement conjurés contre lui, le rival qu'il devoit le plus redouter : il ne s'en douta pas même. Ce dangereux concurrent, jeune, brave, loyal, sensible, généreux comme Ozaris, avoit été élevé auprès de lui dans les champs de l'honneur et de la gloire. Fils d'Elmekir, ancien ministre qui avoit mérité toute la confiance d'Azem, sa naissance étoit aussi distinguée que ses sentimens étoient nobles. Destiné dès sa plus tendre jeunesse à l'état militaire, il développa dans cette carrière brillante des talens extraordinaires, et parvint rapidement aux emplois les plus honorables. Il étoit le premier aide-de-camp d'Ozaris, et depuis la dernière guerre sur-tout, il avoit tellement gagné l'estime, l'amitié et la confiance du prince, qu'il devint bientôt l'objet de la jalousie des courtisans. Ob-

taleb lui seul ne crut pas devoir s'inquiéter de la faveur du jeune Elmekir ; il n'y vit que l'effet de la jeunesse d'Ozaris, qui cherchoit un amusement dans une société que l'égalité d'âge et la conformité des goûts lui rendoient agréable. Il crut donc cette inclination peu solide et prête à être détruite par la moindre contrariété d'humeur ; sur-tout, il n'imagina jamais qu'elle pût s'étendre jusqu'à donner au jeune favori la prétention de vouloir gouverner le royaume. Malgré des qualités brillantes qui se montroient dans le jeune Elmekir, Obtaleb ne pouvoit lui supposer des talens d'administration dignes d'être mis en comparaison avec les siens : il voyoit en lui le courtisan, mais point du tout l'homme d'état.

Obtaleb étoit ici trompé par cet orgueil des vieillards, à qui souvent des succès passés inspirent trop légèrement du mépris pour la jeunesse qui ne peut donner encore que des espérances. Il savoit qu'Elmekir avoit été constamment attaché à la personne de son père dans sa

dernière mission auprès du prince abyssin : il auroit dû imaginer combien il avoit pu s'instruire à une école aussi savante. En effet, c'est là sur-tout qu'Elmekir avoit connu particulièrement Alla-Olmahir et la princesse Elmire. Il pouvoit s'intéresser d'autant plus vivement en leur faveur, qu'il les avoit vus souvent l'un et l'autre, et qu'il avoit eu le temps de les juger. Il connoissoit Elmire, sa beauté, sa douceur, son esprit, et sur-tout les qualités aimables de son ame. Il avoit su combien Elmire avoit chéri la destinée qui devoit la rendre l'épouse d'un prince tel qu'Ozaris. La réputation brillante du jeune monarque, ses vertus plutôt que sa puissance, avoient presque gagné le cœur d'Elmire : elle aimoit Ozaris sans jamais l'avoir vu, et se sentoit disposée à l'aimer davantage. Ces considérations, adroitement employées par Elmekir auprès de son prince, firent quelque impression sur l'ame d'Ozaris. Il estimoit Elmire ; il commença à la plaindre, et conçut bientôt le désir secret

de se montrer moins injuste envers elle. Elmekir, qui savoit pénétrer les dispositions favorables d'Ozaris, s'efforça de les entretenir par des rapports toujours plus intéressans au sujet de la jeune princesse.

Un événement récent, présenté à propos, devoit sur-tout faire paroître Elmire sous le plus beau jour. Elle y avoit fait briller non-seulement son courage, mais encore son dévouement tendre et généreux pour le meilleur des pères. Dans la dernière bataille, qui attacha pour jamais la victoire au sort d'Ozaris, Elmire, montée sur un cheval blanc, et armée de pied en cap, n'abandonna jamais Alla-Olmahir dans le plus fort de la mêlée. Le prince abyssin, enveloppé par Azemor, se défendit avec valeur et intrépidité. Il ne céda qu'à la nécessité où il se vit de mettre bas les armes, ou bien d'être sacrifié, lui, sa fille, et des milliers de braves et généreux soldats; mais il ne voulut se rendre qu'après avoir tenté un dernier et vigoureux effort. Il rassembla les escadrons de sa cavalerie

dispersée, et chargeant impétueusement la division d'Azemor, il parvint à en rompre le centre et à s'ouvrir un chemin au milieu des rangs ennemis. Azemor, dont la prudence égaloit le courage, réunit bientôt ses soldats épars, et tandis qu'il opposoit d'un côté sa grosse infanterie aux progrès d'Alla-Olmahir, il vint tomber sur ses derrières avec sa cavalerie, et l'obligea de se défendre avec le plus grand désavantage. Alla-Olmahir se trouva alors dans une situation trop difficile pour en sortir aisément : sa seule valeur et celle de ses soldats étoient insuffisantes contre des forces bien supérieures par le nombre. Alla-Olmahir et Elmire furent bientôt enveloppés par le premier escadron d'Azemor ; ils se défendirent encore quelque temps avec une résolution incroyable ; enfin, le prince abyssin lui-même et sa fille étant tombés au milieu d'une compagnie de dix archers, qui ne les connoissoient point, paroissoient déterminés à se faire massacrer plutôt que de se rendre ; mais le

danger d'Alla-Olmahir attendrit heureusement le cœur d'Elmire; elle voit son père terrassé et saisi par quatre soldats éthiopiens qui alloient lui percer le sein; elle vole aussitôt auprès du malheureux prince, ôte son casque, et s'adressant aux vainqueurs : « Braves guerriers, » leur dit-elle, sachez respecter le sang » d'Alla-Olmahir, ou faites couler aupa» ravant celui d'Elmire. » Les soldats, étonnés de reconnoître le prince abyssin et la princesse sa fille, touchés sur-tout de la beauté ravissante de cette guerrière intrépide, arrêtent leurs bras prêts à frapper. Au même instant arrive Azemor : Alla-Olmahir, ainsi qu'Elmire, se déclarent ses prisonniers.

Cette action, qui fit autant d'honneur au courage d'Elmire qu'à son tendre amour pour son père, n'étoit point connu d'Ozaris. Elmekir lui en détailla toutes les circonstances, et Ozaris commença à croire qu'Elmire s'étoit déjà montrée plus digne de lui, qu'il n'avoit fait d'efforts pour se rendre lui-même digne

d'elle. Mais, hélas! que ces sentimens auroient été foibles et impuissans, s'ils avoient eu seuls à lutter dans le cœur d'Ozaris contre la belle Phatime. Malgré tant de nouveaux motifs, malgré même l'obstacle insurmontable que l'arrivée de Zoroé opposoit à l'accomplissement de ses désirs, le jeune prince n'étoit point encore capable de vaincre son amour. Il rougissoit quelquefois de sa foiblesse; mais ce jugement intérieur qu'il portoit alors contre lui-même, n'étoit qu'un bien foible garant du triomphe qu'il se promettoit sans cesse sans pouvoir jamais l'obtenir.

Obtaleb voyoit souvent Ozaris en particulier; mais comme le prince gardoit un profond silence sur le compte de Phatime, il n'avoit jamais hasardé de lui en parler. Un jour enfin, l'occasion servit encore merveilleusement Obtaleb, et ce ministre vit avec un plaisir malin qu'Ozaris, bien loin d'être guéri de sa malheureuse passion, en étoit encore plus esclave que jamais.

Les négociations du prince abyssin, adroitement conduites par le jeune Elmekir, étoient sur le point d'être couronnées par le succès : les conditions de la rançon d'Alla-Olmahir et de celle d'Elmire avoient été arrêtées ; une nouvelle alliance offensive et défensive devoit être conclue. L'Ethiophie, en rétablissant Alla-Olmahir dans ses états, en exigeoit désormais l'hommage, et se réservoit pendant vingt ans le droit d'un tribut annuel expressément imposé par Ozaris pour le dédommagement des frais de la guerre. Ces dernières conditions devoient être naturellement anéanties par le mariage d'Elmire avec le jeune monarque ; mais on n'avoit point osé en parler. On traînoit à dessein les négociations en longueur pour attendre une occasion favorable d'en faire mention.

Obtaleb, malgré toute sa pénétration, n'en fut point instruit. Les démarches d'Elmekir avoient été si secrètes, que le rusé ministre ne le soupçonna pas même d'être pour Alla-Olmahir un agent

aussi puissant. Mais Ozaris ne put cacher long-temps ce qui se passoit à son ancien confident. Il avoit le malheur de croire qu'Obtaleb, malgré son ambition démesurée, lui étoit sincèrement attaché; il s'imaginoit lui avoir des obligations que les bienfaits dont il l'avoit comblé n'avoient pu assez récompenser.

Obtaleb, mandé par Ozaris, eut avec ce jeune prince une entrevue secrète. La conférence fut très-longue et très-animée. Ozaris cacha à son ministre les pourparlers qui avoient eu lieu depuis long-temps entre les négociateurs d'Alla-Olmahir et lui. Il lui annonça les propositions concernant le prince abyssin comme venant de lui être faites. Obtaleb, pressé de lui en dire son avis, lui parla en ces termes :

« Je ne puis accuser que d'un faux » zèle, ou au moins d'un zèle aveugle » pour l'honneur et le bien de votre em» pire, ceux qui ont osé vous présenter » les conditions d'un traité aussi hon-

» teux. J'avois ignoré jusqu'à ce jour
» que la victoire ne dût tourner qu'à l'a-
» vantage du vaincu. Je n'aurois jamais
» pensé que le sang de tant de vos sujets
» fidèles sacrifiés dans une guerre meur-
» trière, que les dépenses énormes que
» cette guerre a nécessitées, que les
» malheurs de toute espèce qui ont ac-
» cablé tant de provinces désolées, que
» tant de plaies enfin, si profondes pour
» l'état, dussent être négligées et comp-
» tées pour rien, même au milieu de la
» victoire, tandis que notre ennemi
» vaincu iroit jouir en paix des maux in-
» finis qu'il nous a causés. De quoi s'agit-
» il ici? de l'intérêt d'Alla-Olmahir ou
» de celui de mon prince? Quel seroit
» l'homme assez aveugle ou assez perfide
» pour hésiter un instant entre ces deux
» questions? Je ne veux point condam-
» ner, sans doute, ce mouvement no-
» ble et généreux qui vous porte à briser
» les fers de vos illustres captifs; mais
» puis-je voir de sang-froid Ozaris sacri-
» fié par trop de bonté, et perdre à ja-

» mais le fruit, non-seulement de la vic-
» toire, mais même de la paix dont cette
» victoire doit être le prix? En m'oppo-
» sant au rétablissement d'Alla-Olmahir
» dans ses états, je ne veux point qu'on
» le dépossède entièrement. Mais, puis-
» qu'il doit être le vassal de l'empire,
» pourquoi ne pas lui offrir dans l'inté-
» rieur du royaume un dédommagement
» honorable, où pourtant il ne pourroit
» plus avoir ni les moyens ni le désir de
» combattre encore avec succès pour son
» indépendance? Il n'est que trop cer-
» tain qu'Alla-Olmahir, une fois rentré
» dans ses vastes possessions, reprendra
» à notre égard la position qui nous l'a
» rendu dernièrement si formidable. La
» simple condition d'un hommage, sa
» soumission même à un tribut annuel
» peuvent-elles nous garantir sa fidélité
» toutes les fois qu'une nouvelle occasion
» lui fournira les moyens de se soustraire
» à un joug auquel la nécessité seule
» peut l'assujétir? D'ailleurs, d'après
» les intérêts éternellement opposés des

» Galles (8) et des sujets de votre empire,
» ne seroit-il pas plus avantageux à l'E-
» thiopie de se trouver maîtresse de tous
» les pays limitrophes de ces nations bar-
» bares, que de les voir soumis à un
» prince étranger dont on aura toujours
» à craindre la défection? Puisque la
» hardiesse des négociations de ce traité
» a été poussée si loin, il ne leur reste
» plus qu'un pas à faire; ou plutôt, ils
» ont une dernière loi à imposer à Oza-
» ris, celle de solliciter lui-même en
» suppliant la main de son ennemie et de
» sa prisonnière. »

Ozaris, séduit par les raisons spécieuses d'Obtaleb, conçut à l'instant quelque méfiance contre la pureté des intentions d'Elmekir; mais il n'en fit rien connoître au ministre; il le laissa même indécis sur sa détermination, et ne parut être affecté que de ses dernières observations au sujet d'Elmire. Ozaris ne se montra que trop tyrannisé par son ancienne passion. Son cœur brûloit encore ardemment pour la belle Pha-

time, et son amour s'irritoit des obstacles que lui opposoit une cruelle destinée. Il alla même jusqu'à plaindre le sort des rois dont toute la puissance est souvent si insuffisante pour assurer leur bonheur.

Obtaleb ne voulut point laisser échapper une si belle occasion, où Ozaris fournissoit contre lui-même des armes si dangereuses. Le rusé ministre s'étendit en détails adroits et flatteurs sur le compte de la belle Phatime. Voyant enfin qu'Ozaris prenoit un vif intérêt à un entretien dont le sujet touchoit si fort son cœur, il lui dit d'un ton de voix propre à cacher sa perfidie sous l'apparence du zèle le plus pur.

« Eh quoi? vous l'aimez toujours, et » vous voudriez renoncer à votre con- » quête au moment même que les efforts » d'Obtaleb vous l'avoient assurée! Le » cri de tout un peuple qui vous chérit, » les vœux de toute une armée victo- » rieuse et témoin de vos triomphes, le » désir ardent de votre cœur, le ciel » lui-même, tout vous a désigné Phatime

» pour votre épouse, et vous repoussez
» sa main chérie à l'instant même qu'elle
» vous est offerte ? Quel est donc le vain
» scrupule qui vous arrête ? L'arrivée
» d'un aventurier, qui se dit l'époux
» de votre amante, peut-elle changer les
» lois de la nouvelle destinée de Pha-
» time ? Je ne vois dans cet événement
» imprévu qu'un obstacle méprisable,
» et dans le jeune audacieux qui ose vous
» disputer son cœur, qu'un rival obscur,
» indigne du grand Ozaris, qu'un témé-
» raire qui doit être accablé sous le poids
» de votre puissance, et qu'il vous est
» facile de perdre. »

Ozaris ne put entendre sans horreur un conseil aussi barbare ; malgré toute la force de son amour, il ne put céder aux abominables suggestions de son indigne confident. Son cœur étoit foible, mais son ame étoit droite. Si l'amour parloit en lui, il ne voyoit, il ne vouloit que Phatime ; s'il se taisoit un instant, il ne plaignoit que Zoroé.

« Je serois donc bien malheureux, dit-

» il à Obtaleb, si je ne devois user des dan-
» gereuses prérogatives de ma puissance
» que pour opprimer un homme dont je
» dois respecter la foiblesse. De quel droit
» pourrois-je prononcer l'arrêt de mort
» de celui que rien ne me désigne comme
» coupable, et que je suis même forcé
» d'estimer ? Non, non, Obtaleb, le
» sang de tous les rois de la terre ne sauroit
» racheter celui d'un seul homme inno-
» cent sacrifié à l'injustice. »

Obtaleb se vit encore forcé de respecter les sentimens nobles et généreux de son jeune prince. Il le quitta toujours plus désespéré de son irrésolution, mais néanmoins déterminé à tout tenter plutôt que de voir ses espérances tout-à-fait renversées. Comme les crimes ne coûtent rien à l'ambition et à la politique, il ne vit qu'un seul moyen pour délivrer Ozaris d'un rival importun, celui de faire empoisonner Zoroé. Il lui étoit très-facile de gagner un des esclaves attachés à la personne de l'époux infortuné de Phatime. Zoroé étoit perdu sans ressource si le ciel

n'eût déjoué à temps l'affreux complot du barbare Obtaleb contre ses jours innocens.

Cependant le malheureux Ozaris ne goûtoit plus aucun repos. Combattu d'un côté par sa générosité naturelle, et de l'autre par l'intérêt de son cœur, ainsi que par les réflexions d'Obtaleb au sujet de ses négociations avec Alla-Olmahir, il voyoit inévitable, ou de tout accorder au prince abyssin, en renonçant pour jamais à Phatime, ou de sacrifier Alla-Olmahir et Elmire elle-même à son amour injuste pour sa belle esclave. Il ne pouvoit se déterminer ni à l'un ni à l'autre parti, et dans cet état d'indécision, les sollicitations pressantes d'Elmekir, et les adroites insinuations d'Obtaleb, devinrent également impuissantes.

Ce fut dans ces circonstances que le vieux ministre crut devoir lui porter le dernier coup. Il vient un matin trouver Ozaris, auquel il avoit demandé une entrevue particulière; il l'aborde d'un air gai et triomphant.

« Enfin, lui dit-il, votre destinée, » plus amie de votre bonheur et de votre » repos qu'Ozaris lui-même, vous pré- » pare sans le moindre effort la victoire » la plus complète. Ozaris, vous n'avez » plus de rival ; Zoroé demande avec son » élargissement la liberté de s'enfuir loin » d'un pays où il est obligé d'être le té- » moin de l'infidélité d'une épouse cou- » pable. Cette Phatime, autrefois si chère » à son cœur, n'est à ses yeux aujour- » d'hui qu'un monstre qu'il abhorre. Sa » faveur extraordinaire, et le rang su- » prême auquel il l'a vue élevée, tout a » servi à faire naître en lui de violens soup- » çons que rien n'a pu détruire. Il m'a » fait demander plus d'une fois un sauf- » conduit pour se rendre en Egypte : je » n'ai rien voulu accorder à ce sujet sans » connoître les intentions de mon prince. »

Obtaleb s'efforça de persuader à Ozaris combien cette occasion étoit favorable pour lui. Il tacha de détruire tous les scrupules dont il pouvoit encore être agité. Ozaris étoit bien loin de pénétrer les inten-

tions perfides du vieux ministre ; il ignoroit que Zoroé, instruit par de faux rapports, n'avoit conçu tant de haine contre Phatime, que parce qu'on l'avoit trompé cruellement sur la conduite et les sentimens vertueux de sa fidèle épouse. Il ne savoit pas non plus que le barbare Obtaleb, en réclamant le consentement du prince pour le départ de Zoroé, devoit le faire suivre jusqu'aux frontières de l'Ethiopie par un esclave chargé de lui donner le poison fatal, et de ne l'abandonner qu'après avoir consommé son crime. Ozaris, malheureusement séduit par le discours d'Obtaleb, fut enfin assez foible pour promettre de signer l'ordre de la déportation de Zoroé en Nubie. Il ne réfléchit point assez sur l'injustice de cet acte et sur les suites funestes qu'il pouvoit avoir. Par un seul trait de plume, il alloit se rendre complice, sans le savoir, d'un forfait horrible, et responsable de la vie d'un malheureux innocent.

La veille du jour qui avoit été fixé pour le départ de Zoroé fut consacrée par une

chasse brillante qui se renouveloit tous les ans en l'honneur de la reine Alrione. Le roi Azem avoit institué cette fête du vivant même de son épouse. Ozaris, autant par respect pour la mémoire de sa mère, que pour toutes les institutions du roi son père, donna ses ordres en conséquence.

Dès le soleil levé, le jeune monarque partit avec une suite et une escorte aussi brillantes qu'elles étoient nombreuses. La forêt immense, destinée aux plaisirs des rois, venoit presque aboutir à la partie orientale de la ville d'Axuma; elle avoit quarante-cinq milles de circuit; la chasse au cerf y devoit avoir lieu jusque vers le milieu du jour, et se rendre ensuite sous un pavillon immense et magnifique dressé au milieu de la forêt, où Ozaris se proposoit de dîner avec toute sa cour, en présence de la foule innombrable des habitans d'Axuma, attirés par ce superbe spectacle. Le jeune prince avoit ordonné qu'après le festin, tous ceux qui n'avoient été à sa suite que pour le céré-

monial et l'appareil, reprendroient le chemin d'Axuma, tandis que lui, avec une compagnie qu'il s'étoit choisie, feroit dans l'après-dîner la chasse du sanglier.

Tout s'exécuta suivant les ordres d'Ozaris. A l'heure indiquée le dîner public fut aussi magnifique qu'il devoit être agréable dans une occasion si belle et un lieu si délicieux. On observa néanmoins que le jeune roi, vivement affecté dans le fond de son ame, faisoit de vains efforts pour paroître gai. Il étoit rêveur, pensif, inquiet, soupiroit souvent et répondoit à peine aux soins empressés et aux discours flatteurs des courtisans.

La journée avoit été superbe jusqu'à ce moment; mais après le repas le temps commença à devenir orageux. Ozaris, qui ne vouloit pas renoncer à sa chasse, s'amusa un instant de la pusillanimité de quelques jeunes seigneurs de sa suite qui étoient d'avis de retourner à Axuma. « Eh » quoi! leur dit le jeune monarque, si » vous êtes si peu capables de braver les » injures de l'air en partageant les plai-

» sirs de votre prince, que sera-ce donc » lorsqu'il faudra venir sur ses traces » cueillir des lauriers pénibles dans la car- » rière des armes? »

Ozaris le vouloit, on partit : l'ardeur fut si vive, malgré la pluie, la grêle, les éclairs et le tonnerre, que la nuit surprit Ozaris et sa suite dans un des endroits les plus reculés de la forêt. Cet accident fut suivi d'un autre encore plus fâcheux. A travers l'obscurité chacun s'efforça de gagner le rendez-vous ; mais à peine y fut-on arrivé, qu'on s'aperçut qu'Ozaris n'y étoit point. Quelques instans après arrivent des pages et des gardes qui demandent si le roi n'est pas là ; on leur dit qu'il n'y est point, et qu'on le croyoit avec eux. Ils témoignent alors leurs craintes sur le jeune monarque et ne doutent plus qu'il ne se soit égaré. Aussitôt un piquet de quelques hommes reçoit l'ordre de ne point quitter l'endroit où l'on se trouvoit. Tout le reste de la troupe se met en mouvement, et malgré les ténèbres d'une nuit des plus obscures, un zèle ar-

dent et sincère pour la personne d'un prince chéri, anime ses serviteurs inquiets à aller le chercher au milieu de mille dangers.

Cependant Ozaris, que l'ardeur impétueuse de son cheval, effrayé par l'orage, avoit emporté loin de sa suite, suivoit au hasard dans des sentiers très-difficiles, un chemin opposé à celui qu'il auroit dû prendre. L'orage étoit devenu plus violent : le cheval d'Ozaris, accablé de fatigue, et toujours plus épouvanté par le bruit du tonnerre et le feu des éclairs, ne vouloit ni avancer ni reculer. Ozaris, dans cette extrémité, se vit obligé de s'arrêter sous un berceau d'arbres touffus, de descendre de cheval et de s'asseoir sur un vieux tronc déraciné. Il fut plus d'une heure en cet état plongé dans les réflexions les plus tristes. Il s'inquiétoit plutôt du désespoir dans lequel devoient être ses serviteurs, que de son propre danger.

Le lever de la lune commençoit à dissiper quelques nuages et à répandre une foible lueur à travers les ombres épaisses

de la forêt. Ozaris n'hésite plus un instant ; il remonte à cheval, prend au hasard une route incertaine dans l'espoir de rencontrer quelques personnes de sa suite. Après des peines incroyables il arrive, au bout de deux heures, au milieu d'un chemin battu, qui étoit une des grandes routes pratiquées dans le bois. Cette découverte le console ; mais s'étant de nouveau trompé dans le choix du chemin, il est conduit vers l'aube naissante sur le penchant d'une vaste colline qui aboutissoit à un vallon assez étendu, où il vit briller dans le lointain les eaux blanchâtres d'un petit ruisseau. Il s'étoit éloigné d'Axuma de plus de dix milles. Il entend le bêlement de quelques moutons : il s'avance vers le bruit et rencontre bientôt le conducteur du troupeau. La lumière du jour qui commençoit à se répandre éclairoit la plus riche campagne. Ozaris aborda le berger, que la richesse de l'habillement du monarque, la beauté de son cheval superbement enharnaché, jetèrent dans l'admiration. Le jeune prince regarda quelques instans cet

homme, qui lui inspiroit de la considération par son grand âge et son air de bonté. Il ne voulut pas pourtant se faire connoître.

« Bon vieillard, lui dit Ozaris, puis-je » savoir dans quel endroit je me trouve? » J'ai suivi le roi à la chasse hier pendant » toute la journée, et, égaré dans le bois » au milieu d'un affreux orage, j'ai été » conduit par le hasard dans cette riche » vallée. »

Le berger répondit respectueusement : « Seigneur, ce vallon, dépendant des domaines de la couronne, est habité par » le plus sage des mortels, retiré de la » cour depuis quatre ans. Il tient cette » belle propriété des bienfaits du roi » Azem. Cet homme de bien, que je sers » moi-même, s'appelle Ménophir. —

» Ménophir, s'écria aussitôt Ozaris, » Ménophir que j'ai si indignement oublié! Hélas! oserois-je me présenter à » lui? Me pardonnera-t-il ma trop longue » indifférence?..... Oui, oui, je veux le » voir, l'embrasser, lui prouver que je

» l'aime encore. Mon ami, conduisez-
» moi chez lui, je suivrai vos traces avec
» transport. »

Le berger s'empressa de satisfaire le désir d'Ozaris. Ils arrivèrent bientôt à l'habitation de Ménophir, qui n'étoit qu'à un mille de distance. Il avoit coutume de se lever chaque jour avant l'aurore, et il étoit déjà sur sa porte pour saluer les premiers rayons du soleil. Il aperçoit son berger, et est étonné de le voir suivi par un jeune cavalier, dont le brillant costume annonçoit qu'il tenoit un rang supérieur dans la cour d'Axuma. Ozaris descend de son cheval, s'approche de Ménophir, et veut lui laisser le plaisir de la surprise. Ménophir ne tarda pas longtemps à reconnoître le jeune monarque ; il se jette à ses pieds : « O mon prince ! » lui dit-il, d'une voix que l'émotion de son » cœur rendoit tremblante, le plus hum- » ble des mortels doit-il être visité par le » plus grand des rois ? Laissez, laissez » ces larmes arrachées par ma joie et ma » tendresse arroser votre main sacrée. »

Ozaris, qui ne put retenir ses pleurs, releva à l'instant Ménophir, et l'embrassa avec transport. Le vieux berger, qu'un pareil événement rendoit muet et immobile d'admiration et de surprise, ne pouvoit se lasser de contempler un si beau spectacle. Ozaris se tourne vers lui, en lui présentant un anneau d'une grande richesse : « Acceptez, mon ami, lui dit-il, » ce gage de ma reconnoissance ; tous mes » trésors ne sauroient assez payer le plaisir » que j'éprouve dans ce moment. Si vous » avez des enfans, j'en prendrai soin, et » il ne leur manquera rien de ce qui dé- » pendra de moi pour être heureux. Si le » ciel vous a refusé le bonheur d'être père, » j'assurerai du moins à vos vieux jours » le repos qui leur est nécessaire. »

Le berger, prosterné aux pieds d'Ozaris, étoit si ému et si attendri, qu'il ne pouvoit exprimer sa trop vive reconnoissance : « Oui, mon prince, lui dit-il enfin, j'ai des enfans, obéissans, la- » borieux et amis de la vertu ; ils vont jouir » des bienfaits du grand Ozaris, et con-

» sacrer tous les instans de leur vie, en » adressant les vœux les plus ardens au » ciel pour le bonheur de vos jours, la lon- » gueur et la prospérité de votre règne. »

Le vieux berger s'éloigna ensuite par respect, et Ménophir eut l'honneur d'introduire Ozaris dans son habitation. Le jeune prince, que la présence seule de Ménophir rendit à tous les sentimens de la vertu, toucha l'âme de son vieux gouverneur par les marques sensibles d'attachement et de respect qu'il lui prodigua avec autant de grace que de bonté. Il lui raconta à la hâte son aventure de la veille, et lui dit sur-tout que jamais orage n'avoit été suivi pour lui d'un si beau jour. Ménophir répondit dans ce moment aux éloges si flatteurs de son auguste élève avec tout le respect qu'il devoit à son roi.

Ozaris fut d'avis d'envoyer sur-le-champ trois ou quatre hommes dans la forêt pour aller au-devant de ceux qui l'avoient suivi, et qui ne pouvoient être que bien inquiets sur son sort. Ménophir

appela aussitôt les plus jeunes et les plus vigoureux de ses laboureurs, que l'honneur et le plaisir de servir leur bon prince animèrent d'un zèle extraordinaire. Ils partirent avec la rapidité de l'éclair, et revinrent au bout de quatre heures, suivis d'une compagnie de cinquante hommes des gardes de la couronne, de huit ou dix seigneurs de la cour, et de douze pages, le tout faisant partie de la suite d'Ozaris.

Pendant cet intervalle, le jeune prince accepta avec une bonté charmante le petit repas frugal que son vieux gouverneur s'empressa de lui offrir. Ménophir n'avoit point osé, par respect, s'asseoir et manger à côté du roi; mais les instances d'Ozaris furent si grandes, qu'il lui céda par obéissance. La conversation roula d'abord sur des objets assez indifférens; mais le prince, dont le cœur et l'ame étoient si oppressés, ne voulut point laisser échapper l'occasion de verser dans le sein de la vertu ses peines les plus cachées, et d'y puiser la

seule consolation capable d'adoucir ses tourmens.

« O mon père ! dit-il à Ménophir, » je suis enfin parvenu à ce rang suprême que tant d'insensés ambitionnent, » et que si peu de sages savent occuper dignement. Depuis trois ans je » règne, et qu'ai-je fait pour la vraie » gloire, qu'ai-je fait pour la vertu ? » Quelques exploits brillans, quelques » lauriers cueillis dans des champs ensanglantés, me mettront peut-être à » côté de ces conquérans plus fameux » qu'estimables, qui n'ont acheté leur » vaine gloire qu'au prix du repos de » l'humanité désolée. Je suis parvenu, » je l'espère, à conquérir la paix ; peut-» être elle m'offrira un dédommagement » aux maux infinis de la guerre, elle » m'acquerra même, aux yeux de mon » peuple et des autres nations du monde, » le titre fastueux de grand, d'invincible. Mais, hélas ! ce même peuple, ces » mêmes nations peuvent-ils juger combien le cœur d'Ozaris est foible ? ne

» sauront-ils pas combien peu le même
» prince qui a terrassé tant d'ennemis,
» est capable de maîtriser une passion
» qui, depuis trois ans, l'a rendu re-
» belle aux volontés du feu roi son père,
» à son devoir, à lui-même? Oui, Mé-
» nophir, ce cœur malheureux est agité
» par toutes les furies de l'amour le plus
» violent. Ozaris a été jusqu'à ce jour
» plus de cent fois prêt à sacrifier à son
» injuste caprice une innocente victime.
» Que dis-je?... N'est-ce pas aussi ce
» cruel amour qui a armé contre moi le
» seul allié fidèle de l'Ethiopie? N'est-
» ce pas lui qui, dans l'espace d'un an,
» m'a fait sacrifier deux armées si nom-
» breuses, et ne m'a fait payer que trop
» cher une victoire achetée au prix de tant
» de sang? N'est-ce pas lui qui, souf-
» flant la discorde dans le sein même de
» ma capitale, a soulevé les sujets d'O-
» zaris contre leur prince, et forcé le
» vainqueur des barbares à tourner ses
» armes contre ces mêmes sujets? Oui,
» Ménophir, voilà les extrémités aux-

» quelles il m'a réduit. Que de malheurs, » hélas ! ne me prépare-t-il pas encore, » puisque, je l'avoue avec honte, trop » convaincu de ma foiblesse, je n'ai que » bien peu d'espoir de le vaincre ! Oui, » c'en est fait, Ménophir, il n'y a plus » de repos à espérer pour mon ame. » Toute la puissance dont je jouis ne sert » qu'à rendre mes combats plus douloureux, et à me faire sentir plus vivement tout le poids de mes maux. »

Ici Ménophir, qui connoissoit parfaitement le caractère d'Ozaris, ne voulut point l'affliger par des réflexions trop sévères. Mais, comme depuis sa retraite de la cour, il avoit vécu étranger à tous les événemens dont elle fut agitée, il demanda à Ozaris beaucoup de détails, dont le jeune prince l'instruisit avec franchise. Il parla sur-tout de sa belle esclave avec un si grand enthousiasme, et rendit à ses vertus un si beau témoignage, que Ménophir n'osa désapprouver la passion d'Ozaris, qu'à l'instant où le prince ajouta aux aventures de Phatime

celles de son époux aussi vertueux qu'elle.

Ménophir, attendri par le récit du jeune monarque, lui fit plusieurs questions qu'Ozaris remarqua bien ne pouvoir prendre leur source que dans l'intérêt le plus vif. Il n'avoit point encore nommé le tendre objet de sa passion; il le fit dans une occasion où, parlant d'Elmire, il dit à Ménophir: « Ah! que » peuvent être aux yeux d'Ozaris les » vains avantages que la naissance donne » à Elmire au-dessus de sa rivale? L'em» pire de mon esclave sur mon cœur est » celui qu'obtient la vertu sur une ame » sensible. Ne m'est-il pas permis, à ce » seul titre, de préférer Phatime à El» mire elle-même?

Au nom de Phatime, Ozaris vit le vieillard tressaillir: une joie confuse se manifesta dans ses yeux. « Vous l'appe» lez Phatime? dit-il avec empresse» ment à Ozaris; et quel est donc cet » époux malheureux d'une épouse aussi » infortunée? —

» Il se nomme Zoroé, lui dit le prince,

» Phatime, Zoroé, s'écria aussitôt le » vieillard attendri, noms chers au cœur » de Ménophir !... Le ciel a donc protégé » leurs jours !... Ah ! il vous a sans doute » conservés pour préparer à la vieillesse » d'un père désolé, la seule consolation » qu'il a demandée au ciel pendant les » huit années qu'un sort cruel vous a sé- » parés de lui... Oui, oui, dit-il à Oza- » ris, je connois le père de ces malheu- » reux époux. Que de larmes n'a-t-il pas » versées sur la destinée de ces deux chers » enfans ! Que de pleurs n'auront-ils pas » donnés eux-mêmes à la mémoire de » l'auteur de leurs jours, qu'ils croyoient » sans doute à jamais perdu pour eux ! » Ah ! mon prince, permettez que je voie » cette Phatime qui vous est si chère, ce » Zoroé que vous estimez tant, et que je » leur annonce moi-même une nouvelle » qui doit inonder leur cœur d'un torrent » de joie et de délices.. »

Ozaris, frappé de cet événement, et plus encore de la protection divine constamment attachée à la destinée de Pha-

rime, consentit à la demande de Ménophir. Ce fut vers la fin de cette conversation que les laboureurs du bon vieillard revinrent, suivis des serviteurs du jeune monarque. La joie de ces sujets fidèles fut inexprimable en revoyant leur prince. Ozaris en fut touché, et répandit quelques larmes qui prouvèrent combien il étoit sensible à leur attachement.

Les jeunes courtisans, étonnés de trouver le roi avec Ménophir, s'empressèrent de rendre au vertueux vieillard tous les hommages que leur inspiroient les égards d'Ozaris lui-même pour son ancien gouverneur. Ozaris quitta Ménophir, après lui avoir fait promettre de venir à la cour dès le lendemain, et l'embrassa étroitement en présence de toute sa suite. Le roi arriva encore avant la nuit à Axuma, où l'on étoit généralement en peine sur son compte. Ozaris fut attendri des transports d'allégresse de tout son peuple, goûta avec délices le doux plaisir d'être aimé, et la consolation plus douce encore d'avoir mérité de l'être.

Obtaleb n'avoit point suivi le roi à la chasse ; il vint des premiers le complimenter sur son arrivée. Ozaris lui dit d'un air satisfait : « Ce n'est pas tout, j'ai eu » une aventure bien agréable : le ciel, » qui a permis que je me sois égaré dans » un bois, m'a conduit auprès de celui » qui dirigea dans les sentiers de la vertu » les pas de ma jeunesse. J'ai retrouvé » Ménophir, j'ai versé des larmes de joie » en embrassant mon cher gouverneur, » et j'ai senti, en le revoyant, combien » j'avois été puni de sa longue absence. » Il doit arriver à la cour dès demain. » Cet événement, dont je me félicite, » sera peut-être le présage du calme et du » bonheur que j'ose encore espérer, mais » que je cherche en vain depuis trois ans. »

Obtaleb fut terrassé en apprenant cette nouvelle ; il craignoit avec raison le crédit de Ménophir ; il redoutoit encore plus la sagesse et la vertu de ce vieillard austère ; il avoit sur-tout à se reprocher d'avoir été un des instrumens de sa disgrâce ; il nourrissoit enfin dans son ame les

craintes les plus fondées. Il ne perdit cependant point de vue son objet. Ozaris lui ayant demandé des nouvelles de Phatime, Obtaleb ne crut pouvoir mieux le satisfaire qu'en lui faisant connoître les dispositions du départ de Zoroé fixé au lendemain, et en le flattant de nouveau de l'espoir certain de son triomphe.

Ozaris répondit assez indifféremment qu'il étoit possible que ses intentions au sujet de Zoroé et de Phatime changeassent bientôt, et qu'il lui ordonnoit, en attendant, de différer le départ du jeune étranger. Obtaleb s'aperçut bien à ce nouvel ordre de l'influence des conseils que Ménophir pouvoit avoir donnés au roi. Il dissimula son dépit, et quitta promptement Ozaris, sous le prétexte d'une affaire importante qui dépendoit des obligations de sa charge.

Arrivé chez lui, Obtaleb fit de profondes réflexions sur tout ce qu'il venoit d'entendre. Il frémit un moment à la pensée du nouvel orage qu'il voyoit

prêt à fondre sur sa tête ; mais, accoutumé depuis si long-temps à vivre à la cour, la dureté de son cœur suppléa au défaut de courage. Il attendit froidement la suite des événemens, et préparé depuis quelque temps à sa disgrace, il se disposa à la soutenir avec constance, et même à prévenir le coup qu'on pouvoit lui porter.

L'arrivée de Ménophir à la cour causa une grande surprise. Ozaris, lui seul, en étoit véritablement charmé. Cependant les partisans d'Alla-Olmahir, quoique ennemis secrets de ce vieillard, se proposèrent de l'employer utilement pour une cause qu'il devoit sans doute approuver. Ménophir parut devant le roi en présence d'une foule de courtisans qui regardèrent d'un œil jaloux la réception gracieuse et honorable qu'Ozaris lui fit. Ménophir répondit avec respect et modestie aux marques si flatteuses de la bienveillance de son prince. Il fut admis le jour même à la table du roi, qui, disoit-il, vouloit rendre à son tour à Mé-

nophir les devoirs d'hospitalité qu'il en avoit reçus.

Les ordres avoient déjà été donnés pour que Zoroé et Phatime se trouvassent en état d'être présentés au roi. Ces malheureux époux reçurent l'un et l'autre ce commandement avec la plus vive appréhension. Comme ils ignoroient tout ce qui se passoit, ils croyoient devoir entendre la sentence la plus cruelle de la bouche même de celui qu'ils regardoient comme leur oppresseur et leur tyran. Cette idée accablante leur arracha des larmes, et ils ne purent se consoler qu'en pensant qu'ils alloient peut-être se revoir. Zoroé, lui-même, qui croyoit avoir sujet de douter de la fidélité de Phatime, attachoit encore un très-grand prix à ce moment d'entrevue; il consentoit à mourir après avoir contemplé pour la dernière fois les charmes de celle qu'il croyoit ingrate, mais qu'il chérissoit encore.

Le moment critique arriva bientôt. Ozaris étoit seul avec Ménophir, lorsque Phatime entra par une porte de l'appar-

tement, tandis que Zoroé fut introduit par l'autre. Le jeune prince les accueillit avec un air de bonté qui devint pour eux le plus heureux de tous les présages. Phatime tremblante n'osoit regarder Ozaris; Zoroé, que l'accueil gracieux du prince avoit entièrement rassuré, conserva un maintien aussi noble qu'il étoit modeste et respectueux; il considéroit de temps en temps le bon vieillard dont l'air vénérable où brilloient en même temps et la douceur et la majesté, lui représentoit le génie même de la justice, inspirant à Ozaris les sentimens généreux qu'il manifesta dans le discours suivant, adressé d'abord à sa belle esclave.

« Phatime, vous baissez les yeux; vos » regards évitent sans doute de se porter » sur cet être odieux dont la présence » vous rappelle le souvenir de toutes ses » persécutions; mais, hélas! si j'ai jus- » qu'à ce moment mérité votre haine, » sachez que les tourmens que le prince » vous a fait éprouver, Ozaris veut aujour- » d'hui les réparer. Pardonnez-moi vos

» pleurs, vos soupirs, vos inquiétudes,
» vos alarmes. Ozaris vous aimoit, et
» Ozaris étoit votre tyran; mais il devoit
» y avoir un terme à vos peines et à mon
» injustice; ce terme dépend de moi, et
» ma bouche, en prononçant le décret
» qui vous assurera à jamais le bonheur,
» rendra à vos vertus l'hommage que je
» leur dois.

» Et vous, époux long-temps infor-
» tuné, ce ne sera pas en vain qu'après
» de longues et pénibles recherches, vous
» aurez enfin retrouvé le digne objet de
» votre tendresse. Un sort affreux vous
» avoit ravi votre Phatime, Ozaris vous
» la rend aujourd'hui: elle est encore di-
» gne de votre amour et de votre estime. »

Zoroé et Phatime, prosternés aux pieds du jeune monarque, embrassoient ses genoux en fondant en larmes, lorsqu'il leur ajouta:

« Ce n'est point à moi seul que vous
» êtes redevables du bienfait qui excite
» votre reconnoissance; c'est le ciel sans
» doute qui a triomphé d'Ozaris, et c'est

» par la voix d'un homme vertueux qu'il » m'a enfin rendu digne de moi-même. » Le voilà devant vous : cet homme respectable ne s'est point intéressé à votre » sort sans vous connoître. Un sentiment » bien tendre a animé son zèle pour la » justice de votre cause... Ménophir a » connu votre père... Ce père, depuis » long-temps l'objet de vos regrets et de » vos larmes, vit encore... il vous sera » permis de le revoir. »

Phatime et Zoroé, que ce surcroît de bonheur livra aux transports de la joie la plus vive, avoient leurs regards tendrement fixés sur Ménophir, dont les yeux étoient baignés de pleurs.

« Oui, mes amis, leur dit le vieillard » d'une voix entrecoupée, le ciel vous a » conservé votre père... il n'est peut-être » pas loin de vous... Phatime... Zoroé, » ces cheveux que de longues inquiétudes » ont blanchis... ces rides profondément » tracées sur ce visage par une douleur » long-temps inconsolable... un nom... » même... emprunté... vous feroient-ils

» méconnoître... Oui, mes enfans, Ab-
» dolahid est devant vous. Venez, em-
» brassez votre père. »

Phatime et Zoroé jettent un cri, s'élancent l'un et l'autre sur le sein d'Abdolahid, y demeurent attachés, et l'inondent de leurs pleurs.

Ozaris, vivement ému par un si touchant spectacle, s'écrie, en s'adressant à Abdolahid :

« Eh quoi ! Ménophir, vous Abdola-
» hid, vous le père de Zoroé et de Pha-
» time ? Ah ! que de mal vous ai-je donc
» fait pour tout le bien que j'ai reçu de
» vous ! —

» Cessez, cessez, prince trop généreux,
» lui répondit Abdolahid, de vous acca-
» bler à nos yeux de reproches que nous
» ne pouvons entendre sans douleur. Puis-
» je vous devoir davantage, puisque vous
» venez d'assurer vous-même le bonheur
» de mes enfans et la consolation de mes
» vieux jours? —

» Non, non, répondit Ozaris, je ne
» veux point borner là mes obligations in-

» finies envers vous. Vous appelez un
» bienfait ce que je ne puis regarder que
» comme un devoir dont j'étois redevable
» à vous tous, à moi-même. Parlez, Pha-
» time, c'est à vous à exprimer votre dé-
» sir ; vous êtes en droit d'obtenir tout ce
» que vous me demanderez. —

» O mon prince ! répondit Phatime,
» que puis-je exiger de plus de votre bien-
» faisance royale, lorsque vous avez tout
» fait pour moi. Vous me rendez mon
» père, mon époux ; mon ame pourroit-
» elle former d'autres vœux que ceux que
» m'inspire la reconnoissance pour votre
» personne sacrée? Puisse le ciel veiller
» sur vos jours si précieux à votre empire
» et à l'humanité entière, puisque vous
» savez si bien respecter et consoler l'in-
» fortune ; puisse-t-il accorder sur tout
» à votre ame trop sensible le calme et le
» repos que je lui avois ravis ; puisse-t-il
» enfin ouvrir votre cœur aux sentimens
» que doit si fort chérir une infortunée
» princesse destinée à devenir votre épou-
» se, et qu'un sort injuste à rendue votre

» ennemie et votre prisonnière. Pardon-
» nez-moi, grand Ozaris, si j'ose plaider
» dans ce moment pour Elmire elle-mê-
» me : hélas ! puis-je réparer autrement les
» maux que je lui ai causés malgré moi ?
» Me pardonnera-t-elle de lui avoir ravi
» votre cœur ?... Ah ! Ozaris, vous êtes
» né pour aimer ; Elmire, je le sais, vous
» estime, Elmire a des droits que Phatime
» ne pouvoit jamais lui disputer. Montrez-
» vous donc digne encore d'une plus
» grande victoire, et en assurant le sort de
» la malheureuse Elmire, ajoutez au bon-
» heur de celui de Phatime. »

Ozaris, sensiblement touché d'une telle générosité, s'engagea solemnellement à terminer au plutôt l'affaire d'Alla-Olmahir et d'Elmire. En effet, le lendemain même le jeune prince eut une entrevue avec eux. Tout fut réglé à la satisfaction des deux parties. Ozaris ne quitta point le prince et la princesse sans leur rendre une entière liberté ; ils vinrent à sa cour. Elmire vit Phatime : elle l'avoit estimée avant de la connoître, elle l'aima

avec tendresse après l'avoir connue. Devenue reine et épouse d'Ozaris, dont elle fut digne de faire le bonheur, elle n'en fut que plus attachée à sa généreuse rivale.

Le jeune Elmekir, principal agent de cette négociation, jouit de la plus grande faveur auprès de son prince, et n'en abusa point comme Obtaleb. Mais ce ministre perfide, désespéré de voir ses desseins renversés pour jamais, s'enfuit précipitamment d'Axuma pendant la nuit, et alla dans le fond de la Nubie cacher son infamie et sa disgrâce. Il mourut enfin un an après, agité des remords les plus violens.

Phatime, Zoroé et Abdolahid, leur père, comblés des bienfaits d'Ozaris et d'Elmire, voulurent au bout de six mois aller jouir quelque temps en paix de leur bonheur. L'habitation de Ménophir devint alors celle d'Abdolahid et de ses enfans. Ils venoient de temps en temps à la cour, étoient souvent eux-mêmes honorés de la visite d'Ozaris et d'Elmire, et passoient leurs jours dans une joie par-

faite et dans une tranquillité inaltérable. Contens de posséder le cœur du jeune roi et de la reine son épouse, ils n'ambitionnèrent rien de plus, et ainsi ils vécurent toujours heureux, parce qu'ils n'eurent jamais de jaloux.

Le ciel accorda bientôt à ce couple fortuné un fils qui devoit faire les délices de cette vertueuse famille. Abdolahid vécut encore vingt ans au milieu de ses chers enfans. Sa mort ne présenta point l'image du vaisseau qui se brise dans la tempête ; elle fut tranquille comme l'entrée d'un navigateur dans le port, après un voyage de long cours dans lequel le sage pilote a su triompher de tous les dangers, éviter tous les écueils par son habileté et sa vigilance.

Ainsi le ciel permet souvent que, même dès cette vie, la vertu trouve sa récompense ; ou plutôt elle éprouve, au milieu des revers les plus affreux, un sentiment intérieur qui la dédommage de ses combats ; tandis que le méchant, comblé des faveurs de la fortune, est dé-

chiré par l'agitation de son ame. Ce contraste de la vertu persécutée et de l'injustice triomphante, auroit de quoi désespérer, si le témoignage de la conscience ne venoit adoucir les peines inséparables de la triste condition des mortels. Mais quelle force n'acquiert pas le juste opprimé quand il pense à la couronne réservée aux épreuves momentanées qu'il lui faut subir ici bas! N'est-il pas juste de combattre pour recueillir les fruits de la victoire? Un serviteur peut-il réclamer son salaire s'il n'a donné des preuves de sa fidélité? La vertu mérite bien que nous soyons assez généreux pour la pratiquer pour elle-même et sans aucun retour d'intérêt personnel; mais le Dieu qui veille avec bonté sur sa foible créature ne l'abandonne quelquefois aux plus rudes épreuves, que pour donner ensuite au monde le spectacle consolant de la vertu récompensée.

FIN.

NOTES.

TOME PREMIER.

(1) *Tiflis en Géorgie.* Capitale du Carduel ou Géorgie persanne. Elle n'est pas grande; mais elle est belle, riche par son commerce de soie et de fourrures, bien peuplée et forte; elle est au pied d'une montagne sur la rive droite du Kur; elle a des bains d'eau chaude qui sont excellents pour la santé. La Géorgie, partagée entre le Turc et le Persan, répond à l'ancienne Colchide, fameux pays où Jason et les Argonautes enlevèrent la toison dor, et à l'Ibérie. La Géorgie est en général très-fertile. Les femmes géorgiennes passent pour les plus belles de l'univers.

(2) *L'Arabie.* Un des plus considérables pays de L'Asie. C'est une grande presqu'île, bornée à l'occident par la mer Rouge, l'isthme de Suez, la Terre-Sainte et la Syrie; au nord par l'Euphrate et le Golfe persique; à l'est par l'océan, et au sud par le détroit de Bâbelmandel. l'Arabie dépend de plusieurs

souverains : les principaux sont le Grand-Seigneur et les chérifs de la Mecque et de Médine. Les peuples en sont basanés, vagabons, et presque tous voleurs, sur-tout ceux qu'on appelle Béduins et Bénégèbres.

L'Arabie se divise en trois parties qu'on trouve du nord au sud : savoir, l'Arabie pétrée, l'Arabie déserte et l'Arabie heureuse.

(3) *Médine.* Célèbre ville de l'Arâbie heureuse, où l'on voit le superbe tombeau de Mahomet et ceux d'Abubècre et d'Omar, dans une riche et magnifique mosquée où les Mahométans vont en pélerinage. La situation de cette ville dans une plaine abondante en palmiers la rend très-agréable. Mahomet commença à y établir l'empire des Arabes ou Sarrazins l'an 621 de J. C. Les califes, ou ses successeurs et vicaires immédiats demeurèrent en Arabie ; mais les Ommiades établirent leur siége à Damas en Syrie. Les Abbassides, qui leur succédèrent, le transportèrent à Bagdad en 763.

(4) *La Mecque.* Ancienne et très-fameuse ville d'Asie dans l'Arabie heureuse. Elle est dans une vallée entre des montagnes stéri-

les, à dix lieues de la mer Rouge, où est Giodda, qu'on appelle le port de la Mecque. Cette ville est assez grande, bien bâtie, et célèbre par la naissance de Mahomet. Elle a la plus fameuse mosquée et la plus fréquentée des Mahométans. Ils croient qu'elle a été bâtie par Adam, et qu'Abraham et Ismaël y ont adoré Dieu. C'est pour cela que Mahomet a ordonné à ses disciples de la visiter au moins une fois en leur vie.

(5) *La Syrie.* La Syrie, province de la Turquie asiatique, bornée au nord par le Diarbeck et la Natolie, à l'est par le Diarbeck et l'Arabie déserte, qui la borne aussi au sud avec la Judée, à l'occident par la Méditerranée. C'est un pays fort abondant en huile, en froment et en toute sorte de fruits. On y voit les plus belles plaines et les plus beaux pâturages du monde. Les géographes anciens divisoient la Syrie en cinq grandes contrées, la Palestine, la Phénicie, l'Antiochène ou la Séleucade, la Comagène, et la Cœlé-Syrie.

(6) *Gasswan* ou *Gassan.* Ancienne contrée sur les frontières de l'Arabie déserte du côté de la Syrie. Elle fut possédée par

une ancienne tribu dite Salih, et devint ensuite la conquête d'une troupe d'Arabes sortis de l'Yemen. Elle fut gouvernée par des rois particuliers issus de la famille des prince de l'Yrac. Ils conservèrent paisiblement ce petit royaume sous la protection des Romains, jusqu'à ce qu'il fut englouti par la puissance musulmane sous le règne du calife Omar.

Le Gasswan, quoiqu'au milieu du désert, abondoit en eaux délicieuses, en pâturages verts, et en palmiers portant d'excellentes dattes.

(7) *La Caravane.* Dans les pays mahométans on ne voyage que par caravanes : c'est-à-dire que les marchands, les voyageurs et les pélerins vont de compagnie par terre ou par mer pour se garantir des voleurs ou des corsaires.

(8) *Moab.* Ville capitale dans l'Yemen; elle est d'une médiocre grandeur, et ceinte de murailles de terre. Il y a d'assez belles maisons de plaisance aux environs.

(9) *Cèdres antiques.* Cet arbre croît sous les climats chauds, et s'accommode de terreins pierreux et arides. Son bois est odo-

riférant, résineux, non sujet à être attaqué par les insectes; il est excellent pour la charpente et dans la construction des vaisseaux. Le cèdre est toujours vert; son bois est léger: on en fait de jolis ouvrages de marqueterie et de tabletterie.

(10) *Palmiers chargés de fruits.* Cet arbre croît dans les pays chauds, et sur-tout dans les terreins sablonneux; ses branches partent de la cime. Les écailles dont le tronc est orné par compartimens, sont le reste des branches dont il s'est dépouillé dans ses différens âges. On fait des poutres de son tronc, des ustensiles de ses branches, des corbeilles de ses feuilles, et des cordages de son écorce.

(11) *Dattes.* Ces fruits du palmier dattier sont la principale nourriture de plusieurs nations du Levant. L'eau qui fermente avec les dattes fournit un vin qui se tourne en vinaigre. On en obtient, par la distillation, une liqueur spiritueuse dont les Mahométans, par respect pour leur religion, ne font usage que sous le nom de remède contre les crudités et les coliques d'estomac. Les dattes récentes sont un aliment salutaire aux

Africains et aux Egyptiens, sur-tout à ceux qui boivent de l'eau ; mais desséchées, elles sont indigestes.

(12) *Acacias.* C'est l'acacia véritable qui croît en Egypte, en Arabie, en Afrique. On retire des gousses de ce fruit pilées encore vertes, le suc d'acacia, qui est astringeant. C'est de cet arbre que découle la gomme arabique, dont les différentes espèces sont d'usage dans les arts.

(13) *Palmire.* Ville de Syrie, bâtie, dit-on, par Salomon dans un désert, sur les confins de l'Arabie déserte, en tirant vers l'Euphrate, à deux journées de la Haute-Syrie, et à six de Babylone. Il y en a qui prétendent que Balbeck, dans la Cœlé-Syrie, est cette ancienne ville.

(14) *Arabie heureuse.* Les Arabes donnent le nom d'Yemen à l'Arabie heureuse, ainsi appelée à cause de sa grande fertilité. Elle s'étend vers la mer Rouge et l'Océan; elle renferme le royaume d'Yemen au sud-ouest, celui de Fartacke au midi, le royaume de Mascate vers le détroit d'Ormus, et les pays de Bahrein et d'Escalatif sur le golfe de Perse ou de Bassora. C'est dans l'Yemen

qu'est Moka, si célèbre par le commerce de son excellent café.

(15) *Bosphore.* Nom par lequel les anciens désignoient un détroit ou canal de mer d'une très-petite étendue. Celui-ci est le bosphore de Thrace, ou le détroit par lequel la Propontide ou la mer de Marmara communique avec le Pont-Euxin ou mer Noire, et sépare l'Europe de l'Asie.

(16) *La Thrace.* Grande contrée de l'Europe, entre le mont Emus, la mer Egée, la Propontide et le Pont-Euxin, dont les habitans descendirent de Thiras, fils de Japhet, et parmi lesquels on comprenoit anciennement les Gètes, les Daces et les Mysiens. La Thrace étoit autrefois très-peuplée, et ses habitans robustes et pleins de valeur. Après différentes révolutions, elle fut réduite en province romaine.

(17) *La Mysie.* Contrée de l'Asie-Mineure, qui avoit la Troade avec l'Hellespont à l'ouest, l'Ælide au sud, la grande Phrygie à l'est, et la Bythinie avec la Propontide au nord : on la divisoit en petite et grande Mysie. Ce pays est aujourd'hui une partie de Busanget, dans la Natolie propre.

(18) *L'Illyrie.* Grande province de l'Europe, qui a eu différentes bornes en divers temps. On dit qu'elle prit son nom d'Illirius, fils de Cadmus. Elle étoit divisée sous les Romains en orientale et occidentale : la première renfermoit la Macédoine et la Dacie ; et la seconde les deux Noriques, les deux Pannonies, la Savie, la Valérie et la Dalmatie ; d'où l'on peut conclure que l'Illirie comprenoit ce que nous appelons aujourd'hui la Croatie, l'Istrie, le Vindismark, la Dalmatie, la Servie, l'Esclavonie, une partie de l'Autriche, la Stirie, la Carniole, la Bosnie, et une partie de la Hongrie.

(19) *La Grèce.* Pays d'Europe et même d'Asie, comprenant anciennement le royaume de Macédoine où se trouvoient la Macédoine, la Thessalie, l'Epire et la Thrace, et la Grèce propre, qui se divisoit en trois parties, savoir, l'Achaïe, le Péloponnèse et les îles. La Grèce asiatique étoit la partie de l'Asie où les Grecs s'étoient établis. On entendoit principalement par ce mot l'Ælide, l'Ionie, la Carie et la Doride, avec les îles voisines.

La Grèce, aujourd'hui sujète aux Turcs,

comprend six parties, la Macédoine, l'Albanie, la Livadie, la Morée, l'île de Candie et les îles de l'Archipel. Elle n'est plus si peuplée qu'elle l'étoit autrefois.

(20) *Les Abares.* Reste des Huns qui se répandirent dans la Thuringe, et qui se mêlèrent avec d'autres peuples.

(21) *Les Bulgares.* Peuples entre le Danube, la mer Noire, la Romanie et la Servie, qui sortoient des environs de la grande rivière de Volga, dans la Sarmatie asiatique, passèrent le Danube vers la fin du cinquième siècle, et s'établirent dans la Mysie.

(22) *Les Esclavons*, ou Slaves. Peuples autrefois célèbres, sortis de Russie et de Pologne, et qui, au sixième siècle, firent plusieurs établissemens en Allemagne et au midi de la Hongrie. L'Esclavonie, contrée d'Europe appartenant aujourd'hui à la maison d'Autriche, est située entre la Save, la Drave et le Danube.

(23) *Bostra.* Ancienne ville capitale de l'Arabie déserte, sur les frontières de la Syrie.

(24) *Arabie pétrée.* Ainsi nommée de

Pétra, son ancienne capitale. Cette partie de l'Arabie, la plus petite des trois, est assez fertile et peuplée vers sa partie méridionale. Elle renferme Oreb et Sinaï, montagnes fort célèbres dans l'Ecriture-Sainte ; elles sont si proches l'une de l'autre, qu'elles ne semblent être que deux coteaux d'une même montagne.

(25) *Daumat-al-Giandal.* Ville située sur les frontières de l'Arabie déserte, vers la Syrie.

(26) *Damas.* Ville de la Syrie qui subsistoit du temps d'Abraham. Elle est aujourd'hui la capitale de cette contrée, après l'avoir été long-temps du royaume de son nom. Il y a de très-beaux jardins, de belles fontaines, un grand nombre de manufactures et de belles mosquées. Elle est renommée par les fabriques de soie à ramages que l'on y a inventées, et par ses sabres et ses couteaux.

(27) *Constantinople.* Ville de Thrace, à l'extrémité de la Romanie, autrefois capitale de l'empire des Grecs en Orient. C'est l'ancienne Bysance rebâtie par Constantin, qui l'enrichit de ce que les autres villes d'Eu-

rope, d'Asie et d'Afrique avoient de plus beau, et qui lui donna son nom. On sait qu'elle est aujourd'hui le siége de l'empire ottoman.

(28) *Giava.* Ancienne ville de l'Arabie déserte sur les frontières de la Palestine. Elle n'existe plus.

(29) *Adræa.* Elle a éprouvé le sort de Giava, dont elle étoit voisine.

(30) *L'Egypte.* Contrée d'Afrique, sur les limites de laquelle les anciens ne s'accordent pas. On peut s'en tenir à-peu-près aux bornes qu'elle a aujourd'hui.

(31) *Mesra.* De Mesraïm, petit-fils de Noé, qui fut premier roi d'Egypte. C'est la Babylone d'Egypte détruite par Amrou par ordre d'Omar. Il y fit bâtir tout auprès une autre ville sur le bord du Nil. On la nomme *Fosta*, mot arabe qui signifie pavillon, parce que c'étoit en ce lieu que le général musulman avoit placé sa tente lorsqu'il fit le siége de Babylone; c'est ce qu'on appelle le vieux Caire, depuis que le nouveau a été bâti par les califes Fatimites, en 969.

(32) *L'Yrac-Arabique* ou *l'ancienne*

Chaldée. Province de l'Asie autour de Babylone, entre le Tigre, l'Euphrate, le golfe Persique et les montagnes de l'Arabie déserte. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui Caldor, et plus souvent Yerac, contrée qui a un grand nombre de belles villes, comme Bagdad, Bassora, Coufa, Waset, etc.

(33) *L'Euphrate.* Grand fleuve de l'Asie, l'un des plus célèbres de toute la terre, qui a sa source dans le mont Ararat en Arménie, et qui, après s'être joint au Tigre à Choran ou Koran, se jette dans le golfe Persique. Ses eaux sont très-salutaires.

(34) *Le Tigre.* Fleuve considérable d'Asie, qui prend sa source dans les montagnes d'Arménie, et se jette avec l'Euphrate dans le golfe de Bassora, autrement dit golfe Persique.

(35) *Yra.* C'est l'Yrac-Arabique, aujourd'hui Caldor ou Yerac.

(36) *Al-Oah.* Mot arabe qui signifie *séjour de délices.*

(37) *Damas.* (Voyez n°. 26.)

(38) *Tripoli.* Ancienne et considérable ville d'Asie dans la Syrie, sur les côtes de la mer Méditerranée, avec un port.

(39) *L'Éthiopie.* C'est l'Ethiopie sous l'Egypte, qui répond à-peu-près à la Nubie, à l'Abyssinie, et sous laquelle il faut ranger la Trogloditique des anciens, qui est aujourd'hui la côte d'Abex : c'est proprement à cette partie de l'Ethiopie qu'on a donné le nom d'Inde dans l'antiquité. Le nom d'Ethiopie chez les anciens est commun à divers peuples de l'Asie et de l'Afrique, parce que les Grecs appeloient Ethiopiens tous les peuples qui avoient la peau noire et basanée.

(40) *Gaza.* Ville de la Palestine : c'étoit une des cinq satrapies des Philistins : elle étoit située sur la mer Méditerranée à l'embouchure de la rivière de Bezor, que l'on nomme autrement le torrent d'Egypte, à vingt-deux lieues de la ville de Jérusalem, vers le sud-ouest : il ne reste plus d'elle que des ruines.

(41) *Amadin.* Ancienne ville de la Syrie qui n'est plus connue.

(42) *Emèse.* Ville de la haute Syrie : les Turcs la nomment Cheros ou Hamon. C'est l'ancienne Emath de l'Ecriture.

(43) *Laodicée.* Ville d'Asie dans la Syrie, dans un pays qui prenoit le nom de Laodicien.

(44) *Jérusalem.* Ville d'Asie, capitale du royaume de Juda dans la Palestine, aujourd'hui dans la Turquie, à dix-huit lieues de la mer Méditerranée. On croit que cette ville est la Salem dont Melchisedec étoit roi. Elle fut détruite par Titus, fils de Vespasien, et rétablie par le grand Constantin : elle n'est plus rien en comparaison de ce qu'elle étoit autrefois. Le mont Calvaire et la montagne de Sion sont renfermés dans son enceinte.

(45) *Le Liban.* Mont célèbre de l'Asie, aux confins de la Palestine et de la Syrie, dont il est souvent fait mention dans l'Ecriture ; il est séparé de l'Antiliban par une distance presque par-tout égale, ce qui forme un pays extrêmement fertile et agréable, anciennement appelé la Cœlé-Syrie, ou Syrie creuse, parce que c'étoit une profonde vallée fermée de toute part. Chacune de ces deux montagnes a cent lieues de circuit sur trente-cinq à quarante lieues de long.

(46) *La Palmyrène.* Contrée de la Syrie, grande et peuplée d'un assez grand nombre de villes. Ptolomée, le seul qui en parle, en place treize dans les terres et trois sur

l'Euphrate. Palmyre en étoit la capitale.

(47) *La Palestine.* Continent du pays de Chanaan, où habitoient les Philistins, et qui s'étendoit le long de la Méditerranée, depuis le torrent de Besor qui la séparoit de l'Arabie déserte, jusqu'à Césarée, aujourd'hui Caisayrac. On appelle maintenant Palestine toute la Judée et toute la Terre-Sainte.

(48) *L'Euphrate.* Sur ses bords étoit l'ancienne et fameuse Babylone, ville capitale de la Chaldée, bâtie par Nemrod, agrandie par Bélus, et embellie par Nabuchodonosor, et par Nitocris, son épouse. Elle étoit aussi célèbre par son antiquité que par sa magnificence et son étendue; elle fut d'abord la capitale de l'empire des Assyriens, ensuite du royaume de Babylone, fondé par Nabonassar, et agrandi par ses successeurs. On croit ordinairement que Bagdad tient la place de l'ancienne Babylone; mais il n'y a rien de certain sur sa véritable position.

(49) *Babylone* ou *Babel*, dont il est fait mention au n°. précédent.

(50) *Les Perses.* Peuples habitant la Perse, royaume d'Asie, qui étoit entre la Médée, le Tigre, le golfe Persique et la

Parthie. Ce pays, bien plus étendu autrefois qu'il ne l'est aujourd'hui, essuya un grand nombre de révolutions jusqu'à l'an six cent trente-deux de J. C., qu'il fut soumis par les Sarrazins.

(51) *Sarrazins*. C'étoit anciennement un des peuples de l'Arabie heureuse; ils étoient aux confins de l'Arabie pétrée, et Jatrippa, aujourd'hui Médine, étoit leur capitale. On donne ordinairement ce nom aux Arabes descendans de Mahomet, qui conquirent une partie de l'Asie et de l'Afrique, l'Espagne, la partie méridionale de l'Italie, avec les îles de Candie, de Sicile et de Sardaigne.

(52) *Le Chorosan* ou *Korosan*. Province de Perse, anciennement la Bactriane, située à l'orient de l'Yrac-Agémi, jusqu'à l'Euxus vers son embouchure dans la mer Caspienne. Ce pays produit du grain, de la soie et des turquoises : ce sont les Usbecks qui l'habitent.

(53) *Axuma* ou *Axum*. Autrefois grande et belle ville de l'Abyssinie, et la capitale de tout cet empire ; elle étoit la métropole de toute l'Ethiopie ; on y trouvoit de beaux édifices, une basilique, des obélisques et

des maisons royales. Axum aujourd'hui n'est plus qu'un village ; il y a encore un grand nombre de monumens qui font voir qu'elle a été une grande ville. Elle est dans une campagne fertile et agréable.

TOME SECOND.

(1) *Le Granit.* Au premier coup d'œil on le prendroit pour du marbre ; mais il en diffère par une plus grande dureté et par sa nature vitrifiable. C'est un assemblage de petits grains de matière vitreuse, liés ensemble par un ciment naturel mêlé de mica. C'est à cause de sa dureté que les Egyptiens avoient choisi le granit pour faire les obélisques, monumens fastueux par lesquels ils croyoient pouvoir échapper à l'oubli. On trouve des granits de toute sorte de nuances et de couleurs.

(2) *Le Jaspe.* Cette pierre, de nature silicée, doit ses riches variétés de couleurs à des substances métalliques. On en fait des statues, des vases, des tables, des cachets, des bijoux. Parmi les différentes variétés établies sur la différence de ses couleurs, on distingue le jaspe fleuri, le jaspe sanguin. On

donne le nom de jaspe grammatique au jaspe veiné, dont les figures ressemblent à des lettres. Le jaspe jaune renferme quelquefois des filamens soyeux ; on le nomme jaspe soyeux. Il y a aussi du jaspe rouge et du jaspe noir. Le sinople est encore une variété de jaspe.

(3) *Le Porphyre.* Espèce de jaspe ou pierre dure, vitrescible, susceptible du plus beau poli. On en distingue plusieurs variétés, telles que la brocatelle, le granit rouge, le porphyre vert, etc.

(4) *La Phénicie.* Une des trois parties de la Syrie dont les bornes ont été très-différentes, suivant les différens temps. Elle s'étend aujourd'hui de l'ouest à l'est, depuis l'Arabie déserte jusqu'à la mer Méditerranée, ayant au nord la Syrie propre et au sud la Judée, qui est l'autre partie de la Syrie. Ses habitans furent les inventeurs des lettres, de l'écriture et de la navigation.

(5) *La Mésopotamie.* Partie de l'Assyrie, prise en général. Elle étoit enfermée entre le Tigre et l'Euphrate, et de cette situation, elle prenoit son nom, qui signifie un pays entre les fleuves. Elle avoit l'Assy-

rie propre à l'est, la grande Arménie au nord, l'Assyrie à l'ouest, et l'Arabie déserte avec la Babylonie au sud. Ce pays est fameux dans l'Ecriture pour avoir été la première demeure des hommes avant et après le déluge. C'est aujourd'hui le Diarbeck.

(6) *L'Inde.* On donne ce nom à diverses contrées très-différentes. On appelle d'abord ainsi le pays situé aux environs du fleuve Indus, et c'est là l'Inde proprement dite. On y ajouta la presqu'île au sud de l'Indoustan, et on étendit l'Inde jusque bien au-delà du Gange. C'est de là qu'est venu la division de l'Inde en citérieure ou en-deçà du Gange, et en ultérieure ou au-delà du Gange. L'Inde au-delà du Gange a été très-peu connue des anciens.

Les Indes orientales comprennent aujourd'hui quatre grandes parties, l'Indoustan, la presqu'île au-delà du Gange, et les îles de la mer des Indes dont les principales sont celle de Ceylan, de Sumatra, de Java, de Bornéo, les Célèbes, les Maldives, les Moluques, les Philippines et les Marianes.

(7) *Le Turquestan.* Pays d'Asie dans la grande Tartarie, borné au nord par la ri-

vière de Temba et les montagnes des Aigles, à l'est par le pays des Calmouks, au sud par le pays de Chorassan et la grande Boucharie, et à l'ouest par la mer Caspienne. Il a environ quatre-vingts lieues de long sur autant de large. Les Tartares qui l'habitent sont des voleurs qui ne vivent que de ce qu'ils pillent. Il y a une ville capitale, appelée aussi Turquestan, où réside pendant l'hiver le Kam de ces Tartares. Elle est sur une petite rivière.

(8) *Galles.* Peuples de l'Afrique, près de l'Abyssinie. Ils sont grands ennemis des Abyssins, sur lesquels ils ont conquis plusieurs provinces. Ils ne vivent que de leurs troupeaux et de leurs brigandages, et sont continuellement en courses. Les Galles qui occupent aujourd'hui une partie de l'Abyssinie étoient autrefois soumis à cet empire. L'on appelle *Berthuma Galla* les Galles orientaux: ce sont les plus puissans; et *Borea Galla* les Galles occidentaux. Il y en a encore une autre sorte au midi de l'Abyssinie, et vers la côte d'Ajan: ceux-ci sont partagés en cinq nations, sous un chef électif appelé *Lubo*.

FIN DES NOTES.

TABLE DES ARTICLES.

TOME PREMIER.

INTRODUCTION. *Page* v

LIVRE I. Abdolahid et son épouse Coritza partent de Tiflis en Géorgie, après avoir adopté un jeune et bel enfant agé de six mois, appelé Zoroé. — Leur arrivée en Arabie, où Coritza met au monde Phatime. — Leur voyage dans le petit royaume de Gaswan. — Cruelle aventure pour ces deux époux. — Abandonnés dans un désert effroyable, ils parviennent, au bout de cinq jours, dans un vallon délicieux où ils sont accueillis avec bonté par un vieux solitaire. *Page*

LIV. II. Description de l'habitation du vieillard et des endroits rians qui l'entourent. — Abdolahid et Coritza se décident à rester un mois auprès du solitaire. — Maladie subite de Coritza. — Sa mort. *Page* 26

LIV. III. Abdolahid, après la mort de son épouse, ne veut plus abandonner le vieillard et son désert. — Ils s'occupent ensemble de l'éducation de Zoroé et de Phatime. — Entretiens sur l'histoire. — Détails sur les successeurs de Justinien jusqu'à Héraclius. — De Mahomet. — De sa doctrine. — Des principes de son élévation. — Inclination de Zoroé et de Phatime l'un pour l'autre. — Pressentiment du solitaire sur sa mort prochaine. — Circonstances qui ont précédé l'instant de son trépas. *Page* 56

Liv. IV. Désolation d'Abdolahid après la mort de son ami. — Ses enfans le consolent. — Il découvre à Zoroé le secret de sa naissance. — Il les entretient de leur mariage et des devoirs essentiels de cet état. — Huit jours après ils sont surpris dans le désert par une troupe de Sarrazins ayant à leur tête un Arménien apostat appelé Hélamir. — Ils sont entraînés au camp arabe rassemblé sous les murs de Bostra. *Page* 93

Liv. V. Digression sur l'entreprise des Musulmans contre la Syrie. — Situation déplorable d'Abdolahid et de ses enfans au milieu du camp des Arabes. — Siége de Bostra pendant lequel ils tentent vainement de s'enfuir. — Zoroé et Phatime tombent au pouvoir des Romains dans une sortie nocturne. — Le malheureux Abdolahid reste entre les mains des Arabes. *Page* 135

Liv. VI. Abdolahid est envoyé à la Mecque, et présenté au calife Abubècre. — Il est ensuite envoyé en Égypte, où, après un long emprisonnement, il est exilé sur les frontières de la Nubie et de l'Éthiopie. — Progrès des Musulmans en Syrie. — Prise de Bostra, de Damas, etc. — Pillage du monastère d'Abitkodos, près de Tripoli, où Phatime et Zoroé sont faits prisonniers par les Musulmans. — Phatime esclave d'Hélamir. — Zoroé enfermé dans les prisons de Damas pour être livré à un prompt supplice. — Mort d'Hélamir. — Phatime délivrée par Zadig, esclave de ce barbare. — Zoroé délivré par Ol-Ahis, frère de Zadig. *Page* 165

Liv. VII. Fuite de Zoroé et de Phatime dans les montagnes du Liban. — Ils sont conduits par un

berger sur les frontières de la Palmyrène. — Ils arrivent à huit milles de Bostra, dans l'habitation d'Abéla, père de Zadig et d'Ol-Ahis. — Amour funeste d'Ol-Ahis pour Phatime. — Phatime et Zoroé sont sacrifiés à la vengeance de ce traître, et livrés aux Musulmans. — Zoroé relégué sur les frontières de la Perse. — Phatime envoyée à Azem, roi d'Éthiopie au milieu d'une foule d'esclaves persannes. *Page* 205

TOME SECOND.

Liv. VIII. Du roi Azem. — De sa cour. — De son fils Ozaris. — Gouverneur de ce jeune prince, appelé Ménophir. — Élévation extraordinaire de cet homme inconnu. — Sa disgrace. — Amour violent d'Ozaris pour Phatime. — Circonstances à ce sujet. *Page* 1

Liv. IX. Mort d'Azem. — Ozaris monte sur le trône. — Il accorde toute sa confiance à Obtaleb, ancien ministre du roi son père. — Le vieux courtisan cherche à nourrir la passion du jeune prince pour parvenir à ses fins particulières. — Le but du ministre est de rompre le mariage presque arrêté entre Ozaris et Elmire, fille d'Alla-Olmahir, prince abyssin. — Il y parvient. — La rupture est bientôt suivie d'une guerre sanglante. *Page* 40

Liv. X. Ozaris marche contre ses ennemis. — Il en est vainqueur. — Troubles élevés pendant son absence dans Axuma, sa capitale. — Dangers que courent Obtaleb et Phatime. *Page* 93

Liv. XI. Ozaris se décide à marcher contre sa capitale. — Suites malheureuses de cette démarche im-

prudente. — Ozaris est obligé de repartir d'Axuma pour aller s'opposer aux progrès alarmans des ennemis. — Il revient triomphant. — Cérémonie de son couronnement, où Phatime est proclamée reine par les soldats et le peuple. — Audience publique donnée, après cette cérémonie, à une ambassade indienne nouvellement arrivée à Axuma. — Zoroé se trouve à la suite des ambassadeurs. — Il reconnoît Phatime, et Phatime reconnoît son époux. *P.* 141

Liv. XII. Situation affligeante de Zoroé et de Phatime. — Désespoir d'Ozaris. — Cabale puissante d'Obtaleb renversée par celle des partisans d'Alla-Olmahir et d'Elmire. — Obtaleb obtient un ordre pour faire partir Zoroé, qu'il se propose de faire empoisonner en chemin. — Ce malheureux départ différé par une suite de l'irrésolution d'Ozaris. — Partie de chasse de ce jeune prince. — Il s'égare dans un bois au milieu de la nuit, et est conduit par le hasard à l'habitation de Ménophir. — Entrevue intéressante du prince et de son gouverneur. — Ozaris lui parle de Zoroé et de Phatime. — Ménophir dit connoître leur père, et demande la grâce de ces deux époux. — Ozaris l'engage à revenir à la cour, et leur accorde la liberté en sa présence. — Scène attendrissante où Zoroé et Phatime reconnoissent, dans ce Ménophir qui avoit plaidé pour eux, leur propre père Abdolahid. — Fin de l'histoire de Zoroé et de Phatime. *Page* 206

Notes. 261

FIN DE LA TABLE DES ARTICLES.

369133